

*Graciela Píoton-Cimetti
de Maleville*

***REPONSES
AUX QUESTIONS***

tome 2

Sommaire

Préface	7
Remerciements	9
L'équilibre	11
Déséquilibre	15
L'essence de l'être	21
Voir, faire, transcender	25
Requiem II	29
Devenir un homme	33
Processus d'individuation	35
L'acte gratuit	39
Grandes figures de l'Antiquité	41
L'acte gratuit (suite)	45
Introduction nécessaire à la compréhension de l'analyse	47
L'authenticité de la conduite	51
Je remercie... toujours et partout mes analystes	55
Rôle de l'examen de conscience	59
Liberté ou obéissance	63
Traditions et préjugés	67
Tradition et destruction : requiem pour ma petite maman (III) ..	75
Introduction au désir de connaître	81
Le désir de connaître	85
La pensée	91
Dynamique et action de la psyché	95
Le désir	119
L'estime de soi	125
Deuil et image de soi	131

Programme archétypique et découverte de soi.....	133
La littérature est-elle un témoignage ?	147
Journal sur le pouvoir.....	151
Requiem IV.....	157
Corps et sentiment.....	161
Imaginaire et symbolique.....	171
Onaisín ou le chemin du héros	175
Processus d'individuation	191
Animus et anima dans l'individuation.....	195
Réflexions sur le divorce.....	199
Le groupe clinique	203
Le film de Nano Moretti : La chambre du fils	205
La communication.....	207
Babel.....	211
Le lieu de la pensée.....	213
La liberté	217
De la réflexion à l'action.....	225
Nous, les argentins.....	229
Réflexions à propos de la réalité.....	233
Prison – Le cri du silence.....	237
Sur la descendance.....	239
Générationns	241
Transmission et conscience.....	251
A mon père.....	255
Réponse à Rut	257
Jung (Avant-propos).....	259
Jung (Freud et Jung)	269
Jung.....	287
Comment pardonner aux parents ?.....	295

Qu'est-ce que l'oubli ?.....	299
Le couple.....	303
Travail et famille.....	309
Travail et famille : compatible ou non compatible	313

Préface

Dans notre effort, pour nous délivrer de nos limites, nous cherchons des réalisations.

La conception du bénévolat dépend elle-même des fluctuations de notre vie. Ce n'est pas la grandeur du bénévolat qui compte, mais seulement la grandeur des résultats.

Le bénévolat est une certaine forme d'amour.

C'était déjà dans le temps, marqué comme une forme d'existence complémentaire pour l'accomplissement d'une vie. Mes ancêtres, dans toute région, pays, contrée, ont pratiqué le bénévolat.

Ma grand-mère était dame rose dans les hôpitaux à Buenos Aires. Mon grand-père a été le fondateur de l'hôpital Saint-Joseph à Buenos Aires, hôpital pour les pauvres et les démunis. C'est en pratiquant le bénévolat, en essayant de sauver les pauvres des villes inondées par le fleuve de La Plata dans les années 30, qu'il est décédé d'une pneumonie.

Aujourd'hui, humblement, je suis, à petits pas, la vocation ancestrale. « SOS Psychologue » est né par amour, simplement pour dire à ce monde diffus, insaisissable et impuissant que la psychologie est pour tous, et qu'une réponse est possible pour toute âme qui souffre, même si le psychisme est déséquilibré.

Et nous voici, l'équipe de volontaires, répondant avec conscience, présence et responsabilité, chaque mercredi, à des emails provenant de différents pays. Le texte commence la plupart du temps par « aide moi, je n'en peux plus ». Et par ailleurs, combien de gens sonnent à notre porte pour savoir où ils sont, où ils vont, ce qu'ils veulent ? La demande n'est jamais très claire, mais nous sommes toujours présents et disponibles pour discuter de questions confuses, compliquées, au sujet du mystère de l'autre. Cet être qui, avant, était indifférencié, devient alors un être en

chair et en os, avec une blessure plus ou moins visible, mais toujours une plaie béante.

J'aime mon équipe de bénévoles, chacun avec sa personnalité. Parfois chez quelqu'un d'excessif et affamé de pouvoir, je trouve une étoile de lumière prête à briller comme les *Stella Maris* dans le ciel, sur une mer dans la tempête.

Il y a quelques années pendant les journées « portes ouvertes » des associations du 16^e arrondissement, un de mes actuels collaborateurs, Paul, s'est approché de moi pour me demander de conduire, conseiller et accompagner une équipe de visiteurs de prison. Les années se succèdent et ce groupe de volontaires, confronté à des cas difficiles, est devenu pour moi l'oasis de mon bénévolat.

Enfin, le bénévolat est une histoire d'amour qui ne finira jamais, et je prie le Seigneur pour que cette vocation qui illumine notre groupe, puisse fertiliser les terres stériles des individualistes.

Aujourd'hui nous fêtons les 20 ans de SOS Psychologue. Sa fondatrice et présidente a été accompagnée, dans cette démarche de donner et accueillir, par son époux, Georges de Maleville, qui a été notre vice-président jusqu'à son départ, le 16 janvier 2006. Son absence marque sa présence.

En octobre 1999, nous avons fêté les 10 ans SOS Psychologue. Aujourd'hui, nous en fêtons les 20 ans et nous sommes fiers de proposer au public de plus large un recueil des articles de la présidente, déjà publiés dans 126 numéros de la lettre de SOS.

Maintenant son travail se dévoile pour aller avec moins de prudence au tracas littéraire en écrivant plusieurs livres dont ce recueil de réflexions intitulé « Réponses aux questions ». Au-delà de toute considération littéraire il s'agit d'une prose intimiste enracinée dans l'ancestral et ouvert à la filiation.

Nous laissons aux lecteurs le soin de faire ses propres découvertes.

Octobre 2009

Remerciements

Je veux dédier mon travail à tous ceux qui ont partagé mes inquiétudes pendant les vingt dernières années.

A ma famille, à mes ancêtres dont mon père et ma mère que j'ai tant aimés, à mon grand-père maternel qui m'a porté vers la spiritualité, mes enfants Guillermo, Graciela, Mario et Gabriela, mes petits enfants, le Père Yves Rozo, Monsieur et Madame Desselle, Michel et Alexandre de Salzman, mon époux Georges de Maleville qui a partagé la création de cette association dont le but dépasse l'aide psychologique pour pénétrer sans timidité dans les méandres de l'âme humaine et de la micro et macro société environnante, à mes patients, à mes élèves, à mes amis, à Pierre-Christian Taittinger, ancien maire du 16^e arrondissement qui fidèlement m'ont accompagné dans mes réalisations associatives, à Dieu.

Je remercie également Jean-Marc Voisin avec qui, nuit après nuit, nous avons travaillé pour planifier le futur de cette association « SOS Psychologue », la question à l'origine était : pourquoi ne pas donner accès à tout le monde, sans différence, la possibilité d'une orientation gratuite, efficace et professionnelle ? Sans vouloir être une critique sociale par rapport à certains privilégiés qui peuvent se permettre d'accéder à une consultation psychologique personnelle, nous avons voulu, peut-être avec une certaine utopie, uniformiser le pouvoir d'accès à des réponses sensées et professionnelles.

Merci à tous pour votre rigueur scientifique et le dépassement de vos états d'âme, qui m'ont conforté dans mon élan.

Beaucoup d'entre vous ne sont plus là pour diverses raisons, je ne vous oublie pas.

Octobre 2009

L'équilibre¹

Le dictionnaire *Littré* définit l'équilibre comme l'état d'un corps qui se tient debout, sans pencher d'aucun côté.

Que de nombreuses difficultés surgissent, toutefois, pour entreprendre la réalisation de ce parfait équilibre ! Entre la pensée et l'action s'ouvre un abîme qu'il n'est pas facile de franchir.

Les philosophes l'ont démontré par de subtiles analyses. Pour leur part, les dramaturges les plus anciens l'ont illustré par des mythes dont le plus tragique reste celui d'Œdipe. Que de « je voudrais... » accompagnés de « je ne puis ». Que de « j'aurais bien voulu, mais je n'ai pas pu... » ! Plus près de nous, Goethe avec cet aphorisme : « *Agir selon sa pensée est ce qu'il y a au monde de plus difficile.* »

* * *

La pensée est libre au sens courant du terme. Certes, on ne pense pas exactement ce qu'on veut, notamment lorsqu'on cherche à concevoir le réel selon les règles de la méthode expérimentale.

La santé joue son rôle dans notre vue optimiste ou pessimiste des choses. L'hérédité joue le sien dans notre tendance à la mélancolie, aux idées noires.

Nous ne nous posons pas le même problème selon que nous avons fait ou non des études. Aurons-nous la même opinion publique ou, plus exactement, le processus de nos opinions politiques sera-t-il le même si nous sommes nés dans la grande bourgeoisie ou parmi la classe ouvrière ?

¹ : publié dans le n° 46 de la lettre de SOS Psychologue (septembre 1998) « L'équilibre ».

Notre esprit est souvent prisonnier des rapports que le milieu et l'éducation ont construits en lui, bien avant qu'il en ait conscience ; prisonnier aussi des habitudes que nous lui avons fait prendre. Il faut du génie, une forte personnalité, un bon équilibre pour se libérer. Il faut s'être habitué à la critique, à l'analyse, à l'invention. Alors seulement, il est possible de dire : « Je suis maître de mes pensées. » La pensée vogue au gré du moment. Il suffit d'une émotion, d'un désir fugitif, d'un souhait pour que s'élèvent les plus beaux édifices. Mais bien des obstacles se dressent qui nous privent de les faire passer de la virtualité à la réalité.

* * *

Admettons que la vague tendance, la virtualité d'action élaborée durant notre rêverie devienne désir, c'est-à-dire, comme Spinoza l'a montré, une tendance « *avec la conscience d'elle-même* ».

Des obstacles se dressent devant nous et peuvent faire avorter notre désir. Il suffit d'une pierre sur le chemin pour tomber avec le panier d'œufs qui contenait en germe les poulets, le cochon, la vache et son veau dont nous avions rêvé. Plus question de bâtir, d'acheter la ferme, le tracteur à l'aide desquels il était possible de faire fortune.

Si j'ambitionne de devenir un grand savant alors que je ne fais aucun effort pour étudier les mathématiques et que tous les professeurs s'accordent à me trouver inintelligent et paresseux, mon vœu reste et restera vain, car il manque d'authenticité.

La volonté d'autrui peut aussi se dresser devant nous pour nous interdire de réaliser ce que nous avons conçu. Il en est de même avec la volonté collective qui oppose, parfois, sa terrible puissance à notre désir.

* * *

Le plus efficace des obstacles est soi-même. « *L'homme*, a écrit

Gabriel Tarde, *est un être social greffé sur un être vital* » et cet être vital ne veut pas être privé de la moindre provende.

Durant la dernière guerre, combien de résistants se sont interrogés pour savoir s'ils auraient le courage d'aller jusqu'au bout ! Combien se sont effondrés devant la torture et même à la seule idée d'une torture possible ! Une bonne pensée est vite conçue. Mais il faut, quelquefois, toute une vie pour la réaliser. Il faut même donner sa vie immédiatement sans retour, l'échanger contre une valeur plus haute, disait Saint-Exupéry.

* * *

Souvent, les difficultés devant lesquelles nous reculons ne se découvrent qu'après coup, au fur et à mesure de l'action. Voilà bien la cause de tout le mal : il faudrait ne s'engager dans l'action qu'après avoir mûrement réfléchi. Seulement il ne suffit pas de concevoir un souhait. Encore faut-il déterminer avec précision l'objectif et les moyens de l'atteindre.

Car, enfin, l'équilibre, c'est peut-être l'harmonie entre la prise de conscience de son comportement face au temps, à son travail et aux autres avec la discipline de sa vie professionnelle et personnelle. C'est peut-être aussi savoir évaluer le temps de façon plus réaliste ; négocier sa disponibilité et savoir dire « non » ; réserver du temps au temps ; réduire les interruptions et prévenir les imprévus et les urgences ; et, enfin, se discipliner sans souffrir en respectant des règles simples et les engagements prévus.

Sans prétendre vouloir parler *ex cathedra*, nous pouvons ambitionner de devenir des êtres authentiques, c'est-à-dire équilibrés, dans la mesure où nous faisons le nécessaire pour y parvenir.

Alors, il n'y a plus de temps à perdre : « *La plus coûteuse des dépenses, c'est la perte de temps* », nous rappelle Théophraste.

Fait à Paris, le 18 septembre 1998

Déséquilibre²

Requiem à ma petite maman

Je n'ai pas envie de faire de la théorie, mais si elle est en moi, c'est bien pour que je puisse m'en servir ! Aujourd'hui, je me sens bien confuse, inquiète sans même savoir pourquoi.

Enfin, j'essaie de composer avec ce que je sais pour mettre de l'ordre.

Maman : tu n'étais pas seulement ma première maison, tu étais mon premier objet d'amour.

Nous avons partagé notre vie sur terre pendant de longues années. Curieusement, nous n'avons pas eu de conflits en apparence. Pourquoi ? Étais-je une enfant trop sage ou tellement révoltée que tu n'as pas osé me contredire ou me mettre des limites ?

En tout cas, avant ton départ, j'ai essayé de te décharger de toute responsabilité. Je t'ai dit que je te remerciais pour m'avoir appris des choses éternellement valables.

Par exemple, tu me disais : « ne pas comparer », « ne pas parler mal des autres », « vivre l'instant ». Tu me disais aussi de ne pas « trop analyser ». Dans ce sens-là, je n'ai pas pu t'obéir. Je suis née de toi, naturellement, mais avec une structure de « personnalité de base » analytique, comme dit Kardiner. Ma vie, même parfois sans cohérence avec la réalité, n'est qu'un parfait modèle épistémologique, c'est-à-dire une vie travaillée avec la présence de Dieu – que tu m'as appris à aimer – , selon un « modèle

² : publié dans le n° 46 de la lettre de SOS Psychologue (septembre 1998) « L'équilibre ».

hypothétique déductif ». Je sais bien que chaque jour j'ai enrichi ma vie par la connexion opérationnelle de mes déductions avec la réalité.

Hegel n'a pas été seulement un philosophe pour faire de la lecture. Il était devenu pour moi un compagnon très érotique qui me soufflait à l'oreille : « thèse, antithèse, synthèse ».

Voici mon point de révolte. Aujourd'hui je me dis : « béni soit-il ! »

Par ailleurs ne te soucie pas. Je te l'ai déjà dit avant ton départ, car j'essaie de n'être que ce que je suis en dehors de toute critique ou flatterie.

J'ai beaucoup de limites. Il me faut encore un long chemin à parcourir pour devenir consciente...

* * *

Je suis au moins en paix avec toi et avec moi-même. C'était moi qui t'encourageais à partir. Ta souffrance était si grande ! Cela m'a coûté de t'encourager à partir, mais ta vie devait se finir. Tu as toujours été, pour moi, magnifique, un peu trop héroïque même ! Tu ne t'es jamais plainte de rien. Je sais que ton attitude dans la vie a été exagérée. Tu n'avais aucun droit de porter sur ton dos tous les péchés du monde ! C'est dans ce sens-là que je t'ai demandé la dernière nuit avant ton départ de m'aider depuis le ciel à ne pas te ressembler. Je veux être honnête, mais pas un mouton comme tu as su l'être beaucoup de fois. Je veux être une guerrière jusqu'au dernier souffle.

* * *

Mais je t'aime, mon petit agneau ! Comment pourrais je ne pas t'admirer ! Souffrante comme tu as été, tu as eu une force titanesque pour m'attendre et communiquer avec moi avant ton départ.

Tu ne te laissais pas toucher depuis le jeudi soir et je ne suis arrivée que le dimanche ! Heureusement, nous avons pu passer deux jours ensemble ! Seulement maintenant je peux reconstruire les faits... Quand je suis arrivée ton visage était crispé par la douleur et tu émettais de petits gémissements. Le docteur disait que tu ne souffrais pas. Il a fallu que je lui dise que, te connaissant depuis ma naissance, tu ne te plaignais jamais par dignité ! Et que l'unique évidence d'une souffrance en toi, c'était une crispation sur ton front. Ils t'ont donné un petit calmant. Dès que la douleur a diminué, tu étais devenue toi-même, égale à celle d'hier, d'avant-hier, celle que j'ai si bien connue depuis mon enfance.

* * *

Petite maman, mon plus tendre objet d'amour. Depuis combien d'années avons-nous pris l'habitude de lire ensemble, l'une à côté de l'autre ? Je mettais ma main gauche sur la peau de ton dos à l'intérieur de ta robe. Ton contact m'a toujours apaisée. Combien de fois je me suis assoupie ! J'aurai toujours le souvenir de ta peau, que je qualifierai de sublime. Peau lisse de bébé, peau de femme d'intérieur, femme sans ride, femme de paix, sérénité, lac sous la lune, toucher maternel : c'est toi qui m'a rendue si capable de vivre dans mon corps ! En plus, près de toi, personne ne pouvait être triste. Tu savais nous accueillir, pas seulement moi, mais les autres, tes amis et même les inconnus. Et que dire des gens qui avaient besoin de protection et de compréhension !

Je me souviens de ma cousine Néné, qui avait eu deux enfants de pères inconnus et différents, à qui tous tournaient le dos. C'était toi qui l'avait embarquée dans ton grand bateau d'amour pour les déculpabiliser ! Je crois que tu avais fait une bonne interprétation des évangiles : « que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ». Ne t'étonne donc pas de mon parcours existentiel. J'avais, tout de même, de qui apprendre à écouter avec charité.

Merci pour m'avoir enseigné l'équilibre, la bonne distance, le respect de soi-même et des autres !

* * *

Maintenant je suis déstabilisée, je suis au fond d'un trou. Seule avec moi-même je me sens confuse et déséquilibrée. Je sais bien que c'est momentané. Je dois faire le deuil de ton départ.

Voyons : j'ai laissé naturellement d'un côté l'émotionnel afin de pouvoir agir rationnellement.

Donc, je te poussais à partir. Il le fallait. Mais la main dans la main, car j'étais ta fille forte, rationnelle, lucide, aimante. Il faut dire que toute la Cour céleste était là avec nous.

J'avais croisé nos mains de façon telle que tu pouvais ressentir mon pouls et moi le tien. Je t'ai dit alors : « Maintenant pour le passage, nous sommes ensemble comme lorsque j'étais dans ton ventre : deux cœurs battant avec des rythmes différents, mais unis ». La chambre était, par ailleurs, imprégnée de mes prières à Notre mère éternelle.

Avais tu un jour compris le sens des mots finals de « Je te salue Marie...maintenant et à l'heure de notre mort, amen » ?

* * *

Maintenant, je vais t'expliquer comment je procède pour faire mon deuil :

Il fallait t'enterrer : je l'ai fait.

Il fallait prier. Nous tous, l'avons fait.

Il fallait se prendre en main. Je suis en train de le faire et pour ta joie, j'arrive à le faire.

Il ne fallait pas prendre d'anxiolytiques, car je suis très orale et je ne prends rien.

Voici maman. J'ai été bien allaitée et bien sevrée, car j'ai pu passer tout normalement du sein maternel nourrissant au régime normal.

Comme tu représentais pour moi le bon sein – au sens de Mélanie Klein – je pourrais revenir au bon sein avec des anxiolytiques, c'est-à-dire le recréer. Le bon sein ne fait pas souffrir, les anxiolytiques étouffent la souffrance...

J'aurais pu accepter les anxiolytiques comme une forme de bon sein apaisant, mais cela n'aurait pas facilité le deuil, car, me sachant très orale, j'aurais pu faire une régression à l'oralité sans pouvoir être sûre d'être capable de réussir toute seule le sevrage le plus rapidement possible. C'est-à-dire que je ne peux pas compter sur toi, cette fois, pour le sevrage ! C'est alors que mes défenses phobiques les plus lucides se sont mises en place en me disant : « tu n'as plus de bon sein, ta mère est morte et enterrée, débrouille-toi. »

D'accord je le fais autrement maman. J'avais essayé, toute seule, de couvrir de terre ton cercueil et je n'ai pu comprendre que plus tard la symbolique du geste : tu ne peux pas t'enterrer toi-même avec cette partie d'elle comme « objet nourricier ». C'est fait : j'ai compris.

* * *

Maintenant pour terminer cette explication avec toi et classer le dossier pas seulement théoriquement, mais aussi empiriquement : « Écoute-moi bien ! »

« Tu étais mon premier objet d'amour. Le temps passant, tu as été toujours mon grand amour. J'avais mis sur toi une énorme quantité de libido, c'est-à-dire de l'énergie psychique.

En t'acquittant de la vie, cette surcharge de libido est revenue sur mon *moi* lequel est devenu chancelant et déséquilibré, car ce déluge d'énergie psychique a provoqué un débordement.

Aujourd'hui je suis en train de faire le deuil de mon objet perdu et donc, au fur et à mesure que je peux, j'investis sur d'autres objets la surcharge énergétique qui déséquilibre mon *moi*.

En même temps, je t'intègre à l'intérieur de moi et je commence à te vivre autrement que charnellement.

Merci maman. Une sensation de paix, de calme et d'équilibre remplace le chaos dont je te parlais au commencement de cette lettre d'amour. »

*Paix à ton âme !
Fait à Paris, le 20 septembre 1998
Le froid est venu très tôt cette année
Le ciel est nuageux
mais il y a de belles éclaircies
dont je profite en dehors du temps
À toi mon grand amour...*

L'essence de l'être³

« Dieu est essence première. Les créatures sont essences secondes. L'essence seconde suffit pour prouver que deux substances diffèrent, mais elle ne suffit pas pour mesurer avec précision la différence qui est entre elles » (Condillac, *Art de raisonner*, I, 3).

« Pour faire de grandes choses – nous rappelle Montesquieu – , il ne faut pas être au-dessus des hommes, il faut être avec eux. »

L'essence de l'être est aussi vieille que l'*homo sapiens* puisqu'elle dut naître avec la conscience objective et la notion de valeur.

* * *

Le verbe latin *valere* – qui nous a donné l'adjectif valeureux – signifie être fort. Ce qui a de la valeur, c'est donc ce qui a de l'importance, ce qui compte et, avant tout, la vie de l'individu, sa propre vie qu'il considère comme le plus précieux de tous les biens puisque, sans elle, il ne jouirait d'aucun, pas même du plaisir de la sacrifier.

Si la pensée se contente d'abord de séparer le précieux de l'utile, de l'inutile et du nuisible, en se développant elle bâtit ce que Nietzsche devait nommer une « échelle des valeurs », dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral.

Les valeurs matérielles fixèrent l'envie quand la société se fut organisée et qu'il fallut, selon l'expression de Rousseau, « avoir des provisions pour deux ». La notion de propriété se précisa. Chacun rêva de troupeaux – le mot *pecus*, bétail, a donné l'adjectif

³ : publié dans le n° 47 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 1998) « L'essence de l'être ».

pécuniaire après le vieux nom *pécune* – , de terres, de jarres d’huile et, finalement, de monnaie représentée par des barres de sel, des galets, des bijoux, des métaux précieux, des pièces...

Il suffit de lire, sur un journal, les mots : dévalorisation, valeurs mobilières et immobilières, valeurs étrangères et valeurs nationales pour concevoir l’importance accordée par les hommes aux valeurs marchandes réelles, monétaires ou fiduciaires. Ces valeurs mesurent tout, même le temps, puisque *Time is money* et même l’individu puisqu’en certains pays, il vaut exactement le nombre de ses dollars.

En face de ces valeurs pour lesquelles il a été édifié de somptueuses banques dont les animateurs mobilisent le téléphone, la radio, la télévision, la presse écrite ou parlée et les moyens informatiques, déclenchent des paniques, des « crises » aussi redoutées que la fin du monde, il est alors possible de se demander ce que sont devenues les valeurs suprêmes comme le sacré, le juste, le beau, le noble, l’héroïque...

Situées tout en haut de l’échelle des valeurs, elles sont, aujourd’hui, descendues vers les échelons moyens ou inférieurs, en dépit de l’effort des moralistes, des éducateurs, des hommes d’État, des pasteurs et de tous ceux qui regrettent le « bon vieux temps ».

* * *

Toute valeur est précaire, ne l’oublions pas, puisqu’elle exprime un certain rapport entre un sujet et l’homme qui l’apprécie : le moindre changement dans l’objet ou le sujet transforme ce rapport.

* * *

Loin d’apercevoir des signes de déclin dans la valeur accordée, nous commençons de craindre, au contraire, qu’elles n’effacent toutes les autres, y compris les « essences idéales » vers lesquelles

L'humanité, depuis des millénaires, levait les yeux pour se guider.

À chaque moment de l'histoire, l'esprit humain est partagé entre les spéculations les plus audacieuses sur le système du monde et les formules routinières qui guident l'outil ; entre les méthodes démoniaques et l'usage de la raison, de l'observation, de l'expérience.

* * *

L'usine automatique d'une part, le laboratoire émaillé de blanc d'autre part : voilà donc bien les deux valeurs suprêmes devant lesquelles s'agenouillent les hommes d'aujourd'hui !

Déjà, parmi les universitaires, on commence à vouloir séparer les purs spéculateurs de ceux qui peuvent servir directement l'industrie, et à favoriser ceux-ci aux dépens de ceux-là.

Devant cette montée des valeurs à la mode, il est indispensable que des esprits équilibrés s'élèvent en rappelant la primauté des valeurs morales sans lesquelles la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue, la primauté de la personne humaine sur la conjugaison de la main et du cerveau.

Voir, faire, transcender⁴

La fonction transcendante

Aux quatre fonctions fondamentales (réflexion, sentiment, intuition et perception) qui sont, selon ce que nous avons souligné, des fonctions d'adaptation au monde, Jung ajoute une cinquième, qu'il appelle fonction transcendante, le « je ».

Il précise bien, dès le début, qu'il n'est pas approprié de comprendre ce terme de « transcendant » dans un sens métaphysique ; il s'agit, là encore, en examinant les choses de près, d'adaptation, mais d'une adaptation non plus extérieure, mais intérieure entre des opposés qui ne peuvent être réconciliés que par un dépassement.

Cette fonction transcendante est illustrée, de façon particulièrement brillante, dans l'étude déjà mentionnée sur les lettres de Schiller concernant l'éducation esthétique ; elle s'identifie à un principe élaboré par Schiller, lui-même, et qui, sous le nom de « forme vivante », est appelé à réconcilier les deux principes que Jung oppose du « penser » et du « sentir ». Il faut nous en référer à ces pages substantielles des *Types psychologiques* :

« J'ai donné à cette fonction conciliatrice des contraires le nom de fonction transcendante. »

Nous penserons, peut-être, que le mieux que pût faire Jung eut été de s'arrêter ici, puisque suit immédiatement l'un de ces passages où nous nous laissons emporter, comme dans le langage parlé, par des comparaisons certainement suggestives, mais qui sont privées de rigueur :

⁴ : publié dans le n° 47 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 1998) « L'essence de l'être ».

« Elle n'a rien de mystérieux ; c'est seulement une fonction d'éléments conscients et inconscients, analogue aux fonctions mathématiques où on rencontre des grandeurs réelles et des grandeurs imaginaires. »

La persona

La partie par laquelle le moi entre en relation avec le monde est appelée par Jung la *persona*, nom dérivé de la tragédie grecque, où cette dénomination désignait le masque dont l'acteur se recouvrait la tête pour jouer. Elle suggère l'idée que le moi agit déformé, masqué, dans ses relations avec l'extérieur.

« La *persona* est un complexe fonctionnel auquel on parvient pour des motifs d'adaptation ou de nécessaire commodité, mais il n'est pas identique à l'individualité. Celle-ci se réfère exclusivement aux relations avec l'objet, avec l'extérieur. »

« C'est un compromis majeur touchant à tout ce qui apparaît entre l'individu et la société. »

La *persona* est donc un pont entre l'image structurelle du monde et la structure interne de l'individu. Pour qu'elle puisse agir efficacement, elle doit posséder trois éléments imbriqués entre eux et formant une structure : 1) l'image idéale que tout être humain porte en lui, en accord avec celle selon laquelle il aimerait se comporter ; 2) l'image qui s'est formée dans le milieu où il agit en conformité avec ses goûts de même qu'avec ses idéaux et ses comportements ; 3) les conditions physiques et psychiques du sujet qui posent des limites à ses possibilités de réalisation du moi.

Ces trois fonctions adaptatives doivent agir en harmonie, pour permettre une adaptation parfaite. Si elles ne sont pas bien intégrées, le sujet ne parviendra à réaliser sa tâche qu'au prix de grandes difficultés, et cette situation sera un facteur déterminant d'empêchement dans le développement de la personnalité.

Par exemple, si un homme adopte uniquement les valeurs et les comportements que lui impose la collectivité, il sera un représentant typique de la masse anonyme. Si, en revanche, il prête une attention exclusive à sa propre image idéale, il agira comme un extravagant, un solitaire et même un rebelle.

À la *persona* appartiennent non seulement les constantes psychiques de notre personnalité, mais aussi nos modèles, notre façon de nous exprimer, de nous habiller, de marcher, de parler, notre manière habituelle d'affronter les problèmes existentiels de peu d'importance et tous les détails qui campent socialement un homme.

Chez un individu bien adapté au monde extérieur, la *persona* est une barrière élastique, mais dont nous pouvons nous affranchir et qui lui assure une conduite à l'intérieur des limites normales de cohabitation. En revanche, quand cette barrière devient rigide, se mécanise et se transforme en « masque », elle agit comme une camisole de force, qui empêche une adaptation logique et active aux mises en demeure du milieu ambiant et détruit la personnalité.

Selon Jung :

« L'identification à la fonction, à la profession ou au titre, à quelque chose de séduisant ; mais, à travers cela, beaucoup de personnes se réduisent à la dignité que la société leur a attribuée. »

La *persona*, en agissant sous le couvert d'un masque rigide, procure une compensation économique aux insuffisances personnelles.

Souvent, derrière une personne brillante, se cache un monde de tristesse et de puérité.

L'âme

Jung entend par « âme » un concept beaucoup plus restreint que la plupart des psychologues. Pendant que presque tous y voient le

synonyme de psychisme, pour Jung, c'est seulement la portion du moi tournée vers l'inconscient. C'est-à-dire que c'est un complexe fonctionnel, équivalent à la *persona*, mais dirigé vers l'intériorité, vers l'inconscient. Cette structure est indépendante des contingences extérieures et elle varie seulement en fonction de crises existentielles.

« Selon mon opinion, éprouvée par l'expérience, le principe général, en ce qui concerne le caractère de l'âme, est qu'elle se comporte de *manière complémentaire* par rapport au caractère extérieur. L'expérience nous enseigne qu'elle possède habituellement toutes les qualités humaines générales qui manquent dans la disposition consciente. Le tyran torturé par de mauvais rêves, de sombres pressentiments ou d'intimes frayeurs, est une figure typique. Extérieurement déconsidéré, dur et inaccessible, il est intérieurement accessible à n'importe quelle angoisse, à n'importe quel caprice, comme s'il s'agissait de l'être le moins indépendant et le plus influençable... Le caractère complémentaire est aussi mis en évidence dans le caractère sexuel, comme j'ai pu le vérifier, à maintes reprises, de façon indubitable. Une femme très féminine aura une âme masculine et un homme très viril une âme féminine. »

Requiem II⁵

Où suis-je aujourd'hui ?

Il se peut qu'aujourd'hui il me soit nécessaire de comprendre où je suis. Mon essence voit, mon corps fait et mon « je » se bâtit dans cette nouvelle vie où tu n'es plus là.

« Accueillir une grande douleur, c'est accueillir aussi une grande joie », disait un de mes maîtres. Ce maître n'était pas, comme la plupart des gens peuvent l'imaginer, un grand barbu avec des yeux remplis de lumière « venant du rien et arrivant au tout ». Il s'agissait d'une belle femme, sage, sereine, humaine, capable d'aimer. Elle m'avait dit cela à propos du départ de sa mère. À cette époque, j'avais encore la mienne, mais j'ai retenu ces paroles, car elles répondaient à une question profondément intérieure et quotidienne que je me posais chaque nuit.

Je dois dire que si l'essence voit et le corps fait, l'espace de mes certitudes n'est que mon « je » ; cette fonction transcendante que Jung considère comme indestructible au-delà du temps, mais aussi dans le temps : unité, individuation, existence dans « l'ici et maintenant » entièrement.

* * *

Où suis-je aujourd'hui chère maman ?

* * *

Enfin, nous partageons l'éternité chaque instant ! J'écoute, sans

⁵ : publié dans le n° 47 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 1998) « L'essence de l'être ».

délirer, ta respiration ancestrale. La pluie ne cesse pas, les fleurs jaunes se multiplient sur le balcon de la cuisine.

La nature semble renaître depuis l'arrêt naturel de ta souffrance.

* * *

Où suis-je ? Dans une immensité d'amour où je retrouve, en pleine maturité, ma jeunesse, mon enfance et tes entrailles...

* * *

La nuit s'étend sur les vertes vallées, sur les villes étrangement brillantes. La nuit m'accueille dans son sein et je m'endors joyeuse, parce que tu es en paix, parce que je suis en paix, parce que nous sommes en paix.

* * *

Ton être, mon être, l'être de mes enfants, l'âme du monde... Où est la différence ? Ma petite, subtile, sage maman, pleine de silences si riches...

Nous nous alimentons à une source unique, ce Dieu, cet Absolu, qui prenant des noms différents n'est que la force toute puissante que nous tous partageons.

* * *

Depuis septembre, je rêve de toi, je t'écris. j'ai compris beaucoup de choses !

Comme, par exemple, chaque fois que je suis allée te rendre visite, tu savais que je devais partir.

Tu as tellement bien su garder le silence que, seulement aujourd'hui, je comprends ton courage, ma petite maman.

*Fait à Paris, le 2 novembre
Deux mois à peine après ton départ...*

*Il pleut beaucoup, c'est le déluge...
J'écoute Mahler
à l'intérieur de moi-même :
« Symphonie du nouveau monde »
Bonsoir, donne-moi ta main...
Paix à ton âme
Je t'aime.*

Devenir un homme⁶

Buffon nous confie que « l'homme, et surtout l'homme instruit, n'est plus un simple individu, il représente en grande partie l'espèce humaine entière. »

Il est vrai que l'homme doit s'adapter au milieu technique, économique, social et politique nouveau, mais cette adaptation comporte une révision de la morale dans laquelle la position de l'individu vis-à-vis du groupe doit être précisée dans des conditions nouvelles.

* * *

Ce qu'il y a de nouveau, c'est le progrès technique qui nous permet de connaître les peuples les plus lointains et nous oblige à les considérer comme nos frères.

Ce qu'il y a de nouveau, c'est le caractère massif de la dissolution et de la corruption de l'autorité spirituelle et temporelle à l'intérieur de chaque société.

Nous vivons dans un monde de plus en plus ouvert, de plus en plus éclectique. Nous en savons trop pour qu'un seul homme puisse en savoir beaucoup. Nos vies sont trop différentes pour que nous éprouvions réellement notre solidarité. Nos traditions, nos sciences, nos arts nous séparent en même temps qu'ils nous unissent.

* * *

Ainsi donc l'irréversibilité du savoir nous interdit de revenir en

⁶: publié dans le n° 48 de la lettre de SOS Psychologue (novembre 1998) « Devenir un homme ».

arrière. Ce que l'homme a, une fois appris, fait partie de lui-même pour toujours. Il ne nous est plus permis d'ignorer une découverte, de rester sourds à la voix des peuples étrangers, de parquer les grandes cultures de l'Orient derrière la double barrière, longtemps infranchissable, des océans et de notre refus de comprendre.

Jamais la diversité, la complexité, la richesse de l'univers qui nous est accessible n'avaient si directement menacé l'ordre traditionnel de chaque société.

C'est un monde dans lequel chacun de nous, connaissant ses limites – le danger d'être superficiel et le danger d'être las – doit s'accrocher à ce qui l'entoure, à ce qu'il sait, à ce qu'il faut faire, à ses amis, à son amour, sous peine de se perdre dans la confusion universelle, de ne plus rien connaître, de ne plus rien aimer...

* * *

Il nous faut trouver la synthèse du révolutionnaire et du traditionnel... Il nous faut trouver des solutions aux difficiles problèmes de notre existence présente, car la production n'a de valeur que par sa plus haute fin : l'avènement d'un monde de personnes à part entière.

Processus d'individuation⁷

**Extrait de « Aspects psychosociaux de C. Gustav JUNG »
(chapitre XVII : Processus d'individuation, L'ombre)**

Jung considère les conflits psychologiques comme le résultat de l'altération de la coordination fonctionnelle des facteurs psychiques. En conséquence, le résultat thérapeutique positif a lieu quand le patient rend les conflits conscients et s'arrange pour les maintenir dans la conscience.

Jung entend résoudre les conflits pour leur signification actuelle réciproque. Chaque âge de la vie et chaque situation conditionnant des solutions différentes. Sa méthode implique la totalité de la psyché, en situant les conflits dans le contenu psychique total.

Jung ne considère pas que la névrose soit uniquement négative. Il cherche à voir au-delà et en arrive à la comprendre comme un élément moteur formateur de la personnalité. À travers le conflit, il extériorise la normalité. Avec l'analyse, il obtient une amplification et un approfondissement de la conscience, ce qui signifie un élargissement de la personnalité. Jung résume son concept en exprimant que la névrose est le cri au secours préféré de nos instances réprimées, négligées et inconnues.

Il confronte la personne névrotique avec son inconscient, en la poussant à raviver ses archétypes. L'individu se situe alors dans une réalité où il partage l'humanité, en la comprenant historiquement et en s'incluant comme partie d'elle et de ses expériences. En revanche et de surcroît, il admet les névroses d'origine traumatique et il les traite selon les systèmes freudien et

⁷: publié dans le n° 48 de la lettre de SOS Psychologue (novembre 1998)
« Devenir un homme ».

adlérien, étant donné que, non surmontées, elles n'ont pas pu donner lieu au processus d'individuation et de conscientisation.

Observant une grande quantité de personnes et étudiant leurs rêves – selon ses évaluations, il a interprété au moins 80.000 rêves – Jung n'a pas seulement découvert que tous les rêves sont significatifs à différents degrés pour la vie du rêveur, mais qu'ils forment tous un grand thème orienté par les facteurs psychologiques. Il a trouvé que dans leur totalité, pris ensemble sur plusieurs années, ils suivent un certain ordonnancement et un certain modèle. Jung appelle ce modèle « processus d'individuation ». À travers les ans, certains personnages se rendent visibles, puis ils s'estompent et disparaissent pour faire la place à d'autres. Il est possible d'observer comment opère une sorte de régulation occulte ou la tendance directive, qui établit un processus lent, imperceptible, de développement psychique. Une personnalité plus définie, plus ample et plus mûre émerge lentement et se présente aux autres. Quand cela ne peut s'opérer, le développement se trouve bloqué.

Nous nous souvenons, ici, de Joseph K. dans *Le procès* de Kafka dont la véritable « aliénation » est, précisément, celle-ci⁸ et aboutit à enrayer le processus de maturation psychique de l'individu. Ce processus se trouve hors du contrôle de la volonté et son origine est une espèce de centre « atomique » de notre appareil psychique que Jung appelle le Soi.

L'ombre

Dans le processus d'individuation apparaît cette partie de notre personnalité que nous préférons réprimer, oublier ou projeter chez les autres. Jung appelle cette étape la perception de l'« ombre ».

⁸ : Fromm Erich, *El lenguaje olvidado*, Ed. Hachette, Buenos Aires, 1957.

Quand il a terminé la sélection du matériel soumis par le patient, il reste encore quelque chose d'indifférencié qui constitue l'aspect de son « ombre » et garde une disposition humaine collective, dominée, repoussée et réprimée, la plupart du temps, pour des raisons d'adaptation.

L'enfant n'a pas d'ombre. Celle-ci se forme quand son moi se constitue, se fortifie et se différencie. Le développement du moi est, en conséquence, parallèle à celui de l'ombre.

L'ombre se manifeste, en général, par le biais d'actions erronées du comportement individuel ou quand des particularités affleurent qui sont, en fait, réprimées. Elle surgit aussi comme figure extérieure concrète, quand la personne projette sur une autre ses propres manquements.

Selon qu'elle correspond à l'inconscient individuel ou collectif, la présentation de l'ombre sera respectivement personnelle ou collective. Dans le premier cas, c'est un frère, une amie ; dans le second cas, elle apparaît comme une manifestation de l'inconscient collectif : Méphistophélès, un faune, etc. Elle peut se présenter comme l'autre moi. Dans ce cas, elle porte une charge positive et elle caractérise ceux qui se trouvent à un niveau réel plus bas que celui qui leur correspond. C'est pourquoi ses valeurs positives sont celles qui portent une vie d'ombre et d'obscurité.

Plus les éléments réprimés se déposent sur les strates de l'ombre, plus l'homme se conduira comme un être antisocial. La mesquinerie, la colère, le manque de courage et la frivolité seront alors des manifestations inopinées de ce qui n'a pas pu s'élaborer normalement.

« Tout individu est suivi par une ombre ; mais moins celle-ci est incorporée à sa vie consciente, plus elle est noire et épaisse. »

Et Jung ajoute :

« Si les tendances réprimées de l'ombre n'étaient que quelque chose de mauvais, il n'y aurait pas de problème. En règle générale, l'ombre est quelque chose d'uniquement bas et douloureux, mais pas

d'absolument mauvais. L'ombre contient aussi des qualités infantiles ou, d'une certaine manière, primitives qui animent l'existence humaine et l'embellissent ; mais comme elles se heurtent à des réticences, des préjugés et des habitudes, avec des questions de prestige de toutes sortes, spécialement avec celles qui se trouvent en étroite relation avec le problème de la *persona*, elles peuvent jouer un rôle funeste et empêcher l'évolution de la psyché⁹. »

Lorsque nous parvenons à reconnaître la réalité de l'ombre comme partie intégrante de notre être, nous pouvons harmoniser les couples de contraires de notre psyché.

Quand l'homme parvient à maîtriser son ombre, il est en mesure de connaître et de résoudre bien des problèmes qui l'affligent.

⁹ : Jung C. G., *Psicología y alquimia*, op. cit., p. 44.

L'acte gratuit ¹⁰

Au moment où la mort le menace, il la brave une dernière fois et à quelqu'un qui lui fait remarquer combien son geste de bravade est absurde, Cyrano de Bergerac répond :

« Oui ! mais c'est bien plus beau lorsque c'est inutile. »

* * *

Le problème apparaît ainsi : le beau et l'utile ne peuvent-ils se conjuguer sans s'affaiblir ?

L'ingénieur et l'ouvrier cherchent à réaliser une machine qui sera utile et ne semblent pas se soucier de beauté. En revanche, l'artiste cherche à réaliser sa conception de la beauté ; mais quelle peut être l'utilité de son tableau, de sa symphonie ?

La *Vénus* de Milo, la *Victoire* de Samothrace améliorent-elles notre confort ? Leur saisissante beauté nous retient, mais est-elle utile ?

À quoi sert le geste du capitaine qui se laisse engloutir ? N'est-il pas nuisible puisqu'il prive la société d'un chef ? Cependant, en accomplissant jusqu'au bout tout ce qu'il croit être son devoir, le capitaine a fait un beau geste héroïque.

* * *

Vers la fin de la pièce, Cyrano, qui a reçu une bûche sur la tête, délire un peu : « Oui, ma vie, ce fut d'être celui qui souffre et qu'on oublie. »

Pourquoi est-ce plus beau de souffrir lorsque c'est inutile ? Parce

¹⁰ : publié dans le n° 49 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 1998-janvier 1999) « L'acte gratuit ».

qu'on ne se bat pas dans l'espoir du succès. Mais alors, n'en est-il pas de même dans cette bataille qu'est la vie ?

Que restera-t-il de Cyrano ? « Mon panache, *dit-il* »

Les malades incurables qui luttent pour vivre sans espoir de guérison : panache !

Nous sommes tous des incurables puisque la mort nous attend. Toutefois, nous luttons : d'où notre grandeur, selon Pascal.

Nous sculptons notre statue, comme le voulait Nietzsche. Nous hissons notre rocher sans espoir de le poser sur le sommet... Il serait nécessaire de ne pas penser qu'à nous et de nous rendre utiles dans le sens absolu du mot, du moins de nous rendre utiles au sens humain du mot.

Grandes figures de l'Antiquité¹¹

L'Antiquité fut riche en grandes figures : guerriers, poètes, philosophes, orateurs, mathématiciens, architectes, se distinguent la place d'honneur dans nos mémoires ; les César, les Hannibal, les Virgile, les Socrate, les Démosthène, les Archimède et les Phidias restent éternellement de parfaits modèles, bien dignes de nous inspirer.

Quelle richesse inépuisable représente, pour notre époque, cette assemblée d'innombrables hommes illustres de l'Antiquité !

* * *

Tout ce que nous possédons comme patrimoine de l'esprit, c'est d'eux que nous l'avons hérité : notre langue est fille de la leur ; grâce à eux, dès le XVII^e siècle, des équipes de poètes purent bâtir sur une solide base toute une littérature modelée sur les genres anciens. Nos philosophes ne font que reprendre et développer les grandes doctrines anciennes telles que l'Épicurisme, le Stoïcisme, et tant d'autres qui s'opposent ou s'assemblent, se combattent ou s'unissent, mais sont toujours une pensée de valeur.

En architecture également, nous sommes leurs disciples. C'est en profitant de leurs leçons que les architectes des XVII^e et XVIII^e siècles purent édifier ces chefs-d'œuvre, ces bijoux d'architecture que nous contemplons encore avec ravissement.

Dans le domaine des mathématiques, les connaissances des Anciens ont servi de point de départ indispensable, de fondement nécessaire à nos études et à nos découvertes.

Faire un choix parmi ces grands hommes, c'est en somme choisir

¹¹ : publié dans le n° 50 de la lettre de SOS Psychologue (février 1999) « Les grandes figures de l'Antiquité ».

le Maître qui convient à notre tempérament. Il est certain qu'instinctivement ce choix porte toujours sur une sélection de ces grandes figures qui, du fait de leur grande valeur, sont demeurés les plus présents à notre mémoire.

* * *

Cicéron est un de ceux-là, un de ces personnages dont il reste plus que le nom, dont il reste l'âme qui s'exhale dans les preuves sensibles que nous apportent ses écrits, dans ces autres preuves que nous ont transmises, de génération en génération, l'histoire, la tradition que les hommes font progresser à travers les siècles comme un flambeau pour éclairer les ténèbres de l'avenir. Oui, Cicéron semble immortel entre tous les autres, de par ses talents, de par ses qualités, de par son génie. Il est à la fois le consul, l'orateur, l'avocat, le poète, le philosophe enfin.

Pour justifier ce choix, il n'est que de définir ces brillantes qualités.

Celle qui apparaît la première, à la lecture de son histoire, c'est l'énergie : énergie volontaire qui s'exerce au moment voulu, énergie agissante qui déjoue les pires intrigues.

Il avait, au service de cette énergie, un talent oratoire qui galvanisait et qui convainquait son auditoire. Il suffit de relire les *Catilinaires* pour apprécier la fougue par laquelle il paralysait l'adversaire et le mettait hors d'état de nuire. Il faut se souvenir de la célèbre ironie avec laquelle il savait convaincre tous les citoyens de la culpabilité flagrante de Verrès, proconsul de Sicile.

Son talent oratoire ne présentait pas seulement ces qualités. Il comportait aussi la clarté, une clarté d'expression qui lui faisait généralement gagner les causes difficiles qu'il défendait. Excellent avocat, il était excellent diplomate, sachant ne blesser personne, tout en arrivant à son but. Ses discours en font assez foi pour qu'il faille en dire plus.

En définitive, homme énergique, brillant orateur, excellent

avocat, il était plein de bravoure : lors du procès de Verrès, il n'a pas craint de s'attaquer à la noblesse, bien qu'il eût secrètement des sympathies pour cette classe sociale, et du vivant de Sylla, il n'a pas craint de flétrir les proscriptions.

Aristocrate, il a toujours défendu fidèlement la même politique, même quand pour la défendre, il fallait être assuré de la ruine auprès des grands. Cela prouve suffisamment son désintéressement, son absence de toute ambition. Il se mêlait à la politique, non pour lui-même, mais pour le triomphe de ses opinions qu'il croyait capables d'être utiles à sa patrie. C'est justement ce loyalisme qui l'a perdu, en ce temps où l'intrigue politique et le coup d'État étaient à l'ordre du jour. Il dut payer plus tard de sa vie sa fidélité envers un parti malheureux en qui il avait foi. Tout ceci prouve qu'un peu de naïveté, indice d'honnêteté, s'unit à son loyalisme.

* * *

Mais Cicéron ne serait pas Cicéron si, à côté de ses qualités fermes, il n'en avait d'autres qui font partie des âmes sentimentales, poétiques et parfois philosophiques.

Ces nuances, plus que partout ailleurs, se retrouvent dans son amour pour la patrie : amour net et positif ; mais à côté de celui-là, il en éprouve un autre pour sa « petite patrie », son « berceau ». Cet amour est sentimental et poétique. Il aime cette petite patrie pour son paysage qui lui rappelle tant de souvenirs, pour ce qu'elle représente qui lui est personnel.

Nettement, il établit la différence entre la « grande » et la « petite » patrie. Cette différence reflète la dualité de son caractère : d'une part, l'homme politique, énergique, mais honnête, d'autre part, le poète et l'artiste.

D'une part, l'orateur aux improvisations chaudes et fougueuses ; d'autre part, l'artiste qui affine ses discours, qui les rend harmonieux dans leur style lyrique, dans leur cadence rythmée. Loyal, il l'est aussi bien envers sa patrie qu'envers ses amis. Il

possède le culte de l'amitié et sa correspondance en est une preuve éclatante.

Philosophe, il l'a montré surtout vers la fin de sa vie, lorsque, dans son lieu d'exil, ses activités se sont reportées de la politique à des pensées plus profondes.

L'illustration, l'épanouissement de ses facultés, ce qui lui donne à nos yeux le prestige d'un héros en le rendant martyr, c'est sa mort simple et tranquille sous le poignard des assassins. Dans cette mort, il s'est, en effet, montré énergique, patriote et grand philosophe. Est-il possible de demander plus à un homme ? Notamment à un homme de cette époque où le patriotisme n'existait que pour les intérêts personnels !

* * *

Cicéron avait bien entendu des défauts ! Et ses défauts complétaient ses qualités.

Il était, entre autres, vaniteux, mais de la vanité d'un brave, d'une vanité sympathique. Il avait la vanité de son héroïsme et de son honnêteté. Il avait le caractère indécis, mais cela résultait de la dualité de son tempérament. Il avait aussi l'âme trop prompte à s'émouvoir et c'est peut-être là ce qui explique tout.

Qui sait si son tempérament de sentimental ne le poussait pas à être brillant orateur, à être patriote, énergique parfois !

* * *

Quoi qu'il en soit, c'était un homme de valeur et de grand talent. Un homme qui méritait une gloire immortelle. Ses qualités, ses défauts, en font une figure extrêmement sympathique.

Cicéron est, sans contredit, l'une des plus belles figures de l'Antiquité, une de celles qui méritent le plus d'inspirer notre conduite, nous qui sommes les héritiers de cette culture latine dont il fut l'un des meilleurs représentants.

L'acte gratuit (suite)¹²

Elle avait un peu raison de se méfier de son talent pour écrire sur l'acte gratuit, car il y avait quelque chose derrière ce manque absolu d'idées, dans son silence intérieur. Évidemment, celui qui était manquant, c'était Dieu : le maître absolu de l'acte gratuit. Les jours et les mois passant, elle s'était convaincue qu'il n'y avait rien à dire sur ce sujet. Un jour, par la force des circonstances, elle s'était sentie si mal que, fuyant toute obligation, elle était allée à l'église. Elle avait compris que l'acte gratuit existe, que nous le faisons tous les jours. Dans son cas, l'acte gratuit envers elle-même à partir de sa conscience et de sa volonté n'avait pas eu lieu ni dans le passé ni dans le présent. De plus, l'acte gratuit n'est pas toujours à interpréter dans le bon sens.

La méchanceté produit des actes gratuits : quelqu'un fait du mal à l'autre qui reçoit.

La vie est pleine d'actes gratuits négatifs qui menacent de détruire.

J'entends dire tout au long de la journée : « je ne méritais pas cela », « tu ne méritais pas cela », « il ne méritait pas cela. »

* * *

À la fin de la messe de 19h00, le curé avait annoncé un concert de violons dans l'abside à 20h45.

Elle était restée seule dans le sublime silence de la maison de Dieu en se disant que le temps de réfléchir sur l'acte gratuit était fini et qu'il faudrait penser à autre chose, car elle n'avait plus rien à dire.

¹² : publié dans le n° 50 de la lettre de SOS Psychologue (février 1999) « Les grandes figures de l'Antiquité ».

* * *

Les yeux fermés, elle avait plongé en elle-même dans un vide absolu.

Il faudra se questionner sur le pourquoi des événements qui nous tombent sur la tête hors du contexte, dont l'étiologie nous est inconnue. De toute manière, à quoi servent les épreuves ? À nous faire évoluer. Mais évoluer vers quoi ? Vers un état de conscience objectif qui produira de notre part une complicité dans l'occurrence des actes gratuits négatifs.

* * *

Soudain, elle s'était sentie accablée par son silence et, devant elle, l'acte gratuit a eu lieu : le vrai acte gratuit inattendu.

Le Christ était toujours au fond de l'abside sans quitter sa place, mais entouré de violonistes qui, pour elle, toute seule, répétaient le concert qui devait se jouer à 20 h 45.

*Écrit dans l'abside
à l'église de Sainte Jeanne de Chantal
le 19 janvier 1999
face à l'évidence
même s'il fait encore nuit dans son âme*

Introduction nécessaire à la compréhension de l'analyse¹³

Depuis que l'homme observe la nature, il cherche ce que nous nommons la vérité. Il l'a d'abord cherché sans méthode ; puis il a tenté de déterminer la meilleure : *organon* médiéval tiré de l'enseignement aristotélicien, nouvel *organon* de Bacon, méthode cartésienne, méthode expérimentale de Claude Bernard, méthode critique dans les sciences historiques... Dans toutes ces méthodes, depuis Descartes, l'analyse tient une place importante. Après s'être assuré du fait, il faut analyser ce fait. Descartes se le proposait en ces termes : « Diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre. »

* * *

Notre organisation physiologique exige l'analyse puisque nous ne pouvons observer le monde que par nos sens. Une table est un ensemble de sensations visuelles, auditives, olfactives, tactiles, musculaires. C'est une matière observée par le physicien et le chimiste, une forme à laquelle est sensible le géomètre, un style qui retient l'artiste, un travail élaboré par un technicien... Si nous disposions, comme Micromégas, d'un plus grand nombre de sens, la table serait encore autre chose, et peut-être alors définirions-nous d'autres sciences.

* * *

D'autre part, toute connaissance se fonde sur des concepts. En

¹³ : publié dans le n° 51 de la lettre de SOS Psychologue (mars 1999)
« Nécessité de l'analyse ».

fait, il n'y a que du général. La science n'a donc commencé qu'avec la création de concepts abstraits dont le signe est un mot, une lettre, un chiffre. De l'immensité cosmique, il a fallu extraire une certaine forme qui est nuage ou rocher, une certaine qualité qui est l'utile ou le nuisible, une certaine espèce qui est minéral, végétal ou animal... jusqu'à concevoir de pures abstractions, sans rapport immédiat avec la nature, comme le triangle ou le tétraèdre. L'un ou le zéro, l' x algébrique. Nommer quelque chose, c'est le séparer de l'ensemble, il serait possible d'établir une série de concepts imbriqués l'un dans l'autre, dont le suivant fut obtenu par l'analyse du précédent : univers, terre, nature, forêt, arbre, tronc, cellule, molécule, atome, proton...

* * *

Ainsi sommes-nous portés, tout naturellement, à analyser ce qui se présente en bloc. La psychologie nous apprend comment le bébé établit, peu à peu, la différence entre la lampe du reste de la chambre où il est installé. Dès que le bébé est transporté d'une pièce dans l'autre, et surtout dès qu'il commence à marcher, il distingue, dans la demeure de son bonheur initial, la cuisine de la salle à manger, la cave du grenier. Plus tard, à l'école, il pourra reconnaître les différentes parties du corps, de l'arbre, du village, de la maison, la lecture de l'écriture, la morale de l'histoire et de la géographie... Apprend-il la chimie ? Il lui faut voir des corps simples dans les corps composés ; la géométrie ? Il discerne des formes géométriques simples dans les formes complexes que la nature lui présente.

Ainsi parcourt-il, durant sa scolarité, le catalogue des analyses faites par l'homme depuis qu'il a commencé de penser. Il apprend à subdiviser la connaissance en disciplines. À mesure qu'il poursuit ses études, il apprend à subdiviser chaque discipline. Le calcul devient algèbre, géométrie, trigonométrie, mécanique... La géométrie devient géométrie plane, géométrie dans l'espace, calcul différentiel. La médecine devient stomatologie, cardiologie,

gastrologie... Et, selon le travail professionnel qu'il finalement choisi, il se fera du monde une vue particulière. La forêt n'est pas observée de la même façon par le menuisier, le chasseur, le peintre, le musicien, le politicien.

* * *

Le réel prend mille visages, car les hommes ne s'entendent plus. Chacun devenant un spécialiste. Leur dialogue risque de devenir dialogue de sourds. Il faut donc lutter par l'humanisme contre cette conséquence de l'analyse. Pascal s'est élevé contre les sciences qui risquent de détourner l'homme d'une connaissance humaine de l'univers. Qu'elles soient classiques ou modernes, les humanités sont le seul moyen de ramener les hommes à la compréhension mutuelle, seul moyen de compenser la spécialisation qui isole, qui rétrécit l'angle visuel en mettant des œillères. Tous nos grands savants furent des humanistes.

Encore est-il que l'humanisme ne suffit pas à certains esprits. Ils n'ont pas seulement besoin de se rapprocher des hommes, mais de connaître globalement, intuitivement.

La boutade du positiviste l'explique fort bien : « Le botaniste qui veut décrire l'artichaut décrit la tige, le fond, les feuilles. Le métaphysicien élimine tout cela et étudie le reste ». Mais c'est peut-être ce reste qui importe le plus à certains esprits trop exigeants : les problèmes de l'essence, des causes premières et des fins dernières. Or l'analyse ne permet aucune réponse à ces problèmes. Seul le mysticisme en donne une, que l'analyste rejette avec dédain. Le mysticisme est connaissance globale, intuitive, par préhension immédiate en soi, par amour, par compréhension absolue. Ce n'est pas l'analyse qui permet à Pascal de comprendre Dieu : relisons son *Memorial*. Ce n'est pas l'analyse non plus qui permit à Descartes de fonder son *Cogito* sur lequel il bâtit l'édifice de sa science. Ce n'est pas l'analyse qui permet au mathématicien de fonder ses postulats... S'il n'est pas tenu compte, dans le surréalisme d'après la première guerre mondiale, d'un mouvement

de révolte absurde, il est possible de déceler une réaction brutale de la jeunesse contre la connaissance par l'analyse rationnelle, un désir ardent de connaissance totale qui est naturel à la jeunesse, mais qui s'atténue peu à peu chez l'homme lorsque l'expérience le convainc de la vanité de ses ambitions.

Subdivisant les problèmes à l'infini, l'analyse scientifique laisse donc l'esprit insatisfait. Il n'en reste pas moins qu'elle seule permet aux hommes de devenir « comme maîtres et possesseurs » de l'univers, de l'univers matériel du moins...

* * *

En fait, le mental et l'intellect ne sont pas les puissances-clefs de notre existence. Ils ne peuvent que tracer une ronde de demi-vérités et d'incertitudes se trouvant dans ce cercle imparfait. Mais, cachée dans la pensée et la vie, dans l'action et l'être intellectuel, esthétique, dynamique et pratique, émotionnel, sensible, vital et physique, il existe une puissance qui voit par identité et par intuition et qui leur confère toute la vérité, toute la certitude, toute la stabilité qu'elles peuvent atteindre.

L'authenticité de la conduite¹⁴

En formulant que « l'enfer est pavé de bonnes intentions », la sagesse populaire a souligné les difficultés auxquelles se heurte l'homme dès qu'il entreprend de réaliser ce qu'il a conçu. Entre la pensée et l'action s'ouvre un abîme qu'il n'est pas facile de franchir.

Les philosophes l'ont démontré par de subtiles analyses. Que de « j'aurais bien voulu, mais je n'ai pas pu » !

Et pourquoi est-ce donc si difficile à tout un chacun d'imiter ces milliers de héros, de saints, de martyrs et d'anonymes qui surent et purent agir selon leur pensée ?

* * *

Les tendances qui nous poussent à l'action sont relativement importantes :

- * Les tendances organiques avec l'instinct de conservation ;
appétits : faim, soif, appétit sexuel ;
- * Les tendances altruistes avec les instincts grégaire et maternel, la sympathie, la camaraderie, la communion avec le groupe ;
- * Les tendances dominatrices avec l'agressivité mise en valeur par Freud ;
- * Les tendances sociales avec le goût de la vie domestique ; de la vie professionnelle ; de la vie civique ; de la vie patriotique ;
- * Les tendances idéales avec la tendance du vrai : la science ; la tendance au beau comme l'art ; la tendance au bien comme la

¹⁴ : publié dans le n° 52 de la lettre de SOS Psychologue (avril 1999)
« Authenticité de la conduite ».

morale ; la tendance à l'absolu comme la religion.

Et c'est le mécanisme de la conception d'une action par la pensée qui choisit parmi les tendances.

* * *

La pensée est libre. Certes, on ne pense pas exactement ce qu'on veut, notamment lorsqu'on cherche à concevoir le réel d'après les règles de la méthode expérimentale. La santé joue son rôle dans notre vision optimiste ou pessimiste des choses. L'hérédité joue le sien dans notre tendance à la mélancolie, aux idées noires. La pensée vogue au gré du moment. Il suffit d'une émotion, d'un désir fugitif, d'un souhait pour que s'élèvent les plus beaux édifices. Mais bien des obstacles se dressent qui nous évitent de les faire passer de la virtualité à la réalité.

Il est difficile de passer à l'action. Admettons que la virtualité d'action élaborée durant notre rêverie devienne désir, c'est-à-dire, comme Spinoza l'a montré, une tendance « avec la conscience d'elle-même ». Admettons que, nouveau Rodrigue, nous désirions venger l'honneur familial outragé ; que femme du pêcheur des *Pauvres gens*, nous désirions adopter les orphelins de la maison voisine.

Des obstacles matériels se dressent devant nous et peuvent faire avorter notre désir. Il suffit d'une pierre, sur le chemin, pour tomber avec le panier d'œufs qui contenait en germe les poulets, le cochon, la vache et son veau dont nous avons rêvé. Plus question de bâtir, d'acheter la ferme, le tracteur à l'aide desquels nous pensions pouvoir faire fortune !

La volonté d'autrui se dresse aussi devant nous pour mettre obstacle à la réalisation de ce que nous avons conçu. La vie nous force à user constamment notre volonté contre celle d'autrui. Et quelle que soit l'œuvre que nous cherchons à concevoir, dans le domaine moral, intellectuel, économique ou politique, la réaliser demande du travail, de l'obstination, du courage, mais aussi de la

chance.

La volonté collective oppose d'ailleurs parfois sa terrible puissance à notre désir. Celui qui pense le vrai ou le juste dans l'hérésie en fait l'expérience. Aussi bien Socrate quand il affronte ses juges que Galilée quand il s'incline momentanément devant les siens. Il n'est pas vraiment facile d'agir selon sa pensée lorsque, comme à Socrate, elle vous fait aimer une conception du juste et du sacré contraire à celle de la cité ; lorsqu'elle vous offre, comme à Galilée, une image du vrai interdite par la communauté religieuse. Il suffit de si peu de chose pour détourner l'action de la voie où la pensée l'engage puisque celle-ci trouve, dans l'individu lui-même, des obstacles à son aboutissement.

Soi-même enfin : voilà le plus efficace des obstacles, indéfiniment rebâti et toujours orienté à la traverse quand nous croyons pouvoir le contourner. « L'homme – *a écrit Gabriel Tarde* – est un être social greffé sur un être vital » et cet être vital ne veut pas être privé de la moindre provende. Or agir pour autrui, lorsque la pensée l'exige, agir pour l'idéal intellectuel, moral, religieux ou politique, c'est aller contre son instinct de conservation, contre ses appétits. Agir selon son devoir, quelle qu'en soit la justification, c'est aller contre ses passions.

Trop souvent, nous avons peur d'engager le fer, avec plus puissant que nous, nous craignons d'en pâtir dans notre chair, dans notre situation professionnelle, dans la situation dont nous nous sommes entourés. Nous aimons la paix, le calme, l'insouciance. La moindre action troublerait cette aimable torpeur dans laquelle nous nous complaisons... Une bonne pensée est vite conçue. Hélas, il faut quelquefois toute une vie pour la réaliser. Il faut même donner sa vie immédiatement, sans retour, l'échanger contre une valeur plus haute, disait Saint-Exupéry.

* * *

Souvent, les difficultés devant lesquelles nous reculons ne se

découvrent qu'après coup, au fur et à mesure de l'action. Elles n'avaient pas été prévues et voilà bien la cause de tout le mal. Il faudrait ne s'engager dans l'action qu'après avoir mûrement réfléchi.

Ne connaissons-nous pas des personnes assez maîtresses d'elles-mêmes pour accomplir ce qu'elles ont conçu ? Ne sentons-nous pas en nous-mêmes ce pouvoir sans lequel nous ne serions plus que des bouchons sur l'eau ? Seulement, il ne suffit pas de concevoir un souhait, il faut déterminer avec précision l'objectif et les moyens de l'atteindre. Il a été dit que le génie « est une idée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr ». Sans prétendre faire œuvre géniale, nous pouvons ambitionner de devenir d'honnêtes gens, des êtres authentiques et non des marionnettes. Encore faudrait-il faire le nécessaire pour y parvenir.

Je remercie... toujours et partout mes analystes¹⁵

J'ai presque peur d'écrire sur mes propres analyses. Comme si ma confession sincère pouvait détruire cette étincelle d'illumination divine qui me suit partout où je me trouve.

Sous certains critères, j'ai une vie très longue, mais en réalité, il s'agit d'une vie très intense. J'ai connu des souffrances effrayantes et des joies incroyables. En fait, je suis arrivée à rester, autant que possible, toujours identique à moi-même.

Je suis un chercheur. J'ai connu les meilleurs analystes et psychologues de mon temps. J'ai fait des études longues, compliquées, complexes. Mon premier analyste a été Dieu, mon deuxième analyste mon père, le troisième Ángel Garma (psychosomaticien, ayant introduit la psychanalyse en Argentine), le quatrième Elena Katz (élève de Jung, polonaise, didacticienne des tous premiers jungiens en Argentine) en Argentine.

Avec Dieu, j'ai pu confesser mon angoisse d'enfant et d'adolescente. L'ascèse vers le chemin de la conscience avait commencé à 6 ans avec la première prière qui me fut apprise au collège des sœurs de la *Misericordia* : « Sacré cœur de Jésus, j'ai confiance en toi ». Étonnant... ma prière me fut apprise en français ! Synchronicité extraordinaire, car, aujourd'hui, je suis en train de fermer la boucle en tant que professionnelle internationale en France.

J'ai connu et travaillé avec les meilleurs analystes : aux États Unis, avec Carl Rogers (qui a développé la psychothérapie centrée sur le

¹⁵ : publié dans le n° 52 de la lettre de SOS Psychologue (avril 1999) « Authenticité de la conduite ».

patient) ; en France, avec Roland Cahen (traducteur de Jung et fondateur de la Société Française de Psychologie Analytique) et avec Élie Humbert à la fin de ses jours. Actuellement, je continue l'analyse que je n'ai pas finie. Elle se terminera lorsque Dieu m'appellera à lui.

Pourquoi la nécessité de l'analyse ? J'étais triste, je n'avais que 16 ans et mon corps changeait. J'avais déjà souffert énormément de quitter la maison dès 6 ans, de quitter ma première enfance pour aller au collège. Une tristesse infinie m'envahissait parfois d'autant plus que j'avais perdu ma grand-mère, à 13 ans, que j'aimais profondément.

L'atmosphère qui avait entouré sa mort avait été mon deuxième traumatisme. Le premier fut la mort de son mari, mon grand-père, quand j'avais 4 ans.

À 19 ans, je commençai mon analyse avec Garma. C'était aussi ma première didactique, car c'était, avant tout, un maître.

Je me suis mariée très vite, j'ai eu des enfants, au nombre de quatre.

Mon rythme de vie était agité, car, étant dans la Marine, les changements de lieu de résidence se succédaient.

Heureusement, j'avais toujours ma vie de mère et d'éternelle étudiante en guise de compensation.

J'ai connu Moreno (fondateur du psychodrame et de la sociométrie) et sa femme. Il avait à cette époque 84 ans et beaucoup de génie. Ensemble nous avons travaillé avec des psychotiques.

Mon vrai travail analytique commença avec une femme merveilleuse, Elena Katz, 78 ans. Il s'agissait de mon premier travail analytique avec une femme. J'ai beaucoup avancé grâce à elle. Les traductions de Jung que nous lisons à l'époque en Argentine provenaient de Roland Cahen ou d'Angleterre. J'avais constitué, chez moi, un espace de réflexion sur Jung ; Abraham

Haber, critique d'art remarquable, m'avait introduite à la lecture jungienne des œuvres d'art.

Ensuite, la vie m'a coupé les ailes. Mon analyste est morte le 12 juin 1972, un mercredi matin. J'avais ma séance l'après-midi à 15 heures. J'ai encore l'image de la porte fermée et le souvenir du silence...

Je pourrais raconter mille choses, mais je dois me réduire à l'essentiel.

Je suis venue chercher Roland Cahen en France, pour étudier Jung avec lui. Alors je suis sûre que je suis un mélange de nomade et de pèlerin. Je fais tous les efforts du monde pour devenir consciente. Parfois, j'ai tourné en rond, mais j'ai culpabilisé chaque fois que je sentais que je ne capitalisais pas assez mon travail analytique avec ces êtres qui me donnaient le meilleur de leur savoir et de leur amour.

Le parcours avec Cahen fut très long, quelquefois orageux, mais c'était le meilleur clinicien au monde. Il est toujours allé au bout de ses réponses à mes questions.

Puis, j'ai eu la grande chance de me retrouver avec Élie Humbert. Ce fut une très belle histoire, un défi posé au-delà même des limites de la maladie et de la mort. C'est lui qui m'a obligée à écrire, à dessiner, à laisser venir, à contempler et à interpréter. Je l'aimais comme nous pouvons aimer notre frère qui en sait plus. Sa maladie s'était constituée en un mur de protection entre « nous deux » et le monde.

Je remercie tout particulièrement le professeur Tomatis, psychophonobiologiste, à l'origine de la musique filtrée et de recherches sur le milieu utérin. Entre les années 1988 et 1997, il m'a soutenue dans l'achèvement de mes deuils majeurs.

Aujourd'hui, je cherche chez mon analyste femme le débroussaillage du reste de mon cheminement.

Je suis dans la vie, bien dans ma peau, sachant aimer et travailler.

Je crois en Dieu. Je reviens sur le thème, car Jung dit dans ses *Lettres* : « Avant, je croyais que Dieu existait. Maintenant, je le sais ».

Enfin, je cherche la vérité, la conscience, l'individuation et le silence..

Peut-être le jour est-il en train de s'endormir sur les toits de la ville, mais cela ne peut que me faire veiller pour aller plus loin dans mes recherches.

Je dis toujours à mes élèves qu'il y a trois temps pour commencer une analyse : le temps du conflit, le temps de la souffrance et le temps de la nécessité.

Celui qui parvient au troisième niveau sera, sans doute, un bon analysé, car il n'aura pas d'autre issue. L'état de nécessité est féroce et en regardant le passé, nous ne pouvons que dire : jamais plus la souffrance d'hier.

Je veux le bonheur sur cette terre, je veux rire, créer, sentir sur la peau aussi bien le soleil que ton regard.

Enfin, je n'ai pas fini mon analyse... Je veux plus, car je veux la paix.

Par ailleurs j'ai un nouvel amour dans ma vie. Il s'agit d'un bonsaï. Je crois que notre transfert est excellent.

Rôle de l'examen de conscience¹⁶

« On mettrait bien du temps à devenir misanthrope si on s'en tenait à l'observation d'autrui. C'est en notant ses propres faiblesses qu'on arrive à plaindre ou à mépriser l'homme. » nous confie Bergson.

S'il y a une vérité bien établie, semble-t-il, c'est celle que La Fontaine a illustrée dans sa fable *la Besace* et que résume le proverbe de la paille et de la poutre : nous voyons clairement les défauts d'autrui et ignorons les nôtres.

*Jupiter nous créa besaciers tous de même manière :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.*

Si le pessimisme nous gagne, ce serait donc parce que nous observons, autour de nous, une multitude de défauts et de vices dont l'humanité offre un échantillonnage inépuisable, alors que le contentement intérieur, la satisfaction de soi-même nous porterait aisément à la béatitude. « Que les hommes sont bêtes ! » disent les femmes en se rengorgeant. « Que les femmes sont donc sottes ! » répliquent les hommes en haussant les épaules. « Que l'humanité est méchante ! » soupire celui qui se vante de n'avoir jamais fait de mal à une mouche, mais qui laisse la cigale dans la misère. Au dire de Bergson, ce ne serait pourtant pas le spectacle de l'universelle sottise qui ferait naître notre pessimisme, mais la seule observation de notre insuffisance personnelle. Non qu'il récuse tout à fait la première cause, mais « on mettrait bien du temps à devenir misanthrope, si on s'en tenait à l'observation d'autrui », nous fait-il observer. « C'est en notant ses propres faiblesses qu'on arrive à plaindre ou à mépriser l'homme. » La

¹⁶ : publié dans le n° 53 de la lettre de SOS Psychologue (mai-juin 1999) « Rôle de l'examen de conscience ».

réflexion est suggestive, elle excite l'intelligence, elle séduit. Devons-nous l'adopter comme une vérité indiscutable ? Le philosophe professionnel aurait-il raison contre la vox populi ?

* * *

L'humanité n'est pas belle, mais elle offre le spectacle de la comédie humaine

Il y a bien du vrai dans le proverbe comme dans l'apologue. Nous nous observons, le plus souvent, avec une indulgence excessive. Nous ne nous voyons pas tel que nous sommes. Plus exactement, tel que les autres nous voient, puisque ce sont eux qui forment le jugement commun, « la vérité ». Par désir de gloriole, par besoin d'estime personnelle, nous nous imaginons, nous nous observons sincèrement tel que nous voudrions être.

On éprouve tant de plaisir à commérer en médissant ! à se voir plus beau que le voisin, plus riche, plus puissant, plus capable, plus chanceux ! Périssent l'humanité, pourvu que je prospère...

Comment pourrait-on vivre en bonne santé si, au lieu de jouir de sa force, il fallait s'apitoyer sur les perclus, les infirmes, les incurables ? Comment pourrait-on jouir de sa richesse s'il fallait s'apitoyer sur les dépourvus, les affamés ? De sa liberté, s'il fallait s'apitoyer sur les gens condamnés à vivre dans un « univers concentrationnaire » ?

Un égoïsme sacré nous incline à sourire quand la vie nous est facile, à nous détourner de ce qui pourrait effacer notre sourire et donc à prendre par le bon côté le malheur des autres.

* * *

Nos propres faiblesses sont les seules insupportables

Il faut que nous soyons atteints nous-mêmes, dans notre chair, dans nos biens, dans notre liberté, dans nos affections, pour que le pessimisme nous gagne. Sur ce point, Bergson a raison.

Nous avons beau savoir que le cancer ronge des dizaines de milliers de Français et les entraîne inéluctablement vers une mort prématurée – tant que nous ne nous savons pas cancéreux –, nous ignorons l'effroyable amertume du malade qui observe l'impuissance des médecins.

Nous avons beau savoir que, dans un camp de concentration, des prisonniers mal nourris, mal chauffés, insuffisamment vêtus, subissent des tortures – tant que nous ne nous trouvons pas captif entre des fils barbelés, grelottant de froid ou de fièvre, dépourvu de toute tendresse, sans secours contre l'isolement, la maladie, la souffrance et la mort –, nous ignorons la détresse sans nom du bagnard innocent.

La jeunesse aux muscles souples, regorgeant d'énergie, imagine-t-elle le tourment du vieillard qui sent sa mort prochaine ? Sauf si l'on porte en soi une âme de saint François d'Assise, une âme de rédempteur, on ne connaît vraiment que sa propre souffrance, on n'assume pas celle d'autrui : « Le mal des autres n'est qu'un songe », affirme le proverbe. Un concept, si l'on préfère.

Pour plaindre l'homme, il faut donc soi-même avoir à se plaindre et il faut d'abord être conduit au mépris, à la haine de soi pour le mépriser ou le haïr.

Connais-toi toi-même, recommandaient les sages antiques ; fais chaque soir ton examen de conscience, recommandent le prêtre ou le pasteur. Volontairement ou non, ils nous engagent dans le chemin qui, selon Bergson, conduit au pessimisme. Lorsqu'on cherche à établir le bilan moral de la journée, on en arrive fatalement à dresser une impressionnante colonne de petites vilénies.

« Je ne connais pas l'âme d'un criminel, mais je connais l'âme d'un honnête homme, et c'est bien noir », disait en substance Joseph de Maistre. Comment ne pas devenir amer si nous nous jugeons le soir avec scrupule alors que, durant la journée, nous avons agi sans scrupules ? C'est au cours de l'action qu'il faudrait se

montrer exigeant avec soi-même, non dans le confessionnal ou dans la chambre avant de s'endormir. Mais l'homme est pris par les nécessités de l'action. Il lutte, il se défend, il gagne sa vie, il se débat comme il peut. Lorsqu'il abandonne cette attitude du travailleur pour prendre celle du janséniste pascalien, du calviniste, du chrétien, du sage, quelle amertume ! Entre les réalités et l'idéal, entre le relatif et l'absolu, la différence est si grande qu'il faut beaucoup de bon sens, de philosophie pour l'accepter sans écœurement.

* * *

Est-ce à dire que le pessimisme a toujours son origine dans l'examen de conscience ? Certes, non. « J'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre », a écrit Pascal. Il savait bien, pour en avoir fait l'expérience durant sa période libertine, que la grande cause du pessimisme, pour celui que Dieu n'a pas visité, est d'ordre métaphysique : qu'advient-il de nous après la mort ? d'où venons-nous ? où allons-nous ? L'homme désire connaître et il ne peut connaître ; il désire être heureux et ne peut l'être, puisque la mort le menace à tout instant.

Réserve faite de ces causes métaphysiques, économiques et politiques du pessimisme, il faut convenir que Bergson avait raison de voir, dans le jugement de soi sur soi, la cause fondamentale du pessimisme. Lorsqu'il ne peut plus tolérer les autres, l'individu se contente de les supprimer ; c'est lorsqu'il ne se tolère plus qu'il se suicide et supprime le monde avec lui.

Liberté ou obéissance¹⁷

*« Être libre n'est pas faire ce qu'on veut,
mais ce qu'on a jugé meilleur et plus convenable »*

(J. Joubert, Pensées, 86)

La liberté apparaît, le plus souvent, comme le droit de faire ce qui plaît, de suivre son caprice, d'agir à sa fantaisie, sans subir aucun joug. Vue ainsi, elle semble le bien le plus désirable.

Par contre, le devoir apparaît comme une contrainte, une obligation, une corvée, une punition. Il prend l'apparence concrète du licol, de la laisse, de la chaîne, de la prison, des collègues, « ces geôles de jeunesse captive » au dire de Montaigne. Le devoir éveille les images abstraites de discipline militaire, de règlement, de procès-verbal, d'amende, de peine afflictive.

Ainsi, à première vue, la liberté ouvre les champs de la joie alors que le devoir enferme dans la fatigue, l'ennui, la douleur, etc.

Mais le problème n'est peut-être pas aussi simple... Et André Gide, Saint-Exupéry, Jean-Paul Sartre nous invitent à le poser d'une manière plus complexe.

* * *

Le bonheur est dans la liberté

Disposer de ses muscles, de ses glandes, de ses facultés émotives ou intellectuelles, agir à son gré, aller où bon vous semble : la jeunesse rêve de cette possibilité en subissant la loi familiale, la loi scolaire, la loi professionnelle, la loi morale qui se dressent devant ses désirs. L'âge mûr lui-même croit encore au paradis des

¹⁷ : publié dans le n° 54 de la lettre de SOS Psychologue (juillet 1999) « Liberté ou obéissance ».

vacances, des voyages, de l'aventure. Il croit à la paradisiaque liberté offerte par les îles d'or sises en Océanie ou ailleurs.

Aller de plaisir en plaisir, s'offrir à toutes les expériences : telle est d'ailleurs la leçon que Gide donna aux jeunes lecteurs de ses *Nourritures terrestres* après l'avoir péniblement conçue pour lui-même en s'accordant le droit de se révolter contre une atroce tyrannie maternelle. « Il y a profit aux désirs et profit au rassasiement des désirs, parce qu'ils en sont augmentés. J'ai peur que tout désir, toute énergie que je n'aurais pas satisfaite durant ma vie ne me tourmentent... »

Mais d'autres philosophes nous font observer que « toujours du plaisir n'est pas du plaisir ». Tout plaisir a sa jeunesse, son âge mûr, puis sa décrépitude, et le cycle est parfois d'une étonnante brièveté.

Quand le moyen de le susciter varie, le plaisir se réveille, dira-t-on. Bientôt, cependant, il ne surgit plus, malgré la diversité des sollicitations. C'est la satiété, évoquée par Baudelaire dans le *Goût du néant* :

[...] Pour toi, vieux maraudeur,
L'amour n'a plus de goût, non plus que la dispute.

« La chair est triste » alors, comme l'a si bien dit Mallarmé, et, devant la plus riche bibliothèque, la plus tentante, on n'a même plus envie de lever la main pour saisir un volume : on a « lu tous les livres ».

Il ne reste plus que l'étincelle d'énergie nécessaire pour imaginer la délivrance : « Fuir ! là-bas, fuir !... » Fuir cette prison du marasme, du dégoût, de l'ennui. S'évader. On rêve de lointains exotiques où il se trouverait des « meubles luisants, polis par les ans » ; des bouts du monde où il serait possible de donner cours à son « humeur vagabonde ».

Or si la fortune nous permettait de réaliser ces rêves, bondirions-nous vraiment de joie ? Une fois, deux fois peut-être... Au lieu

du bonheur escompté, nous ne trouverions que lassitude ; l'angoisse planterait sur notre crâne son drapeau noir. Nous sentirions, comme Baudelaire, « l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules ». Combien de désœuvrés, de viveurs qui ont pu se dire à peu près ce que Musset s'est dit pour avoir trop souvent choisi la liberté :

*Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,
J'éprouve un tel dégoût que je me sens mourir.*

Cherche-t-on le bonheur dans l'accumulation des richesses ? Nous nous lasserons des libertés que procure la fortune ; nous dormirons sans désir et sans crainte sur un sac d'or. Comme le financier du fabuliste, nous envierons le savetier du coin ; comme le roi de la légende, nous jalouiserons l'homme qui ne possède même pas de chemise.

Souhaite-t-on les libertés que donne le pouvoir ? Cherche-t-on la liberté dans l'acte gratuit ? Alors, on subit la pire des contraintes : on est condamné à « inventer son chemin »...

* * *

Le bonheur est dans l'accomplissement du devoir

Gide s'est aperçu que l'homme a besoin d'agir non seulement par espoir de volupté, mais pour se rendre utile à sa famille, à sa patrie, à l'humanité. Il a besoin de connaître non seulement pour sa délectation personnelle, mais pour enrichir le patrimoine commun. Il a besoin d'aimer et d'être aimé non seulement pour satisfaire sa *libido*, mais pour se souder à l'ensemble des hommes dans l'espace et dans le temps. Il a besoin même de souhaiter sacrifier sa vie à une cause.

Se soumettre aux grands devoirs sélectionnés par l'espèce procure des joies presque exemptes d'amertume. Joie de lutter contre la matière végétale pour la soumettre à la loi du jardinier ; contre la pierre brute pour la soumettre à la loi de l'architecte... Joie de s'élever contre la pesanteur. De respirer malgré le manque

d'atmosphère. De s'enfoncer sous les eaux en narguant l'asphyxie. De défier les grands froids qui transforment pourtant tout en pierre. Joie de savant, de technicien, d'ouvrier, d'artiste qui impose sa volonté en sélectionnant des formes, des couleurs, des sons, des particules, en ordonnant la matière à sa guise, en meublant l'univers d'astres nouveaux, etc.

C'est la conquête qui fait le bonheur de tous ces travailleurs, mais c'est aussi la soumission à une dure loi. Quand se multiplient les règles, l'effort exigé grandit, mais également le mérite.

Faut-il distinguer entre le devoir librement choisi et le devoir qui vous est imposé ? Non, car celui-ci procure, en définitive, les mêmes joies. Dans son absolutisme, la raison défie le bon sens. Mais sans attendre de tels défis, il faut bien convenir que plus le devoir est difficile à remplir, plus grand est le bonheur qu'il réserve à ceux qui ne se dérobent point.

Une vie sans obligations décompose l'âme. La soumission à une règle la fortifie.

* * *

Ainsi souvent, celui qui commence par ne voir sa joie que dans la liberté regrette-t-il, sur le tard, de n'avoir pas cherché le bonheur dans la soumission à quelque grande règle qui puisse donner à l'arbre périssable l'immortalité de la forêt.

Traditions et préjugés¹⁸

La tradition est la transmission, d'âge en âge, de certains usages fondés sur la nécessité ou la bienséance ou simplement sur l'expérience, d'une certaine manière de penser et d'agir en accord avec la conception d'un idéal. Le bon sens ou la connaissance, ou bien encore l'élévation des sentiments, ont présidé à leur formation.

Opinions ou croyances que l'on s'est faites sans examen, les préjugés n'ont pas cette valeur. Ils dérivent de l'ignorance ou de la paresse d'esprit, de l'absence d'esprit critique ou de la passion : un sentiment excessif, une manière de penser préconçue et prédominante paralyse l'intelligence, atrophie sa puissance de discussion, ou bien encore – c'est ce qui se produit le plus souvent – l'excite et l'influence de telle façon qu'elle met à leur service tout argument présenté par la raison. Nés de l'ignorance ou de l'aveugle parti pris, ils ne sauraient toujours inspirer des actes utiles ou profitables, ni une conduite raisonnable et digne d'être louée.

En cela, ils s'opposent aux traditions qui impliquent l'expérience, condition de l'activité utile, ou alors ils correspondent à une nécessité le plus souvent d'ordre collectif ou qui supposent un certain idéal.

* * *

Les traditions semblent avoir pour origine, essentiellement, l'instinct de sympathie ; l'instinct de conservation sous les formes de besoin de détente, besoin de sécurité qui se trouve satisfait par

¹⁸ : publié dans le n° 55 de la lettre de SOS Psychologue (août-septembre 1999)
« Traditions et préjugés ».

tout ce qui renforce les liens qui unissent l'individu à un groupement humain ; le sentiment religieux, les tendances morales ou mystiques.

L'homme ne vit pas isolé, car il est au sein d'un groupement : la famille, le milieu scolaire, militaire, le milieu professionnel, le milieu social, le milieu religieux, le pays.

S'il vivait isolément, l'individu sait que sa vie matérielle serait rudimentaire, précaire. Et même sans que ce soit chez lui le résultat de la réflexion, il est enclin à rechercher la société de ses semblables et leur sympathie. Or cette communion d'idées et de sentiments s'exprime par des actes communs, par la participation à des cérémonies, à des réjouissances communes, etc.

L'homme aspire à des moments de détente, de divertissements et de plaisir. Un certain nombre de traditions sont en accord avec cette tendance, comme le plaisir que l'homme trouve dans la nature, les jeux, les danses, la gourmandise.

Il a besoin de sécurité morale. Il aspire, en effet, à tout ce qui sera pour lui, pour son être, une garantie, une force. Même s'il doit en subir quelques inconvénients ou faire des sacrifices, il aime sentir qu'il n'est pas seul. Et de là encore viennent des traditions : familiales, scolaires, universitaires, etc.

Les traditions sont en accord avec les circonstances particulières qui viennent modifier les conditions générales de la vie de l'homme.

Certaines traditions ont pour but de commémorer des faits : une victoire, une naissance, une mort, etc. D'autres traditions évoluent et leur importance semble diminuer par suite de circonstances telles que les difficultés de la vie, la cherté de la vie ou le défaut de temps.

* * *

Ainsi, les traditions paraissent bien avoir pour origine surtout le

sentiment. Non pas le sentiment individuel, mais le sentiment de la collectivité. Elles sont un ensemble de règles de conduite imposées par la vie, non point acquises par le jugement, mais acceptées inconsciemment et pratiquées par habitude.

Un certain nombre d'entre elles sont utiles en ce fait qu'elles apportent un moment de détente, même sous une forme un peu vulgaire – plaisirs de gourmandise – ou même un peu bizarre – certaines danses ou pantomimes.

En général, elles ont un caractère désintéressé, puisqu'elles imposent à l'homme la pratique de règles et de devoirs, le respect des institutions auxquels il accède sans qu'il y ait, pour lui, une obligation absolue. Son adhésion est dictée par le sentiment. Presque toujours, elles sont un principe d'entente, de paix, de rapprochement. Il s'établit une certaine communion d'idées et de sentiments chez ceux qui participent aux mêmes fêtes, aux mêmes cérémonies. Par là, les traditions ont une valeur sociale. Elles resserrent les liens familiaux, sociaux, nationaux et elles ont ainsi une valeur morale.

Enfin, dans une certaine mesure, elles contribuent au bonheur des individus en donnant satisfaction à leurs aspirations sentimentales ou spirituelles.

* * *

Est-ce à dire qu'il faille se plier entièrement à toutes les pratiques traditionnelles sans distinction ?

Non, car une telle rigueur irait à l'encontre de l'indépendance de la pensée et nous semblerait un regrettable asservissement.

Il semble bien que certaines traditions puissent être négligées dans le cas où elles nous paraissent tout à fait vaines et superflues. Leur abandon serait dicté soit par les circonstances, soit par une manière différente de concevoir les choses, comme les cartes de visite au Nouvel An, les trousseaux de mariage compliqués...

Il y en a contre lesquelles il serait légitime et louable de protester. Telles sont les traditions qui choquent notre sensibilité : les combats de coqs, les courses de taureaux avec mise à mort. Ou qui blessent notre sentiment de la dignité humaine : révélations indiscrètes et infamantes au sujet de la vie privée de personnes.

En dehors de ces cas et, dans l'ensemble, en raison de leur utilité, de leur valeur morale et sociale ou des éléments de bonheur qu'elles apportent à l'individu, il semble légitime et salutaire de respecter les traditions et de s'y conformer.

* * *

Il en est tout autrement des préjugés ! Ils ont pour origine, principalement l'instinct de conservation sous ses formes les plus basses : intérêt et crainte pour sa vie ; l'instinct de domination sous ses formes les plus blessantes : antipathie, mépris.

* * *

Les préjugés sont en accord avec les conditions de la vie humaine :

- préjugés de caste : on est disposé à mieux accueillir une personne de son rang et enclin à des sentiments d'estime, de confiance à l'égard de personnes de même classe sociale que soi, même si on ne la connaît pas et peut-être au risque d'être singulièrement déçu ou trompé ;
- préjugés de nation. Il est à remarquer que ce préjugé peut avoir deux aspects opposés : de même que nous avons tendance à admirer « les Anciens » – recul dans le temps –, nous sommes portés à avoir de la considération pour ceux qui viennent de pays éloignés – recul dans l'espace. D'autre part, ce préjugé peut se manifester sous la forme d'une méfiance ou d'une hostilité qui ne sont pas spécialement justifiées à l'égard de tous les étrangers ;

- préjugés de race. On étend à tous les individus appartenant à une race les caractères généraux de cette race et l'on refuse d'admettre des nuances ou des exceptions. C'est ainsi que « tous les Auvergnats » sont âpres au gain ou que « tous les Méridionaux » sont vantards ou que « tous les Grecs » sont habiles à faire fortune ;
- préjugés de religion. Il est volontiers admis que les personnes appartenant à une certaine religion possèdent nécessairement tel ou tel trait de caractère.

Les préjugés sont en accord avec la nature de l'homme :

- L'instinct de conservation se manifeste très souvent sous la forme de crainte : on craint pour sa vie, pour sa santé. Et ces appréhensions inspirent des jugements qui se formulent avant tout contrôle, toute expérimentation. Craintes ou, du moins, méfiance que sont souvent les inventions nouvelles dont on redoute des effets imprévus, dangereux ou même funestes.

C'est cette crainte pour sa vie, pour sa santé qui asservit le paysan au rebouteux qui passe pour détenir des secrets magiques de guérison, tandis que, de son côté, le citadin est ébloui par le prestige d'un « Maître » somptueusement installé et lui accorde une indiscutable supériorité.

* * *

L'instinct de supériorité est encore une des tendances essentielles de l'être humain, et certains préjugés sont en accord avec cet instinct.

Il est fréquent qu'on craigne pour ses biens, pour ses intérêts et il faudrait, alors, chercher la véritable origine de bien des préjugés, de bien des aversions globales et préconçues contre telle ou telle catégorie de personnes.

Beaucoup de personnes redoutent les changements, les innovations, les réformes, la mise en vigueur d'une loi nouvelle,

parce qu'elles craignent des perturbations dans leur vie matérielle, dans leurs ressources, dans un train de vie qu'elles voudraient ne pas changer. Aussi, instinctivement, elles condamnent par avance tout ce qui leur paraît douteux, incertain. Sans hypocrisie, mais par étroitesse d'esprit et par égoïsme, elles s'attachent avec entêtement à ce qui est : lois, institutions, règles, etc., et combattent pour le maintien d'un état de choses qu'elles connaissent et dont elles jouissent.

* * *

L'instinct de domination est également une des tendances innées les plus profondes de l'être humain et cette disposition inspire un certain nombre de préjugés.

On s'obstine délibérément à ne vouloir reconnaître de valeur qu'aux choses dont on peut se vanter, on tient à affirmer la supériorité de ce dont on jouit et dont on peut se glorifier, comme, par exemple, l'éducation reçue, l'instruction classique ou moderne...

* * *

L'instinct de domination, lorsqu'il n'est pas satisfait directement et positivement, peut prendre la forme d'une revanche et se manifester par un mépris qui n'est pas toujours justifié.

Exemple : Tous ceux qui ont vécu dans certains pays d'Asie sont opiomanes.

Peut-être pourrions-nous trouver l'origine de ce préjugé dans un sentiment de dépit, dans une vengeance de sentiments d'envie.

* * *

Enfin et surtout, les préjugés de classes sociales, de coteries, de castes, de régions, de pays, ne sont qu'une manifestation de l'esprit de rivalité et de l'instinct de domination.

D'une part, on ne considère que les mérites, la valeur, la supériorité de son milieu, de son pays et on néglige de songer à ce qui est en lui point faible, infériorité.

D'autre part, on ne rend pas justice à la valeur des autres milieux sociaux ou des autres pays et on souligne volontiers leurs défauts, leurs faiblesses, leurs imperfections. L'instinct de domination se manifeste alors sous deux formes :

- l'apologie du groupe auquel on appartient ;
- le dénigrement systématique des autres groupes.

* * *

De cet examen, il résulte que :

- les préjugés ne viennent pas du raisonnement et ils peuvent se rencontrer même chez des personnes intelligentes et cultivées ;
- leur origine prend naissance dans des sentiments instinctifs en accord avec les tendances prédominantes de l'être humain : instinct de conservation, de propriété, de domination, mais ils sont la manifestation de ces tendances sous les formes les plus basses et les plus injustes ;
- ils ont un caractère égoïste et oppressif ;
- ils sont une cause de souffrance et de malheur.

* * *

Comment, par quels moyens, lutter contre les préjugés ?

- par le développement de l'intelligence : seuls les individus intelligents et cultivés pourraient arriver à l'impartialité qui s'oppose aux préjugés ;
- par le développement de la sensibilité : dans l'esprit de justice en s'efforçant de reconnaître la valeur des autres ; dans la

tolérance ; dans la simplicité en luttant contre l'esprit de clan, en reconnaissant les insuffisances ou les défauts du groupe social auquel on appartient, en anéantissant les sentiments de dédain, de mépris qui établissent des barrières sociales ; dans la délicatesse de sentiment en comprenant et respectant la personnalité des autres ; dans la disposition à s'émouvoir devant la souffrance.

* * *

C'est ainsi que les traditions et les préjugés ont des caractères communs : ils naissent de la vie en société, ils se transmettent et se perpétuent.

Mais tandis que les traditions, d'une manière générale, sont un principe de rapprochement, d'entente, d'union, de paix, de bonheur, les préjugés, au contraire, sont un principe de méfiance, de mépris, d'hostilité, de haine, de souffrance et de malheur.

Aussi nous semble-t-il souhaitable de respecter presque toujours les traditions, alors qu'il serait légitime de blâmer hautement tous les préjugés et de les combattre avec courage, même s'il faut encourir la désapprobation ou le dédain, peut-être même l'hostilité et l'ostracisme de ceux qui nous entourent, de ceux qui nous sont chers.

Tradition et destruction : requiem pour ma petite maman (III)¹⁹

Un an après beaucoup de choses ont changé, mais dans notre histoire d'avant, d'hier, de demain, rien n'a changé, ni ne changera. Il est vrai que je lis nos vies en commun et les années de distance d'une autre manière, mais les faits sont devant moi, devant toi, devant nous.

Par moments, je comprends avec colère... oui, mais correctement, j'en suis sûre. Ce fameux deuil dont je t'ai parlé, que je suis en train de faire, parce qu'il n'y a pas d'autre solution que d'accepter que tu es partie, est en train de me permettre d'aller plus loin dans tous les deuils de ma vie. Mille deuils maman ! Mieux vaut même ne pas les énumérer. Ils sont plus ou moins faits. Avant, ils me menaçaient à cause de l'imagination et de la culpabilité que j'y plaçais. Maintenant non, ce qui me permet de prendre conscience et de voir, en les acceptant, mes moments de conscience. Ta fille, la pauvre ! Il y a juste quelques jours, sur un bateau ancré dans un fjord norvégien, tes réponses sont venues me surprendre. Dans ce lieu perdu, nous avons compris ensemble le cycle vital : naître, grandir, se reproduire et mourir, le passage des saisons, l'importance de l'instant. Soudain, j'ai compris tes regards des derniers jours de mai 98, mon avant dernier voyage à Buenos Aires pour être avec toi. Le dernier fut en août. Alors je suis venue pour te rendre à Dieu. La phrase semble prétentieuse, mais tu sais qu'il n'en est rien. Si tu as résisté de mai à août, tu l'as fait pour moi, ma douce petite maman stoïque.

Ces regards d'amour désespéré ! J'ai dans ma rétine l'éclat de tes

¹⁹ : publié dans le n° 55 de la lettre de SOS Psychologue (août-septembre 1999)
« Traditions et préjugés ».

yeux dorés, le froncement de tes sourcils... Tu me disais : « laisse-moi partir ma chérie ». Mais tu n'as jamais dit un mot à ce sujet et je n'ai pas compris que je devais accepter ta condition humaine. De toute façon, je m'en souviens avec colère, car nous aurions pu tout régler avant si tu n'avais pas été enfermée dans le cloître de ton silence de petite fille et de femme bien élevée selon la tradition.

Je ne t'ai jamais vu te rebeller. Tu acceptais tout, discrètement, jusqu'à ma propre brutalité quand je voulais t'émouvoir pour que tu cries, pour que tu ne te laisses pas faire... Je n'ai pas réalisé que ta position face à la vie était la conséquence de ton éducation et de ton milieu. Ce milieu t'a toujours été hostile. Tu n'as jamais su ce que les autres attendaient de toi. Mais oui ce qu'ils ne voulaient pas et tu as vécu depuis ta naissance d'après ce que tu croyais que les autres attendaient de toi. Je me suis demandé comment tu aurais aimé être et la réponse a été « être comme moi ». C'était incroyable ! Avec la lumière de cette réponse, j'ai compris beaucoup des messages que tu m'avais transmis y compris cette phrase que tu me répétais à chaque voyage : « Que Dieu te rende bonne ». À chaque fois que tu la prononçais, tu me glaçais et je cherchais en moi mes actes consciemment pervers sans les trouver. Tu voulais me dire : « Fais tout ce que tu veux et tu peux, mais éclairée ». Tu avais réalisé que toi tu n'avais fait ni ce que tu voulais ni ce que tu pouvais, parce que tu t'étais toujours sentie impuissante avant de commencer à faire. Tu as passé ta vie à faire semblant. Traditionnellement, on ne pouvait demander rien d'autre à une femme de bonne famille comme tu l'étais. Tu étais impeccablement habillée, tu souriais toujours, tu répondais correctement et si un jour tu as donné à tous l'impression de te rebeller, ce ne fut pas ta propre révolution que tu as vécue dans ces courtes années à la fin de ta rayonnante maturité, mais l'imitation d'un modèle social aussi opposé et malade que l'autre.

... Et un jour tu t'es éloignée de tout et, sauf avec moi, tu as cessé de communiquer, car il te manquait le modèle correct pour vieillir

et mourir en luttant. Tu t'es laissée enfermer dans les quatre murs de ta dignité. Tu me disais toujours que tu n'avais pas de larmes. Eh bien, moi non plus, nous avons trop souffert toutes les deux. Nos vies se ressemblent, moi comme toi je me suis effacée du monde pour aider ceux qui souffrent.

Nous connaissons tellement toutes les deux la douleur humaine ! Pourquoi pleurer sur ce que nous n'avons pas si nous sommes vivants ? Combien de fois, lorsque j'avais subi une terrible perte, j'ai voulu te conduire à parler de la mort. Tu me répondais : « Nous sommes en vie, nous verrons le moment venu ».

Je me souviens de l'un de nos derniers dialogues :

- *Maman, qu'est-ce que c'est que la mort ?*
- *Comment peux-tu poser une telle question ?*
- *Tu es ma mère, tu dois me répondre*
- *Pose la question à un prêtre*
- *Non, je te la pose à toi*
- *Pose-toi toi-même la question*

Et je restais face à moi, satisfaite de savoir que ma maman ne m'avait jamais menti. Quand elle ne me répondait pas. C'est parce qu'elle ne savait pas.

Dans le musée des vikings d'Oslo, il y a un bateau, celui de la princesse Asa d'Osenburg, sa sépulture. Ce peuple se préparait à partir vers une vie nouvelle et l'organisait selon ce qu'il souhaitait vivre. Toi, tu es partie comme le Christ, dépouillée de tout, tu n'avais même pas ton alliance dans tes fines mains blanches qui n'ont jamais vieilli, seulement maigri. Quand tu as quitté ce monde, tu l'as fait avec une telle dignité que tu n'as même pas fait de bruit. Celle-ci, ta mort dépouillée, fut très belle. Tu es partie un mardi, mais, depuis le jeudi précédent, tu ne voulais pas que l'on te touche. Seules les infirmières s'imposaient pour te soigner. En

ce qui me concerne, j'étais là comme toujours, t'aimant, sachant que nos vies ensemble continueraient, d'une autre façon, mais continueraient.

Ta main dans la mienne, je te lisais un livre de Bianchetti en français – l'écrivain argentin entré à l'Académie Française. Nous sommes arrivées à la page 184. Je n'ai jamais fini ce livre, ou plutôt, ce livre s'est fini pour moi à la page 184.

Ensemble nous avons attendu la mort comme une vieille amie qui ne vient que quand c'est nécessaire.

Mario, ton petit-fils, mon troisième enfant est monté me chercher dans ta chambre de l'hôpital gériatrique et en te voyant il m'a demandé : « Ce n'est pas impressionnant de voir ta mère dans cet état ? » Je lui ai répondu : « Non, car c'est toujours ma maman. »

Papa avait écrit au verso d'une photo où tu es avec moi et avec ta mère, ma grand-mère : « Pauvre Lila, victime d'une éducation castratrice et d'un milieu hostile. »

J'ajouterai qu'en t'éloignant tu nous as donné une claque à tous.

« Merci Maman ».

Il y a trois nuits où, comme toujours constatant avec colère, j'ai pensé à ma vie, à celle de mes enfants. À quel point tu nous as aidés et à quel point tu nous as aimés ! Bien que ton défaut ait toujours été de parler le moins possible, car tout pouvait être utilisé contre toi...

Je dirais du haut de la position que me confère le fait d'être ta fille : « Cette femme est morte entourée de l'aide de la sainte religion et de l'indifférence de ses descendants. »

* * *

« Ma mère, tu ne voulais pas que j'analyse, mais comme tu vois je continue de le faire et Dieu est là avec une lumière à la main pour que je ne me perde pas et que je sois bonne ».

On dit que les enfants aiment plus les parents que les parents n'aiment les enfants. Dans mon cas, je serais incapable d'aimer autant que ma mère m'a aimée au point d'accepter d'être privée de moi.

Repose en paix ma Reine et Maîtresse.

Ta fille qui t'admire,

La compensatrice, la révolutionnaire, celle qui est allée au-delà des canons fixés, celle que tu as nourrie au sein.

Fait à Paris le 24 août 1999

* * *

Les plantes ont supporté mon absence, mes vacances dans les fjords. Elles ont des fleurs victorieuses, quelques plantes parasites et quelques feuilles jaunes.

Moi? Je supporte ton absence. Il m'est encore difficile de retourner à ce Buenos Aires sans toi... J'ai quelques nouvelles fleurs entre les doigts, quelques plantes parasites dans mes pensées et quelques feuilles jaunes dans mon âme qui tomberont bientôt... avec l'automne.

Introduction au désir de connaître²⁰

Il y en avait des choses dans le bureau de mon père ! À côté de son cabinet, ce bureau représentait pour moi le jardin du paradis. Tout en bois luisant, avec l'odeur de la cire, une immense bibliothèque anglaise, son bureau en forme de rein, son fauteuil fait pour lui avec ses initiales. Le soir à la lumière de l'abat jour, dans le silence du sacré, mon père faisait sortir d'une cachette une espèce de tableau en carton pliant qui prenait la place du « désirable » pour l'enfant que j'étais – et que quelque part je suis encore –, car je suis toujours dans la position de « désirante », avide de connaître.

Sur le carton, le monde entier était représenté et il y avait les lettres et les nombres... Quel plaisir ! À quatre ans, il m'avait appris à lire. En plus, après la leçon, il lisait à haute voix, pour moi, les nouvelles intéressantes de son journal du soir.

L'entrée dans son bureau était magique ! J'avais déjà pris mon bain et dîné ; à ce moment-là, ma mère me laissait avec mon père dans ce lieu de surprises pour m'y reprendre déjà endormie sur le canapé à côté de papa qui continuait à lire à haute voix. Je porte sa voix comme une relique, elle m'a bercée dans les bons et les mauvais moments de ma vie. C'est par la parole que j'accède au désir de connaître.

* * *

A six ans, je lisais Homère et Virgile dans les textes originaux. Y avait-il, à cette époque, moins de littérature adaptée aux enfants ? Je l'ignore. En tout cas les livres d'histoire étaient bien illustrés et

²⁰ : publié dans le n° 56 de la lettre de SOS Psychologue (octobre-novembre 1999) « Désir de connaître ».

les livres d'anatomie de mon père avaient éveillé en moi le désir de connaître les autres autant dans leur apparence qu'en profondeur.

* * *

Après sont arrivés la peinture, les expositions, les concerts, la danse... Mon premier opéra, auquel je pus assister, car j'avais atteint l'âge de 14 ans, suscita en moi le profond désir d'en connaître toujours davantage. J'avais des raisons d'être émue. Mon premier opéra au théâtre Colón de Buenos Aires a été *Turandot*, chanté par Maria Callas, quand elle était encore une femme forte avec une voix incroyable qui faisait trembler le décor.

* * *

Après est venue la vie dans laquelle je suis rentrée avec moins de sagesse que de courage ; je voulais m'enquérir d'elle, à pleins poumons.

La connaissance est pour moi une nécessité. Je n'osais pas et je n'oserais pas contrecarrer ni le désir, ni la jouissance qu'elle me procure.

* * *

À quoi sert de connaître ? Je dirais : à être.

* * *

N'existe-il pas de souffrance dans la connaissance ? S'agit-il d'une drogue ? D'une fuite ? De la négation d'une existence plus facile, centrée sur le principe du plaisir ?

Connaître, c'est souffrir, apprendre comme le Bouddha, quand il n'était que le prince Gautama Siddhârta, qu'existent la douleur, la vieillesse, la pauvreté et la mort. Mais connaître, c'est souffrir d'une souffrance objective, consciente. C'est souffrir pour de vrai.

C'est échapper à des identifications, à des souffrances illusoires.

La connaissance n'est ni une fuite, ni une panacée, mais la prise en charge de soi-même par la recherche inépuisable de la vérité.

* * *

Et par ailleurs, quel plaisir serait plus facile ?

Si connaître, c'est être et si être, c'est aimer, pourrions-nous avoir un véritable plaisir dans l'accomplissement sexuel avec un partenaire attirant, mais dénué d'une dimension sacrée ?

* * *

Même si ce dernier n'est pour moi que l'homme d'un jour, comment pourrais-je m'extraire de cette relation sans avoir eu au moins la tentation d'en savoir un peu plus sur lui ? Pourrais-je être si perdue dans mon narcissisme pour ne pas avoir été capable de percevoir un certain regard à décoder dans les jeux de cet autre, aussi bien mon objet sexuel que mon complice ?

* * *

C'était en Lituanie sur le parvis de l'église d'Oliva. Une vieille femme mendiait. Il y avait, là-bas, beaucoup de mendiants, mais elle exprimait dans son regard une telle horreur de sa situation que j'ai compris ce qu'était la pauvreté. Alors je l'ai regardée comme le prince Siddhârta avec les yeux étonnés de mon humanité connaissante.

* * *

C'était en Irak, en décembre 98. J'ai pu constater la souffrance, à l'état pur, dans les yeux exorbités de ces enfants d'Irak qui remplissent les hôpitaux devenus misérables et sans ressources.

Quel était le rapport possible entre le Bagdad de mes rêveries adolescentes et cette ville à moitié agonisante ? Sa beauté historique était maculée par les bombes des occidentaux barbares.

* * *

C'était avec respect et admiration que j'ai constaté l'existence de la vieillesse. Partie de mon pays, je revenais tous les ans et là, je visitais pour des raisons personnelles les vieillards dans les hospices. Je les ai beaucoup aimés... C'étaient les héros de la pire de toutes les guerres, celle de la déshumanisation de la société moderne.

J'ai appris à connaître la mort très rapidement. Il s'agissait de mon grand-père. Et après « ce fut la nuit », mais temporaire, car j'ai accepté la résurrection... dont la compréhension ne m'a été possible que grâce à mon désir de connaître.

Il faut absolument que je sache où je suis. Je ne pourrais pas vivre dans l'aveuglement. J'ai besoin, je souhaite, je désire connaître, comprendre, être et, enfin, naître à une dimension objective, pour aimer, pouvoir aimer et savoir aimer.

Fait à Paris, humblement, le soir du 27 octobre 1999. Il fait très doux. Les parfums se mélangent : mon parfum, les roses, la lavande. Mon bonsaï a découvert l'automne. Je le grondais, car il s'était permis de laisser tomber quelques unes de ses feuilles. Il m'a répondu qu'il connaissait bien les passages des saisons même s'il m'aimait !

Le désir de connaître²¹

Claude Bernard écrit dans *L'introduction à l'étude de la médecine expérimentale* : « Le désir ardent de la connaissance est l'unique mobile qui attire et soutient l'investisseur dans ses efforts ».

Les savants sont-ils mus par le seul désir de connaître ou ne souhaitent-ils pas le bien de l'humanité ? Sont-ils des techniciens supérieurs au service de nos besoins ou des prêtres hautains de la Vérité ?

* * *

Depuis un siècle, un certain nombre de savants affirment n'être mus que par le désir de connaître

La science naquit, affirment-ils, quand l'homme posa son outil, sa hache pour se mettre à réfléchir. Quand, cessant momentanément d'agir, il tenta de comprendre et il trouva du plaisir à sa spéculation. Ce n'est pas faire œuvre scientifique que de tailler une colonne cylindrique ; il n'y a de science que du général. L'homme de science ne s'intéresse pas à une colonne, mais à toutes les colonnes. Il cherche la définition mathématique du cylindre.

Malgré sa tendance de sociologue à retrouver les filiations qui font sortir la pensée moderne de la pensée primitive, Auguste Comte lui-même sépare la science de la technique : « Quels que soient les immenses services rendus à l'industrie par les théories scientifiques, nous ne devons pas oublier que les sciences ont, avant tout, une destination plus directe et plus élevée, celle de

²¹ : publié dans le n° 56 de la lettre de SOS Psychologue (octobre-novembre 1999) « Désir de connaître ».

satisfaire au besoin fondamental qu'éprouve notre intelligence de connaître les lois des phénomènes. »

Besoin de manger, de boire, de se vêtir : le technicien s'en occupe. Il chasse, pêche, cultive, élève, file, tisse, bâtit avec des moyens plus ou moins rudimentaires.

Mais nous avons d'autres besoins, des besoins supérieurs : le besoin du beau qui a suscité l'art, le besoin de l'absolu qui a suscité la religion, le besoin du vrai qui a suscité la science.

Ne confondons point toutes nos tendances, hiérarchisons-les. Elles ont, sans doute, des rapports entre elles, mais elles existent indépendamment l'une de l'autre depuis longtemps, et chacune a engendré une activité spécifique qui s'est séparée de plus en plus nettement des autres.

* * *

Mais la recherche scientifique fut-elle toujours une activité pure ?

Beaucoup de sociologues pensent que l'intelligence s'est éveillée sous l'impulsion des nécessités les plus immédiates.

La science serait donc fille de la technique et petite-fille du besoin animal. Se nourrir, se loger, se vêtir ont posé des problèmes qu'il a fallu résoudre par l'observation, la réflexion, le raisonnement, le jugement. Les formules de travail furent d'abord empiriques : simples recettes transmises de génération en génération. C'est ainsi que l'art du sorcier, du féticheur devint médecine. Bien des générations utilisèrent des leviers avant que l'on pût formuler la théorie du levier, etc.

Et, depuis ces temps préhistoriques ou protohistoriques, combien d'exemples pourrait-on citer de découvertes dues à une difficulté pratique sur laquelle se penchèrent des esprits efficaces ! Sans les fontainiers de Florence, Pascal aurait-il rédigé son traité sur l'équilibre des liqueurs ? Sans la sollicitation des éleveurs de moutons et des vigneron, Pasteur aurait-il fait la merveilleuse

série de ses découvertes ?

Encore pourrait-on discuter sur la gratuité de certaines découvertes ?

Une des plus fortes raisons que nous ayons de croire à la science est assurément son utilité. Descartes lui-même, non moins soucieux de pratique que de théorie, souhaitait pour la science *de nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature*. Buffon, de son côté, aimait à répéter qu'*il fallait rassembler des faits pour avoir des idées*. Henri Poincaré a, lui aussi, reconnu que la technique justifie la science et lui permet de ne pas devenir une chimère.

* * *

L'évolution des points de vue

Il y eut une période très longue durant laquelle on peut supposer que le travail quotidien, en se perfectionnant, posa des problèmes de plus en plus complexes qu'il fallut bien résoudre en constituant la science. Lentement, paresseusement, elle se forma.

Même après l'essor du XVIII^e siècle, elle ne se détacha pas de la technique pour la mépriser. Aux philosophes trop orgueilleux, Diderot se chargea d'ailleurs de rappeler l'importance des arts mécaniques. Lors de la première révolution industrielle, Saint-Simon précisa que chacun avait sa fonction dans la société, le savant comme le technicien, comme le poète. Hugo se fit le héros de cette idée :

*Honte au penseur qui se mutile
Et s'en va, chanteur inutile,
Par la porte de la cité !*

Mais une réaction commença sous le Second Empire et elle produisit ses effets dans les domaines littéraire, artistique et scientifique. On en pourrait suivre l'histoire depuis Leconte de Lisle et les Parnassiens jusqu'à Stéphane Mallarmé et Paul Valéry qui voulurent constituer une poésie pure ; l'étudier dans les arts

plastiques à travers l'impressionnisme, le cubisme et l'art abstrait ; en examiner la signification dans les formules de Renan, d'Henri Poincaré ; en cherchant les causes dans l'évolution politique et sociale...

Aujourd'hui, la science pure perd chaque jour des points au profit de la science appliquée. C'est que durant la seconde guerre mondiale, l'armée fit appel à tous les savants et se servit de leur génie pour obtenir la victoire. Et comment le chercheur pourrait-il demeurer dans sa tour d'ivoire alors qu'on sollicite son patriotisme, qu'on lui demande de servir la cause de la liberté ? Même s'il en est qui résistent à ces appels, comment pourraient-ils demeurer impassibles devant la séduction des laboratoires merveilleusement agencés sans lesquels la plus brillante intelligence serait réduite à l'impuissance ? Ainsi, même si le savant reste mû par le seul désir de connaître, il se met, pour des raisons diverses, au service de la technique. Il devient un technicien supérieur, le premier des employés du service de fabrication.

* * *

Au regard de certains, le savant perd de son lustre. Il n'apparaît plus comme un demiurge ou un artiste indifférent aux nécessités quotidiennes. Peut-être est-il amené à prendre conscience de sa responsabilité. Ce ne sont pas des concepts qu'il manie, mais le bonheur ou le malheur de l'humanité. Jamais il n'avait aperçu, comme depuis la fin de la dernière guerre, l'importance de sa responsabilité sociale.

Un danger guette, malheureusement, les sociétés qui embrigadent les savants, Émile Borel l'a pressenti : « Le jour où la science ne serait pas cultivée pour elle-même et où sa beauté propre ne séduirait pas les imaginations d'une partie de l'élite, la décadence de la civilisation matérielle ne tarderait pas à se produire rapidement. »

Le vieil idéal de l'honnête homme doit être adapté certes, mais il n'a pas perdu toute sa valeur, car l'homme a beau se plier aux exigences du moment, il demeure un homme en toutes circonstances.

La pensée²²

Les chocs subis par la sensibilité ne sont pas ressentis de la même manière par tout le monde. Leurs conséquences peuvent varier depuis l'indifférence jusqu'aux réactions les plus vives, et celles-ci peuvent elles-mêmes avoir un caractère nettement salutaire ou néfaste.

Si la majorité des êtres se plie volontiers à la façon de penser de leur époque et de leur milieu, d'autres, au contraire, ne paraissent pas avoir la souplesse de caractère et d'esprit nécessaire pour s'adapter et, sans tenir compte de l'opinion, ils résistent à ces sortes de règles venues de l'extérieur et ils s'en tiennent aux idées qu'ils ont choisies pour garder leur personnalité.

En présence de la diversité de ces attitudes, nous pouvons nous demander quelle est la plus prudente, la plus habile, la plus raisonnable et la plus digne aussi.

* * *

Le mal que l'on dit de nous, presque toujours, nous fait souffrir. Encore faut-il distinguer la médisance de la calomnie.

La médisance peut nous révéler nos erreurs ou nos défauts, mais elle fait naître, d'une part, la confusion, car nous sommes blessés d'être jugés ; d'autre part, le chagrin, car elle apparaît comme une marque d'antipathie. Ces critiques nous atteignent plus vivement encore si elles sont formulées avec ironie, moquerie ou mépris.

Lorsqu'elle ne fait que souligner des défauts que nous avons et que nous connaissons, nous sommes atteints dans notre amour-

²² : publié dans le n° 57 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 1999) « La pensée malade ».

propre et dans notre besoin d'affection, mais nous avons assez de courage pour reconnaître nos torts et prendre d'énergiques décisions à ce sujet. Dans cette alternative, le mal qui nous est dit a un effet salutaire.

Il est bien sûr que, si nous n'avons qu'une faible valeur morale, la médisance a surtout pour résultat de nous faire éprouver du dépit, de l'irritation, de l'humiliation.

Lorsque la médisance nous révèle des défauts que nous avons, mais que nous ignorions, nous sommes atteints dans notre désir, dans notre besoin de nous estimer nous-mêmes, dans notre fierté et nous avons le sentiment d'une déchéance.

La calomnie nous accuse de torts, de défauts, de vices que nous n'avons pas. Elle provoque une certaine amertume de l'isolement moral et suscite, en règle générale, l'indignation et la révolte contre l'incompréhension ou la méchanceté ainsi que l'abattement, le désespoir.

Notre réputation et notre honneur sont alors atteints et nous pouvons douter de la vertu.

* * *

Toutefois, les effets de la médisance peuvent avoir un effet immédiat en nous éclairant sur ce que nous sommes et en nous forçant à un retour sur nous-mêmes pour développer l'énergie nécessaire pour nous rapprocher de notre idéal.

Par contre, la calomnie peut avoir des effets plus profonds. Lorsque les autres ne savent pas apprécier nos actes, nous nous détachons de l'opinion et nous ne cherchons désormais de satisfaction que dans notre conscience.

Bien entendu, il existe des personnes indifférentes à l'opinion que l'on se fait d'elles ou alors dénuées d'idéal moral. Ce n'est pas le cas de la majorité, car, en principe, nous tenons à l'opinion de ceux qui nous entourent.

L'influence de l'opinion peut être néfaste lorsqu'une personne est accablée par l'opinion à laquelle elle attache beaucoup d'importance. Par contre, elle peut être nulle pour les présomptueux, les cyniques et ceux qui ont un idéal supérieur.

La conduite la plus sage et la plus digne consisterait à chercher sincèrement ce qu'il peut y avoir de vrai dans les critiques et en tenir compte pour modifier sa manière d'agir. En effet, il ne faut pas attacher une extrême importance à l'opinion, aux jugements des personnes incomplètement informées ou peu capables de comprendre les mobiles qui font agir.

* * *

Il est possible d'avoir des conceptions nouvelles qui risquent de choquer la routine, les préjugés, les idées reçues. Les inventions, les innovations, les réformes ont presque toujours provoqué, au début, la réprobation, soit des individus, soit des groupes sociaux.

Dans les Lettres, à l'origine, les conceptions des Romantiques ont soulevé l'indignation des Philistins, des Bourgeois.

Dans les Arts, souvent les tendances nouvelles sont accueillies par des critiques acerbes.

En politique, toutes les réformes, quelles qu'elles soient, font des mécontents.

En matière sociale, la suppression de la traite des Noirs a gêné ceux qui la pratiquaient et, s'ils n'osèrent pas faire entendre de protestations, pendant un certain temps ils continuèrent, clandestinement, leur honteux commerce.

Dans le domaine philosophique, les conceptions les plus justes ou les plus généreuses se sont heurtées à l'incompréhension, à l'étroitesse d'esprit.

* * *

Or malgré ces résistances dans l'opinion publique, le triomphe

d'un progrès scientifique ou d'une idée généreuse, humaine semble bien préférable aux préventions d'une classe sociale ignorante ou aux intérêts personnels de quelques-uns.

Il convient d'avoir assez d'indépendance d'esprit pour résister à l'opinion publique lorsque ses jugements sont entachés d'erreur, d'aveuglement, de partialité. De même, il est important d'avoir le courage de blâmer hautement ce que l'on sait être nuisible, mauvais ou injuste...

* * *

En bien des circonstances, il est plus digne d'avoir le courage de ses opinions et parfois même de s'élever contre ce qui est admis ou moralement imposé, même si l'on doit être atteint dans ses intérêts, même si l'on doit encourir le blâme de son entourage et si l'on doit souffrir de sa réprobation.

Dynamique et action de la psyché²³

**Extrait de « Aspects psychosociaux de C. Gustav JUNG »
(chapitre XV : Dynamique et action de la psyché)**

Jung estime que les quatre fonctions²⁴ peuvent servir de boussole pour s'orienter dans l'étude de la personnalité. N'importe laquelle parmi elles peut servir de nord selon les qualités psychologiques de l'individu. Le plus important dans la théorie des types est que les quatre fonctions sont expérimentées, à un degré plus ou moins grand, par tout le monde. Chaque individu tend, selon sa nature, à sélectionner une fonction – qu'elle soit rationnelle ou non – et il l'élève au plan conscient. Il utilise ensuite cette fonction de prédilection comme base pour l'organisation totale de sa personnalité. Cela dit, la pression sociale, avec ses normes et ses croyances, avec ses idéologies, inhibe le nivellement des fonctions les plus inférieures. En privilégiant une certaine forme de conduite vitale – une fonction plus valorisée – sous la pression de la société moderne compétitive, il y a lieu de forcer l'individu à supprimer ses fonctions les plus faibles, car elles s'avèrent menaçantes pour accéder à une place dans la structure du pouvoir. Néanmoins, c'est dans ce comportement que réside le vrai danger pour ses psychés par le déséquilibre qu'il occasionne.

Au fur et à mesure que la fonction privilégiée se développe et s'intensifie, elle reçoit des quantités à chaque fois plus grandes de libido. Cette énergie l'enrichit, mais, par la même occasion, elle appauvrit, par son retrait, les autres fonctions, notamment celle

²³ : publié dans le n° 51 de la lettre de SOS Psychologue (mars 1999) « Nécessité de l'analyse » et dans le n° 57 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 1999) « La pensée malade ».

²⁴ : la réflexion, l'intuition, le sentiment, la sensation.

qui lui est directement opposée.

Au fur et à mesure que le drainage de la libido se maintient dans le temps, la fonction la plus faible tombe en dessous du seuil de la conscience pour être submergée dans l'inconscient où elle active des éléments endormis. Bientôt parviennent à la conscience les premières manifestations du danger, des formes étranges surgissent dans la fonction dominante qui maintient consciemment la *persona*. Très rapidement des dépressions et des faiblesses diverses et étrangères viennent briser la protection consciente. Le complexe obscur et surnois de l'ombre s'empare alors de la fonction la plus faible et s'identifie avec tous les aspects négatifs de la personnalité. C'est tout l'opposé de l'attitude consciente qui surgit, fougueux et irrésistible, dans la conscience comme un système partiel autonome. Étant donné l'équilibre établi entre les forces que possèdent les fonctions, le complexe opère avec des caractéristiques d'« autonomie individuelle ». Son action se manifeste dans les sottises, les fautes de tact et les erreurs commises par un moi qui se trouve embarrassé par une force libidinale supérieure à sa capacité de refoulement. En voici un exemple : un haut fonctionnaire que nous avons traité, homme investi de responsabilités importantes, de comportement généralement cohérent et de caractère incontestablement droit, s'embarque dans une affaire invraisemblable de pots-de-vin et récidive jusqu'à se faire prendre la main dans le sac afin de se libérer lui-même. Nous sommes en présence d'un exemple d'inflation de la fonction réflexive au détriment et au sacrifice des sentiments immergés dans l'inconscient. Seulement en se voyant découvert, notre patient ira-t-il jusqu'au fond de sa névrose ? C'est en assumant une nouvelle quantité d'énergie libidinale qu'il part à la quête de son individuation.

Jung a observé que, quand le patient compense l'influence perturbatrice inconsciente au moyen d'un désinvestissement de la fonction préférentielle, la lutte peut s'achever en crise nerveuse. En général, nous pouvons dire que la pression sociale supprime

toute possibilité d'équilibre, car elle provoque des erreurs incroyables sous l'influence de l'ombre. La condition névrotique qui prend, ici, ses origines nous montre les dangers de la survalorisation ou de la surdifférenciation d'une fonction au détriment des autres et de la responsabilité des agents socialisateurs dans les développements névrotiques.

Cela dit, l'individu peut utiliser ses fonctions de manière introvertie ou extravertie selon que sa libido se retire du monde extérieur ou s'investit en lui.

Tout sujet porte dans sa nature les éléments des deux tendances. Apparemment, l'extraverti est ouvert, cordial, tourné vers le monde extérieur, spontané par nature, pendant que l'introverti sera, par nature, généralement tout le contraire, réservé et timide.

L'individu se montre d'une certaine manière, parce que sa fonction dominante s'est associée avec un type particulier de mouvement de la libido, qu'il soit extraverti ou introverti.

La perméabilité et la permissivité du domaine social primaire et/ou secondaire d'exercice sont déterminants de leurs formes d'expression et de leur consolidation.

La signification des types implique pour la psychologie sociale l'acquisition de certaines clés pour accéder au sens des processus psychiques de l'individu et du mini groupe. C'est à partir de la psychologie individuelle que nous étendons nos conclusions aux mini groupes, en observant qu'eux comme les individus – leur majorité composante – possèdent certaines tendances typologiques. En général, nous pouvons dire que les différences sont le résultat extérieur de combinaisons de mouvements de la libido avec les fonctions psychologiques.

Les concepts de Jung opèrent en profondeur, ils n'illustrent pas superficiellement, ils décrivent la nature du mouvement de la libido, par exemple dans le sujet, et la fonction psychologique qui l'accompagne – tout cela par le biais de l'analyse et de l'observation des contenus conscients et inconscients.

L'essentiel est d'avoir la connaissance et la compréhension de phénomènes simultanés ou, plus exactement, de la nature double des mouvements de la libido – vers le dedans ou vers le dehors, vers l'avant ou vers l'arrière – ainsi que de la forme dont ces mouvements s'articulent avec les fonctions supérieures ou inférieures pour agir.

La théorie jungienne des types revêt un intérêt certain. Elle peut être appliquée à des tests ou posséder d'autres validités pratiques, mais sa valeur véritable est de servir d'« instrument ». L'instrument « type pur » n'existe pas dans la réalité empirique, mais il y a des combinaisons de types purs qui expriment l'équilibre des contraires et la progression-régression de la libido.

Pendant que tout s'écoule, les types essaient de s'accorder consciemment et inconsciemment par une pression réciproque, dans une lutte permanente, avec une force égale ou semblable à celle qu'ils reçoivent dans les contextes sociaux de référence et de pertinence.

Dans le système total qu'est la psyché, Jung comprend qu'il existe une énergie qu'il appelle « libido ». La comparaison avec Freud s'avère toujours indispensable, car, à notre avis, la psychologie jungienne est une extension de la psychologie freudienne. Il faut donc souligner que là où, pour Freud, la libido est l'énergie sexuelle plus ou moins sublimée, pour Jung, il s'agit de toute l'énergie psychique qui se manifeste dans un être. Le système psychique qui s'accorde aux conceptions de Jung se trouve en perpétuel déséquilibre énergétique, si nous entendons par « énergie psychique » la totalité de la force qui règle le système. La libido est une « valeur psychologique », qui ne peut être déterminée que par ses effets psychiques. Le concept de libido qu'emploie Jung est comparable au concept d'« énergie » utilisé par la physique. Il est, par conséquent, une abstraction. Il se fonde sur un postulat théorique, bien que son existence soit certifiée par la pratique.

Le devenir psychique peut être considéré de deux points de vue : mécaniciste et énergétiste. Le premier est causal, le second finaliste.

« La conception énergétiste conçoit le devenir comme conséquence d'une cause et dans le sens où les variations phénoménales se basent sur l'action d'une certaine énergie, qui se maintient constamment à travers les mêmes variations et conduit finalement à l'entropie, un état d'équilibre général. Le flux d'énergie a une direction définie (objective), puisqu'il suit irrémédiablement la chute du potentiel. L'énergie n'est pas la conception d'une substance qui se meut dans l'espace, mais un *concept* abstrait des rapports des mouvements. Ses fondements ne sont donc pas les substances propres, mais les rapports entre elles, tandis que le fondement du concept mécaniciste prend racine dans la substance qui se meut dans l'espace²⁵. »

La force de ces deux considérations en a fait surgir une troisième, d'une certaine manière conciliatrice, qui utilise indifféremment l'une ou l'autre selon les opportunités et les impératifs d'efficacité. Comme la conception quantitative ne touche qu'à des considérations cinématiques quantitatives, nous devons utiliser la conception mécaniciste, si nous nous intéressons à l'aspect qualitatif du devenir. Cette subordination occasionnelle est loin d'indiquer que la conception énergétiste du devenir psychique est inopérante, celui-ci devant également être l'objet de l'expérience. Ses limitations sont liées à cette interrogation : le psychisme peut-il être considéré comme un système relativement fermé ?

Jung accepte qu'il en soit ainsi, en se rangeant à l'avis de Busse et de Külpe. La conception énergétiste de la psyché est un des postulats de base de la psychologie de Jung. Il débouche sur le problème des contraires.

« La psyché est un système d'autorégulation et il n'y a aucun

²⁵ : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, Ed. Paidós, Buenos Aires, 1954, p. 9.

équilibre ni de système d'autorégulation sans son contraire²⁶. »

Ce fut Héraclite d'Éphèse, le génial philosophe présocratique, qui découvrit la plus merveilleuse des lois psychiques : l'autorégulation des couples de contraires. Il appela cette loi l'« énantiodromie²⁷ ».

Quand nous considérons la psyché du point de vue fécond de l'autorégulation par les couples de contraires, nous découvrons une psychologie dynamique, dont l'équilibre repose sur le jeu régulateur des contraires.

Considérant le système subjectif de valeurs, nous en déduisons qu'il ne s'agit que d'appréciations quantitatives énergétiques. L'appréciation subjective se limite seulement à des contenus de conscience et, pour cela, elle devient incertaine quand il s'agit de comparer des intensités de valeurs. Nous devons alors recourir à des considérations auxiliaires, en écartant la solution positive de la fonction compensatrice de l'inconscient.

* * *

Les « complexes » sont pour Jung :

« Des regroupements d'éléments psychiques autour de noyaux affectivement chargés²⁸. »

Le complexe se compose d'un noyau affectivement chargé et d'un certain nombre d'associations nucléaires. Le noyau possède deux parties : l'une touchant à la réalité vécue et l'autre disponible. La première relative au milieu, la seconde à l'individu.

La tonalité affective nucléaire est une « quantité de valeur ». Il se

²⁶ : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, Ed. Paidos, Buenos Aires, 1954, p. 31.

²⁷ : Mondolfo Rodolfo, *Heráclito*, Ed. Siglo XXI, Méjico, 1956.

²⁸ : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, Ed. Paidos, Buenos Aires, 1954, *op. cit.*, p. 19.

peut que le noyau soit conscient et nous pouvons alors estimer sa valeur subjective quand il est inconscient. L'estimation subjective échouera dans ce cas et il faudra appliquer la méthode indirecte.

Partons d'un certain principe :

« Le pouvoir unificateur de l'élément nucléaire est proportionnel à son intensité de valeur, c'est-à-dire à son énergie²⁹. »

Jung donne trois formes pour l'estimation de la grandeur énergétique :

- en rapport avec le nombre des constellations motivées par l'élément nucléaire ;
- en rapport avec la fréquence et l'intensité relative des soi-disant « signes de dérangement » (symptômes de maladie) ;
- en rapport avec l'intensité des manifestations secondaires des affects.

* * *

Dans le premier cas, le nombre sera déterminé par l'observation directe et la révélation analytique. En simplifiant, nous pourrions résumer : « à plus grande fréquence de constellations conditionnées, plus grande valence psychologique du complexe. »

Dans le second cas, nous avons les symptômes de négation associative, les actes manqués, c'est-à-dire les cas d'inhibition par prééminence consciente, où l'élément nucléaire se maintient inconscient par surcompensation.

Dans le troisième cas, nous disposons, pour l'estimation approximative de ces phénomènes, des moyens objectifs qu'offre la psychologie expérimentale :

- des mesures chronologiques – inhibition du processus

²⁹ : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, Ed. Paidós, Buenos Aires, 1954, *op. cit.*, p. 22.

associatif ;

- une mesure du pouls, qui permet de déduire l'intensité de la perturbation ;
- une courbe respiratoire ;
- un phénomène psychogalvanique ;
- l'intuition directe.

* * *

L'énergie psychique est pour Jung :

« La possibilité implicite dans le processus même de concrétiser cette force en soi³⁰. »

L'énergie psychique peut être réelle ou potentielle. Quand elle est réelle, elle se manifeste en forces psychiques, lesquelles sont des phénomènes dynamiques : volonté, désir, instinct, affection, attention, etc.

Quand elle est potentielle, elle se manifeste en possibilités :

« J'ai proposé d'appeler *libido* l'énergie vue comme hypothèse vitale, prenant ainsi en considération l'application psychologique que je me propose de lui donner et en la différenciant d'un concept universel de l'énergie³¹. »

Par observation directe, nous entendons, dans la pratique, l'accomplissement de la loi de base énergétique, c'est à dire la conservation de l'énergie, à l'intérieur de laquelle nous devons différencier deux principes : 1) celui d'équivalence : à quantité d'énergie consommée, quantité d'énergie produite ; 2) celui de constance : la quantité énergétique est invariable.

³⁰ : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, Ed. Paidos, Buenos Aires, 1954, *op. cit.*, p. 25.

³¹ : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, Ed. Paidos, Buenos Aires, 1954, *op. cit.*, p. 29.

Le principe d'équivalence nous intéresse particulièrement. Il éclaire certaines transformations et processus évolutifs de la symbologie de la libido.

* * *

Les concepts fondamentaux de la théorie de la libido sont au nombre de quatre :

I. – Progression-régression

En disant progression, nous avons le sentiment d'une avancée et même d'une adaptation. Pour Jung, la progression de la libido est :

« La satisfaction continue des exigences imposées par les conditions de l'environnement. »

Mais ce processus d'adaptation se fait en deux étapes, la première d'établissement de l'attitude et la seconde d'adaptation proprement dite. Nous avons parlé de l'attitude à propos de la typologie. L'apparition des complexes peut déterminer la suprématie du concept antagonique, c'est-à-dire la régression, qui est l'évolution rétrograde de la libido.

Le conflit prend ses origines dans la tension entre certaines attitudes extrêmes inadaptées et c'est cela qui conduit à des intentions de répression mutuelle. Si la répression de l'une des deux parties échoue, il en résulte la dissociation, la scission de la personnalité avec une énergie libidinale de signe négatif (schizophrénie). Dans la progression, les couples de contraires se maintiennent unis. Leur action synergique facilite l'équilibre des processus psychiques. L'état d'accumulation, en revanche, se caractérise par la dissociation des couples de contraires.

II. – Extraversion-introversion

Ce sont des concepts qui correspondent à des dynamismes de type distinct de ceux de progression-régression. Ces derniers sont des formes régulières de conversion de l'énergie, pendant que les

autres sont des attitudes vitales qui peuvent être dynamiquement agissantes dans un sens progressif ou régressif.

III. – Déplacement de la libido

La nature en soi est un transformateur d'énergie. Jung applique l'expression déplacement de la libido pour désigner sa transformation ou conversion énergétique. Il la conçoit comme une translation des intensités ou des valeurs psychiques d'un contenu à l'autre, analogiquement à la dite conversion de l'énergie, laquelle, dans sa forme calorique, par exemple, est convertie par la machine à vapeur en pression, puis en énergie cinétique.

IV. – Formation de symboles

Dans le glossaire de *l'Introduction à la Psychologie de Jung*, Frieda Fordham dit que *le symbole est l'expression de quelque chose de relativement mal connu qui ne peut pas se transmettre d'autre façon*³².

Jung, dans son livre *Énergie psychique et essence du rêve*, explique que :

« Le symbole est une machine psychologique. Ce que l'homme primitif arrache en premier à l'énergie instinctive par la formation d'analogies est la magie. Une cérémonie magique possède ce caractère, quand elle n'est pas conduite à son terme, jusqu'au rendement effectif d'un travail, mais quand elle s'arrête dans la phase d'attente. Dans un tel cas, l'énergie est dérivée vers un nouvel objet en créant un nouveau dynamisme. Elle conserve seulement son caractère magique, pendant qu'elle ne produit pas un travail effectif. L'avantage obtenu avec la cérémonie magique réside en ce que l'objet qui achève de s'investir acquiert une efficacité potentielle en relation avec le psychisme. Sa nouvelle valeur lui confère un caractère déterminant et créateur de représentations, afin d'attirer et

³² : Fordham Frieda, *Introducción a la psicología de Jung*, Ed. Alameda, Madrid, 1955, p. 199.

d'occuper, de manière plus ou moins permanente, l'esprit³³. »

L'énergie naturelle est, dans sa majeure partie, perdue et seulement une petite partie est pratiquement utilisable. L'énergie libidinale non captée maintient le rythme des processus vitaux.

Le gradient de température symbolise la différence thermique entre deux stades distincts et dans le psychisme il arrive que – le symbole possédant une expression plus forte que la nature – la libido soit convertible sous des formes distinctes. Ensuite, l'excès naturel d'énergie est susceptible d'être dérivé vers des produits utiles, à travers le symbole transformateur.

« Ce que nous appelons symbole est un terme, un nom ou une description qui ne peuvent être connus dans la vie quotidienne, bien qu'ils possèdent des connotations spécifiques en plus de leur signification courante et évidente. Ils représentent quelque chose de vague, de mal connu et d'occulte pour nous. Beaucoup de monuments crétois, par exemple, sont marqués par le dessin de la double herminette. C'est un objet que nous connaissons, mais nous méconnaissons ses projections symboliques... Ainsi un mot ou une image sont symboliques quand ils représentent quelque chose de plus que leur signification immédiate ou évidente. Ils possèdent un aspect inconscient plus ample qui n'est jamais défini avec précision ou complètement expliqué. On ne peut même pas espérer le définir ou l'expliquer. Quand l'esprit explore le symbole, il tend à l'imaginer comme au-delà de la portée de la raison. La roue peut conduire nos pensées vers le concept d'un soleil *divin*, mais, à ce point là, la raison doit admettre son incompetence : l'homme est incapable de définir un être *divin*. De même qu'il y a des choses innombrables se situant au-delà de l'entendement humain, nous utilisons constamment des termes symboliques pour représenter des concepts que nous ne pouvons pas définir ou même comprendre. C'est une des raisons pour lesquelles toutes les religions emploient un langage symbolique ou des images. Mais cette utilisation consciente des symboles est seulement un aspect d'un fait psychologique de grande importance :

³³ : Jung C. G., *Energética psíquica y esencia del sueño*, Ed. Paidós, Buenos Aires, 1954, *op. cit.*, p. 69, 71.

l'homme produit des symboles inconsciemment et spontanément sous forme de rêves³⁴. »

« Néanmoins, il y a beaucoup de symboles, et parmi eux les plus importants ne sont pas individuels, mais *collectifs* dans leur nature et dans leur origine. Ce sont principalement des images religieuses. Le croyant admet qu'elles sont d'origine divine, mais qu'elles ont été révélées à l'homme. Le sceptique dit abruptement qu'elles ont été inventées. Tous deux ont tort. Il est certain, comme le dit le sceptique, que les symboles et les concepts religieux furent durant des siècles l'objet d'une élaboration soignée et pleinement consciente. Il est aussi certain, comme cela l'est pour le croyant, que leur origine est tellement enfouie dans le mystère du passé révolu qu'ils ne semblent pas avoir une source humaine³⁵. »

Pour l'esprit scientifique, des phénomènes tels que les idées symboliques sont une cause d'embarras, parce qu'ils ne peuvent pas se formuler à satisfaire l'intellect ou la logique. Mais, d'une certaine manière, ils sont l'unique cas de ce type en psychologie. L'incommodité commence avec le phénomène de l'« affection » ou émotion qui échappe à toutes les tentatives du psychologue pour l'enfermer dans une définition. La raison de cette difficulté est la même dans les deux cas : l'intervention de l'inconscient.

« Je connais assez le point de vue scientifique pour comprendre qu'il est des plus malaisés de devoir manier des phénomènes qui ne peuvent pas être embrassés sous forme complète ou adéquate. L'ennuyeux, avec ces phénomènes, est que les faits sont impossibles à nier et cependant, ils ne peuvent pas se formuler en termes intellectuels³⁶. »

Quand le psychologue s'intéresse aux symboles, il s'occupe d'abord des symboles « naturels » en les distinguant des « culturels ». Les symboles culturels sont ceux qui ont été

³⁴ : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*, p. 20-21.

³⁵ : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*, p. 55.

³⁶ : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*, p. 91.

employés, et qui s'emploient encore dans beaucoup de religions, pour exprimer les « vérités éternelles ». Ils sont passés par beaucoup de transformations et même par un processus de développement conscient plus ou moins important. De cette manière, ces symboles se sont convertis en images collectives acceptées par les sociétés civilisées. Là où ils sont réprimés ou dédaignés, leur énergie spécifique est submergée dans l'inconscient avec des conséquences imprévisibles. L'énergie psychique qui paraît ainsi perdue sert, en fait, à revivre et à intensifier des tendances qui culminent dans l'inconscient et qui n'ont souvent jamais eu l'occasion de s'exprimer jusque-là et auxquelles on n'a pas permis une existence indépendante des inhibitions de notre conscience.

Le phénomène de la violence sociale collective systématique auquel nous assistons actuellement pourrait s'expliquer selon la psychologie de Jung de la manière suivante : des symboles collectifs de grande valeur – Dieu, la Patrie, le Foyer, la Famille – ont disparu depuis trente ou quarante ans de la conscience de beaucoup de personnes. Selon Jung, cela signifie qu'ils sont submergés dans l'inconscient où ils se chargent de l'énergie libidinale qui est le résidu de processus psychiques conscients. Entrent alors en jeu des éléments de l'inconscient collectif qui n'avaient pas encore l'énergie suffisante pour se manifester au grand jour. Ils ne sont pas structurés, à cause de leur archaïsme, d'où leur grand potentiel de violence. Cela détermine des émergences sociales qui remplacent les éléments submergés de l'inconscient par d'autres substituts remplis de signification primitive.

Comme Nietzsche l'a dit : *Dieu est mort*. Le symbole de Dieu a disparu de la conscience à notre époque ; c'est-à-dire qu'il a été submergé dans l'inconscient collectif. Là, il active des archétypes archaïques qui, en vertu de cette énergie psychique, acquièrent un pouvoir, mais se manifestent au revers de la vie sociale sous la forme la plus primitive de l'être humain : la violence.

Ainsi l'archétype de Wotan engendra la figure Hitler, avec tout ce qu'elle implique de guerre, de violence, de persécution raciale, de sentiment de pouvoir, de promesses absurdes. Toute cette réalité se ramenait à des normes et des rites d'une liturgie primitive archaïque et d'une guerre dionysiaque dont le seul Dieu était le chef, parce qu'il réunissait le pouvoir temporel et le pouvoir émotionnel. La guérilla est l'expression la plus archaïque de l'archétype de la violence.

De telles tendances forment une « ombre » permanente et potentiellement destructrice dans notre esprit conscient. Même les tendances qui, dans certaines circonstances, seraient capables d'exercer une influence bénéfique se transforment en démons quand elles sont réprimées. C'est la raison pour laquelle beaucoup de gens bien intentionnés ont peur de l'inconscient et, par la même occasion, de la psychologie.

Notre époque a démontré ce que signifie ouvrir les portes de l'infra monde. Des choses dont personne n'aurait imaginé l'énormité dans l'innocence idyllique de la première décennie du XX^e siècle se sont produites et ont provoqué les plus grands bouleversements. Dès lors, le monde est resté dans un état de schizophrénie.

Non seulement un pays civilisé comme l'Allemagne a vomi son terrible primitivisme, mais la Russie s'est aussi laissée régir par lui, tandis que l'Afrique s'enflammait. Il n'y a pas de quoi s'étonner si l'Occident se sent si mal à l'aise.

« L'homme moderne ne comprend pas jusqu'à quel point son rationalisme qui a détruit sa capacité à répondre aux idées et aux symboles numériques l'a mis à la merci de l'*infra monde* psychique. Il s'est libéré de la *superstition* – ou ainsi le croit-il –, mais, dans le même temps, il a perdu ses valeurs spirituelles jusqu'à un degré positivement dangereux. Sa tradition spirituelle et morale s'est désintégréée et il paie maintenant le prix de cette rupture en voyant

désorientation et dissociation s'étendre au monde entier³⁷. »

L'homme occidental, en constatant le désir agressif du pouvoir de l'Est, s'est vu forcé de développer des moyens de défense extraordinaires, tout en se défendant de sa vertu et de ses bonnes intentions. Jung disait, à propos de cette situation où l'homme occidental s'avère incapable d'une prise de conscience critique, en un moment où rien ne pouvait porter à penser à une chute possible du rideau de fer :

« Ce qu'il ne parvient pas à voir, ce sont ses propres vices, qu'il a dissimulés sous couvert de bonnes manières internationales, que le monde communiste lui renvoie effrontément et méthodiquement comme dans un jeu de miroir. Ce que l'Occident a toléré, bien que secrètement et avec un léger sentiment de honte – le mensonge diplomatique, la tricherie systématique, les menaces voilées –, sort aujourd'hui en pleine lumière du monde de l'Est, comme autant de nœuds névrotiques. C'est le visage de l'ombre qui sourit avec une grimace à l'homme occidental et lui parle de son propre mal depuis l'autre côté du rideau de fer. C'est cet état de choses qui explique le sentiment particulier de désarroi de tant de gens dans les sociétés occidentales...

Le monde communiste, comme nous pouvons l'observer, possède un grand mythe que nous appellerons illusion avec la vaine espérance que notre jugement supérieur le fasse disparaître. C'est le rêve archétypique, consacré par le temps d'un *âge d'or* – ou paradis – où tout est pourvu en abondance et où un chef grand, juste et sage gouverne le jardin d'enfance de l'humanité. Ce puissant archétype, dans sa forme infantile, s'est emparé des gens à l'Est, mais il ne disparaîtra jamais de la face du monde avec un simple regard de notre point de vue supérieur. Nous contribuons même à le maintenir avec notre propre infantilisme occidental qui est aussi saisi par cette mythologie. Inconsciemment, nous chérissons les mêmes préjugés, les mêmes espérances et les mêmes désirs. Nous croyons aussi dans l'état heureux, dans la paix universelle, dans l'égalité des hommes devant la justice, dans la vérité et – ne le disons pas à voix

³⁷ : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*, p. 94.

trop haute – dans le règne de Dieu sur la terre³⁸. »

Cette formation de symboles par l'inconscient a démontré quelque chose d'inattendu : l'étroite relation qu'il entretient avec les anciens mythes. Dès lors, ceux-ci apparaissent généralement couverts par les structures culturelles, mais il n'est pas difficile de les identifier avec les aspirations éternelles de l'humanité.

« Parce que les analogies entre les mythes antiques et les histoires qui apparaissent dans les rêves des patients modernes ne sont pas triviaux ou accidentels. Ils existent, parce que l'esprit inconscient de l'homme moderne conserve la capacité de créer des symboles qui, en d'autres temps, ont trouvé expression dans les croyances et les rites de l'homme primitif. Et cette capacité joue encore un rôle d'une importance psychiquement vitale³⁹. »

Le lien crucial entre des mythes primitifs ou archaïques et les symboles produits par l'inconscient collectif est d'une immense importance pratique pour l'analyste. Il lui permet d'identifier et d'interpréter ces symboles dans un contexte qui leur donne une perspective historique et aussi une signification psychologique.

Le mythe du héros est le mythe le plus commun et le mieux connu du monde⁴⁰.

Campbell l'étudie en grand détail et avec une grande érudition. De temps à autre, on retrouve l'histoire d'une naissance miraculeuse, mais humble, d'un héros, l'appel mystérieux vers son destin, la protection que lui procurent des êtres surnaturels, sa rapide progression vers le pouvoir ou la gloire, ses luttes triomphales contre les forces du mal, sa chute devant le péché d'orgueil – *hybris* –, son échec causé par la trahison et le sacrifice héroïque qui débouche sur la mort.

³⁸ : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos.*, p. 85.

³⁹ : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos.*, p. 107, 108.

⁴⁰ : Campbell Joseph, *El héroe de las mil caras*, Ed. Fondo de Cultura Economica, México, 1959.

Ces mythes relatent l'évolution psychique d'un homme. Ils sont aussi nécessaires pour un individu que pour une société, parce que si l'individu a besoin de parvenir à l'indépendance de son moi, la société possède des besoins analogues et aussi impératifs que lui d'établir l'identité collective.

Les êtres surnaturels qui protègent l'initiation du héros sont de fait des représentants symboliques de la totalité de la psyché qui fournit la force dont manque encore le moi. Quand l'individu a surmonté les conflits propres à l'adolescence pour affirmer son moi, le mythe trouve un écho immédiat chez lui. La mort symbolique du héros constitue, pour ainsi dire, la réalisation de la maturité. En général, le mythe du héros se déroule en quatre étapes que signale le D^r Radin. Il les appelle la canaille, le lièvre, la corne rouge et le jumeau, selon un thème emprunté aux Indiens Winnebagos, obscure tribu nord-américaine. La canaille – qui a souvent la configuration d'un animal, comme le renard de nos contes enfantins – commet friponnerie après friponnerie jusqu'à ce qu'elle finisse par acquérir l'aspect physique d'un homme adulte. Le lièvre conserve encore quelques-uns de ses traits animaux. Cependant, il est facile de l'identifier avec le « porteur de culture » connu dans toute l'ethnologie. Sans avoir encore atteint les dimensions de l'homme adulte, il enseigne à ses semblables la médecine, le feu, l'usage des ustensiles, etc. La troisième figure, la corne rouge, est plus décolorée. Elle est presque toujours incarnée comme le plus petit parmi de nombreux frères et sœurs et celui à qui on porte moins d'attention. Comme Cendrillon, il finit toujours par vaincre grâce à son astuce, son courage et sa force. La quatrième figure est double : les jumeaux – Castor et Pollux – chez les Grecs. En eux, il est facile d'identifier les deux visages – conscient et inconscient – de la nature humaine. Durant l'évolution du mythe, il apparaît presque toujours le « dragon » – dans nos rêves existent aussi de nombreux animaux mythologiques – qui symbolise l'anxiété maternelle visant à retenir l'enfant : l'aspect dévoreur de la mère selon Jung. Quand le héros vainc le dragon, il

peut commencer sa vie adulte, puisqu'il a dépassé l'ordonnement biologique et maternel de l'enfance. Et qu'est-ce que le péché de l'*hybris* ? Sinon l'abandon de la totalité de la psyché, pour vivre seulement comme un moi, en perdant le contact intime avec l'inconscient.

Dans le sens psychologique, l'image du héros ne doit pas être considérée comme identique au moi proprement dit. Elle se décrit mieux comme les moyens symboliques par lesquels le moi se sépare des archétypes évoqués par les images maternelles dans l'enfance⁴¹. Cette séparation se réalisait sous une forme cruelle dans les tribus anciennes, à travers les rites d'initiation. En arrivant à un âge déterminé, le garçon et, quelquefois, la fille étaient obligés de s'arracher à la compagnie et à la protection de leurs parents. Ils étaient placés dans des milieux rigoureux, où ils souffraient de terribles épreuves de résistance. Celles-ci existaient chez les habitants de la Terre de Feu, sous la forme d'un rite qui était considéré comme une mort suivie d'une résurrection à l'état adulte.

Un autre thème très commun est celui de la « Belle et la Bête ». La Belle est une enfant qui aime son père, mais qui, par une astuce diabolique, tombe sous le pouvoir de la Bête. Elle doit se rendre à la Bête qui se convertit en élégant jeune homme. Il s'agit, sans doute, d'accepter la composante érotique imparfaite qui est inhérente à toute relation inter sexuelle, et d'amener le père, avec ses perfections idéalisées par l'esprit infantile, à accepter la virilité de son partenaire. De nombreux rêves de nos propres patients répètent ce thème. En général, il s'agit de femmes trop liées à leur père ou aux commodités de la famille paternelle, qui sont en conflit avec un milieu économique-matrimonial hostile.

Sont aussi communs ces symboles qui signalent la nécessité de se libérer de tout état trop fixe ou trop définitif. Ils marquent

⁴¹ : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*, p. 128.

l'affranchissement de l'homme – ou de la transcendance – de tout modèle définissant l'existence quand on avance vers une autre étape supérieure ou de plus grande maturité dans son développement. Un enfant possède le sentiment de perfection, mais seulement avant que ne surgisse le moi dans sa conscience. Dans le cas d'un adulte, le sentiment de perfection est le résultat d'une union de la conscience avec les contenus inconscients de l'esprit. En dehors de cette union, surgit ce que Jung a appelé « la fonction transcendante de la psyché » par laquelle l'homme peut réaliser sa finalité la plus élevée : le plein accomplissement potentiel de son soi-même individuel. Ainsi, ce que nous appelons les symboles de transcendance représentent la lutte de l'homme pour atteindre cette finalité. Ils fournissent les moyens par lesquels les contenus de l'inconscient collectif peuvent entrer dans l'esprit conscient et sont également une expression active de ces contenus⁴². Un des thèmes oniriques les plus significatifs de ce conflit est le thème du voyage solitaire ou de la pérégrination ou encore le sentiment de voler comme un oiseau. Les animaux qui figurent dans ces rêves – en général mythologiques et, par conséquent, très peu spécifiques – représentent les habitants symboliques de l'inconscient. Parmi eux, l'un des plus fréquents est le serpent d'Esculape ou les serpents entrelacés – les Nagas de l'Inde. Dans les derniers rêves que nous avons analysés, les oiseaux sylvestres comme symboles de libération sont souvent remplacés par des fusées autopropulsées ou des avions à réaction.

Un des symboles suprêmes pour Jung est celui de la « quaternité ». Déjà Lévy-Bruhl avait souligné le rôle fondamental du nombre quatre dans la « mentalité prélogique ». Où que nous tournions le regard, nous verrons le nombre quatre : les quatre saisons de l'année, les quatre points cardinaux, les quatre castes hindoues, les quatre vertus fondamentales, les quatre éléments, les quatre évangélistes. Frobenius découvrit des éléments avec le

⁴² : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*, p. 150.

nombre quatre dans la culture poséidonique, antérieure à l'histoire. Dans ce que Imbelloni appelle la culture protohistorique ou des grands états, nous pouvons remarquer la division du ciel en quadrants et la svastika, division tétramétrique du temps avec quatre, huit et seize dieux principaux et subordonnés⁴³. Nous avons affaire à un symbole très ancien. Le motif du nombre quatre apparaît significativement dans les mandalas. Éventuellement Dieu en occupe le centre – le Christ au Moyen Âge – avec quatre figures symboliques aux extrêmes. Pour le christianisme, ce sont les évangélistes ou leurs symboles : le taureau pour saint Luc, l'aigle pour saint Jean et le lion pour saint Marc. Seul saint Matthieu manque d'un symbolisme animal.

En ce qui concerne les symboles religieux, Jung affirme que :

« La trinité est un symbole masculin et l'androgynie du Christ est l'unique concession faite par l'Église à la problématique des contraires. »

Mais la carence de l'élément féminin (la Grande Mère) reste compensée dans le catholicisme par la position éminente de Marie. À travers le dogme de l'Assomption de Marie établi en l'an 1950, il est psychologiquement beaucoup plus important qu'il ne le paraît, parce que c'est une tentative de surmonter l'androgynie par l'incorporation de l'élément féminin – nous sommes tentés, ici, d'écrire l'éternel féminin, comme le fit Goethe.

Le symbole de la quaternité signifie, d'une part, l'objectivation de la structure de la psyché et, d'une autre, – quand il apparaît dans les symboles de conjonction – l'intégration totale de la psyché.

Selon Jung, les « réminiscences archaïques », les « archétypes » ou les « images primordiales » ont constamment subi l'assaut des critiques de personnes qui manquaient de connaissance sur la psychologie des rêves et la mythologie. Le terme « archétype » est

⁴³ : Vivante A. e Imbelloni J., *El libro de las Atlántidas*, Biblia Humanonios, Ed. Anessi, Buenos Aires, 1939, p. 383-384.

souvent mal compris, comme s'il signifiait certains motifs ou images mythologiques déterminés. Mais ceux-ci ne sont que des représentations conscientes ; il serait absurde de supposer que de telles représentations variables soient héréditaires.

« L'archétype est une tendance à former de telles représentations qui peuvent varier énormément dans les détails sans perdre leur modèle de base. Il y a, par exemple, beaucoup de représentations du motif d'hostilité entre frères, mais le motif reste le même. Ceux qui me critiquent sont partis de la fausse supposition que je me réfère à des *représentations héréditaires* et, basés sur cela, ils ont réduit l'idée de l'archétype à une simple superstition. Ils n'ont pas su prendre en compte que, si les archétypes étaient des représentations dont l'origine se situe dans nos consciences – ou qui ont été acquises consciemment –, il est sûr que nous les comprendrions et que nous n'en serions pas surpris, ni fâchés quand ils se présentent à notre conscience. Dès lors, les archétypes sont une *tendance* aussi marquée que l'impulsion qui pousse les oiseaux à construire leur nid ou les fourmis à constituer des colonies organisées.

Je dois éclairer les relations qui lient les instincts aux archétypes : ce que nous appelons proprement les instincts sont des nécessités physiologiques qui sont perçues par les sentiments. Mais, en même temps, ces nécessités se manifestent aussi dans des fantaisies et elles ne révèlent leur présence qu'à travers des images symboliques. Ces manifestations sont celles que j'appelle archétypes. Ils n'ont pas d'origine connue ; et ils se produisent à n'importe quel moment et en n'importe quel lieu du monde, même s'il faut exclure la transmission par descendance directe ou la *fertilisation croisée* par le biais des migrations.

Les formes archétypiques ne sont pas précisément statiques. Elles sont des facteurs dynamiques qui se manifestent en impulsions aussi spontanément que les instincts. Certains rêves, visions ou pensées peuvent apparaître subitement et, quelque soigneusement que nous conduisions notre investigation, nous ne pouvons pas trouver leur cause. Celle-ci existe assurément, mais elle est si cachée ou si obscure qu'il est impossible de la voir. Dans un cas semblable, il faut attendre que le rêve et sa signification soient suffisamment compris ou qu'un fait externe se produise qui puisse l'expliquer.

Au moment du rêve, ce fait peut encore se situer dans l'avenir. Mais, de la même manière que nos pensées conscientes concernent souvent l'avenir et ses possibilités, les rêves peuvent avoir un caractère prémonitoire.

On peut percevoir l'énergie spécifique des archétypes quand on expérimente la fascination particulière qui les accompagne. Ils paraissent posséder une capacité spéciale d'envoûtement. Cette qualité particulière est aussi caractéristique des complexes personnels ; et, tout comme les complexes personnels ont leur histoire individuelle, les complexes sociaux de caractère archétypique présentent la même caractéristique. Mais, tandis que les complexes personnels ne représentent jamais qu'une inclination personnelle, les archétypes créent des mythes, des religions et des philosophies qui influent et caractérisent des nations entières et des époques entières de l'histoire. Nous considérons les complexes personnels comme une compensation des aspects unilatéraux ou défectueux de la conscience ; de la même manière, les mythes de nature religieuse peuvent s'interpréter comme une espèce de thérapie mentale pour les souffrances et les angoisses de l'humanité en général : la faim, la guerre, la maladie, la vieillesse et la mort.

Quand nous approfondissons les origines d'une *image collective* – ou, en langage ecclésiastique, d'un dogme –, nous découvrons un enchevêtrement, apparemment interminable, de modèles archétypiques qui, avant les temps modernes, n'étaient pas un objet de réflexion consciente. Aux époques antérieures, les hommes ne réfléchissaient pas sur leurs symboles, ils les vivaient et ils étaient inconsciemment animés par leur signification. »

Le *Faust* de Goethe dit fort à propos : *Au commencement était le fait.*

Ajoutons que le maître Korn affirme aussi que *la théorie marche en boitant derrière les faits.*

Les « faits », continue Jung :

« N'ont jamais été inventés, ils se sont produits. D'autre part, les pensées sont une découverte relativement tardive de l'homme. D'abord celui-ci fut poussé vers les faits par des facteurs inconscients. Puis, il commença à réfléchir sur les causes qui

l'avaient poussé et il mit longtemps pour parvenir à l'idée absurde qu'il devait se pousser lui-même, à partir du moment où son esprit était incapable d'identifier aucune autre force motivante qui ne soit pas la sienne propre⁴⁴. »

* * *

En résumé, nous pouvons dire sur la psychologie des concepts centraux jungiens du complexe, du symbole et de l'archétype ce qui suit :

I. – Les archétypes représentent l'inconscient collectif à la fois comme des prototypes de l'action, du désir et des aspirations de l'homme, des prototypes de la sphère des sentiments et de la connaissance, et des prototypes de toute existence humaine. Dans l'inconscient collectif, ils se rencontrent dans un état de disposition potentielle qui se déclenche dans l'individu à travers des situations déterminées à caractère extérieur ou intérieur – par exemple, des crises existentielles – ou à travers l'analyse et qui passe ensuite de la potentialité à la réalité. Ce processus de conscientisation peut se réaliser comme instinct dans la sphère du biologique et comme image ou symbole au plan spirituel ;

II. – Le symbole est l'archétype qui s'est fait visible ou conscient et qui varie selon la situation individuelle, la biographie ou la race de l'individu. Le symbole – et en lui l'archétype – peut être assimilé et capté par le moi au cours d'une analyse. Mais il peut aussi rester éloigné de la conscience et du moi. Il peut alors être vécu et contemplé comme une réalité dissociée dans l'hallucination psychotique, dans les extases ou dans les visions. Dans un tel cas, le symbole est l'expression d'un processus pathologique ;

III. – Le complexe et le symbole sont identiques, par exemple, dans la dissociation du symbole qui se produit dans les processus

⁴⁴ : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*, p. 67, 76, 79, 81, 313.

pathologiques. Dans les écrits tardifs de Jung – à partir de l'année 1920 –, on identifie le symbole, le complexe et l'archétype à côté de leur représentation imagée. Mais le concept de complexe maintient une certaine nuance propre qui se réfère, d'une part, à l'aspect plutôt pathologique de l'archétype et à sa manifestation dans les névroses et les psychoses. D'autre part, il présente un caractère plutôt individuel avec une nuance d'inconscient personnel. Ainsi, dans un événement pathologique, l'archétype peut se convertir en complexe, quand il ne se conforme pas aux sentiments, aux faits vécus et aux associations non élaborées, en se constituant une réalité animique autonome et indépendante. Il s'achève alors finalement en psychose.

Le désir⁴⁵

Contempler, tendre ou aspirer vers quelque chose que l'on ne possède pas. Tendance spontanée et consciente vers un objet que l'on se représente.

C'est cela le désir...

« Lorsque l'âme désire quelque chose, tout le corps devient plus agile et plus disposé à se mouvoir qu'il n'a coutume d'être sans cela. Et lorsqu'il arrive que le corps est ainsi disposé, cela rend les désirs de l'âme plus forts et plus ardents. » (Descartes)

« Un vieillard était à côté de moi au café. Riche. Le garçon, après avoir énuméré tous les plats, lui demanda ce qu'il désirait : *Je désirerais*, dit le vieillard, *je désirerais... avoir un désir.* » (E. et G. de Goncourt)

* * *

« Donne-moi un peu de ta jeunesse et je te donnerai le meilleur de ma sagesse sans pour autant sacrifier ta fraîcheur ».

Il s'agissait d'une formule d'accompagnement utilisée par les anciens maîtres Zen qui étaient confrontés à la jeunesse de certains de leurs élèves...

Aujourd'hui, vient à moi cette phrase par la force de la vie et le constat des désirs qui sont universels.

* * *

Le désir n'est que le chemin entre la pulsion et le fantasme pour

⁴⁵ : publié dans le n° 58 de la lettre de SOS Psychologue (mars 2000) « Le désir ».

accéder à la gratification, c'est-à-dire à l'accomplissement de la pulsion.

Il se peut qu'une pathologie limite la possibilité de fantasmer, comme d'ailleurs une éducation rigide. Mais il se peut qu'une autre pathologie vienne pousser les fantasmes jusqu'à une hallucination. Tout en continuant avec les fantasmes universels : un poète latino-américain, José Mojica, qui était également prêtre, avait abandonné la vie du monde par vocation, mais aussi en raison d'une histoire d'amour qui s'était mal terminée, disait :

« Tous disent que ce n'est pas vrai que je t'aime
parce que jamais on ne m'a vu amoureux
je te jure que moi-même je ne comprends pas
le pourquoi de ton regard m'a fasciné »

Et voici le désir exprimé dans le deuxième paragraphe et les suivants :

« Jure-moi
que même si le temps est passé
tu n'oublieras pas le moment
où nous nous sommes connus
embrasse-moi
avec un baiser amoureux
comme personne ne m'a embrassé
depuis le jour où je suis né
Aime-moi
Aime-moi jusqu'à la folie
Ainsi tu sauras
Comme je souffre pour toi »

L'ordre religieux de ce prêtre chanteur lui avait permis de continuer à enregistrer pour ce monde qu'il avait laissé.

Les désirs les plus puissants consistent à être reconnu et à ne pas être oublié.

Les nuits d'été de ma jeunesse fleurie, les tendres poèmes susurrés sous les eucalyptus en face de la mer, les premiers baisers au clair de lune ; cette lune pleine de mon pays qui ne rend pas neurasthénique, sinon passionné.

On ne savait pas à ce moment-là que « les amours d'étudiants ne sont que fleur d'un jour », comme dit un tango.

Et après les autres désirs sont arrivés avec les autres fantasmes et les pulsions puissantes d'une nature saine et enracinée dans la terre.

Désir d'aimer, de partager, d'avoir chaud entre les bras de l'aimé les nuits froides des hivers dans la montagne. Désir de solitude avec lui, désir de couple éternel...

Heureusement, sans blessure narcissique, je suis rentrée dans le mariage pour me rendre à mon désir d'enfant, sans souffrance qui ne soit pas ma perception prématurée de la condition humaine.

Ma question, sous un ciel tapissé d'étoiles, était toujours autour de la précarité de la chair... et je me suis demandée les yeux bien ouverts pendant des nuits : le pourquoi de nous reproduire si nous devons mourir ? Et je sortais de mon lit/nid en m'éloignant du corps de l'autre pour aller m'asseoir dans le salon en demandant, sans intermédiaire, à Dieu : que veux-tu de nous ? pourquoi nous as-tu créés si nous sommes condamnés à nous séparer ?

À ce moment-là, je ressentis le désir d'éternité et celui-là m'a emporté sur tout autre désir qui ne soit celui de comprendre le sens de la création.

Les désirs se sont succédés ensuite, sans limite, passionnément. Je désirais servir les autres et moi-même dans cette quête insatiable de vérité.

* * *

Il n'y avait pas d'autre solution que des études poussées, mais

réalisées avec ferveur. J'attendais et désirais toujours quelque chose de plus pour donner un sens à mon existence et limiter ainsi l'angoisse du « non sens ».

Et je marche encore sans fatigue, emportée dans mon cheminement par des désirs et je sais que je suis en train d'accomplir « mon programme archétypique » (Jung).

* * *

Revenant un peu en arrière, je dirai que ma maison s'était peuplée d'enfants dont j'étais la mère charnelle quand ils étaient petits et la mère éducatrice quand ils grandissaient. J'étais là, présente, à moitié consciente, car trop jeune, mais accompagnant mes enfants jusqu'au moment du sevrage définitif quand la mère s'égare, en apparence, et devient elle-même pour leur donner la liberté nécessaire. Je n'ai pas choisi pour mes enfants. Ils ont été confrontés à leur libre arbitre.

Ils sont devenus ce que j'avais désiré : des êtres plus ou moins libres. Selon leur degré d'évolution. En aucun cas, gérés par « mon désir ». Bien sûr, je suis derrière eux, comme une présence à laquelle on peut faire appel en cas de défaillance ou de mal-être.

* * *

Revenant encore un peu en arrière : j'ai beaucoup souffert, mais je crois avoir eu toujours le désir de mettre un terme à la souffrance.

* * *

Aujourd'hui, je continue à désirer. Même quand apparaît des « symptômes », je me confronte au fantasme d'un désir qui est derrière lui. Alors, j'interroge le symptôme, par exemple.

Pourquoi cette insomnie ? Parce que tu ne désires pas dormir, mais te laisser aller dans tes réflexions et tes émotions sans être gênée par les micro agressions de la journée.

La réponse arrive toujours, mais il faut une certaine sagesse pour pouvoir bien questionner.

Fait à Paris, le 29/02/2000

*Il fait très beau,
un printemps prématuré
exprime le désir
d'une nature qui veut fleurir,
qui accepte le passage des saisons,
mais avec une maturité inattendue,
comme si elle désirait
mettre fin à son sommeil.*

*Moi aussi, je désire m'éveiller...
et aimer,
aimer si possible encore plus.*

L'estime de soi⁴⁶

Madame C. s'était présentée avec une demande d'interprétation d'un rêve. Elle était chez elle, la poussière envahissait toute l'ambiance, principalement un tapis beige. Il y avait des araignées menaçantes dont une lui avait sauté sur le visage. Elle descendit à l'étage inférieur chez des amis et la même ambiance de poussière et de désordre régnait chez eux.

Le docteur Roland Cahen, dans les années 86, quelques jours après son rêve, lui avait dit : « Il faut faire le ménage autour de vous. »

Le jour suivant, elle se trouvait, chez des amis, dans une maison de campagne, qui voulaient se débarrasser de vieilles machines. Il y avait une usine de transformation près du lieu, à Maurepas. Ils sont donc allés déposer les machines.

Avec des sensations de confusion, elle voyait tomber, dans un immense trou, tout type d'objets. Des vêtements, du linge, des jouets. Soudain, son attention était retenue par une petite voiture en bois qui n'arrivait pas à tomber. Elle s'en approcha et la poussa. À ce moment-là, elle découvrit trop tard qu'il s'agissait d'un objet identique à celui avec lequel elle jouait dans son enfance. Trop tard, hélas, pour la retenir ! Émue, elle voyait glisser vers le tas d'ordures un immense appareillage en fer qui, à la manière d'une araignée énorme, prenait des tas d'objets hétéroclites pour les conduire à la transformation.

Prise par la force de la synchronicité, elle est venue me voir pour, selon elle, faire le ménage autour d'elle.

⁴⁶ : publié dans le n° 59 de la lettre de SOS Psychologue (avril-mai 2000) « L'estime de soi ».

Évidemment, la relation avec sa mère avait été bonne, mais catastrophique. Sa mère avait été trop faible. Pas de caractère, pas de désir, pas d'amour. Une femme étrange, silencieuse, même pas mélancolique.

Elle, fille unique, avait vécu impuissante dans la contemplation de cette mère très belle, mais distante et incapable de lui manifester son amour.

Elle était devenue une enfant mélancolique, repliée sur elle-même. Elle ne s'était jamais sentie aimée.

- Au présent, elle reconnaissait ne jamais savoir choisir.

- Sa vie ? Un jeu de rôles. Son unique existence réelle ? La maternité. Ses couples ? Des échecs à répétition avec des hommes qui, l'ayant fait rêver un instant, l'amènent après dans des chemins de manipulation effrayants.

- Deux grands amours de jeunesse... Elle admirait les menteurs, car elle vivait par procuration avec des êtres capables d'être pervers... pendant qu'elle reculait chaque jour un peu plus. Sa préoccupation ? Ne pas ressembler à sa mère. Mais l'ennemi était là, dans son identification à elle.

Par où pouvions-nous commencer le ménage ?

Je demande : « Qui êtes vous ? » Question assez large, je reconnais, mais fort nécessaire dans ces cas-là où l'estime de soi est un thème inabordable en direct.

Elle répond : « Rien, une création ».

- De qui ?

- Je ne sais pas.

- Par quoi voudriez-vous commencer à vous débarrasser pour faire le ménage ?

- Je ne sais pas. De tout, de tous, de rien. J'ai peur de manquer.

- De quoi ?

- D'argent. Il y a deux ans, quand mon troisième mari m'abandonne, j'ai vu dans le métro le soir où comme toutes les soirs je prenais le métro pour aller chez quelqu'un pour ne jamais

être seule une femme très bien habillée et encore jolie entourée de sacs plastiques bien caractéristiques des clochards. J'ai pensé à moi, un jour, dans le futur. Elle était très communicative, de parole facile.

* * *

Le premier à partir, ce fut son grand-père à quatre ans. Après était venue la solitude.

- Ma mère était devenue sourde à la mort de son père.

- Mais peut-être ne l'était-elle pas. Je commence à me méfier des apparences, mais c'est trop tard maintenant ! Dans tous les cas, je vis dans une boule. Les événements arrivent trop lentement à faire écho dans ma solitude. En plus, je déteste tout. Peut-être devrais-je vous dire que j'ai fait le ménage des hommes. Tous les hommes. Ils ne sont rien moins que rien. J'ai besoin d'être accompagnée. J'ai peur. Nuit après nuit, je revis l'enfer de mon enfance. Je disais à mes amies. Je ne me souviens même pas lesquelles, car je n'ai gardé aucune relation, que je n'avais même pas le droit à ma douleur. Je disais que ma mère disait à ses amies : « pauvre de moi que ma fille est malade. »

- Je crois que je dois faire le ménage de mon passé, car je n'ai ni présent ni futur.

* * *

Quelle estime de soi pouvait-elle avoir dans une telle complexité ?

Elle était là portée par ses symptômes, rien d'important en apparence, mais tous signifiant une grande fatigue d'exister sans se percevoir comme existant. La haine contre elle était importante, aussi bien la haine qu'elle avait pour son dernier mari, celui qui l'avait abandonné.

Cette histoire, c'était l'unique qui comptait pour elle. C'était en lui qu'elle avait fait confiance pour la première fois après la mort de

son père à 34 ans. Elle aurait pu avec lui se découvrir à elle-même et cicatriser ses blessures narcissiques avec lui. Cette relation avait été sans doute une tentative de guérison, mais sa trahison impensable l'avait fait sombrer encore plus.

Je ne sais pas aujourd'hui où nous en sommes ensemble dans le ménage, mais nous le faisons avec une discipline féroce, car nous croyons qu'il n'y a pas de tunnel sans issue.

Objectivement parlant, elle a beaucoup de qualités, mais encore elle n'a pas pu accoucher d'elle-même.

J'espère avoir une vie aussi longue que la sienne pour l'accompagner à sortir du tunnel. Alors, elle pourra se reconnaître à elle-même et compatir avec la petite fille souffrante qui n'a pas pu voir la lumière et qui l'habite et demande protection.

* * *

Estime de soi ? Parfois je pense que cette image n'est qu'une utopie. Il vaudra mieux simplement s'accepter dans sa situation réelle et faire avec. Il faudra pour elle s'inscrire dans le temps, qu'elle habite son corps, qu'elle arrête de flâner entre les fantasmes de ses morts.

Pourrons-nous faire le deuil de sa naissance, qui n'a pas encore eu lieu ?

Profondément et archaïquement, elle se débat encore dans le ventre d'une mère qui n'a pas su, peut-être, la porter.

Les moments de paix ne sont que dans les avions, en voyage, entre deux destinées : le départ vers l'illusion et le retour vers la répétition destructive. Toujours dans cette ambiance métaphorique du ventre maternel, avec des moteurs qui ronronnent. Alors que, dehors, c'est la mort ! Mais où sont donc pour elle le dehors et le dedans ? Et je réponds à l'intérieur d'elle-même. Ici, maintenant, entièrement.

En réfléchissant, je me rends compte que l'estime de soi est un

thème fondamental dans les tragédies grecques.

Fait à Paris, le 3 mai 2000

Et il pleut, comme toujours

Le printemps s'efface sans s'affirmer

Quel est le sens d'un printemps sourd

Qui n'arrive pas à sortir de la brume ?

Deuil et image de soi⁴⁷

Ce que j'avais perdu à ta mort, maman, c'était l'image de moi. Elle me permettait de te chérir.

J'avais perdu l'amour de moi-même que tu rendais possible.

Voici mes réflexions sur notre deuil.

C'est une nuit encore froide. Le feu de bois dans la cheminée m'emporte vers le souvenir de notre foyer d'amour.

J'ai tant aimé ton corps, ton odeur, la douceur de tes mains sur mes cheveux.

Aujourd'hui, je commence à te vivre autrement, à l'intérieur de moi.

Après avoir fait de ma douleur mon objet pulsionnel, je commence à ressentir enfin le report de l'affect sur l'ensemble de moi.

Combien de choses j'aimerais brûler ce soir.

Toutes les photos.

Elles ne sont que du passé.

J'aimerais te brûler, ma mère chérie et tu ne seras alors qu'à moi.

Personne ne pourra plus jamais te conduire vers les jardins de l'horreur.

Je n'aurai plus de souvenirs.

Tu n'auras plus de souvenirs.

Nous n'aurons plus de souvenirs.

Tu seras donc mon calme.

Mon plaisir dans le silence.

⁴⁷ : publié dans le n° 59 de la lettre de SOS Psychologue (avril-mai 2000) « L'estime de soi ».

132

Où je te trouverai ainsi, mais délivrée de ton corps.

Ce corps que j'ai tant aimé.

Ma première charmante demeure.

Le lieu de ton calvaire.

Repose ma mère chérie dans la tendre lumière du foyer.

L'amour de Dieu nous brûle ensemble et pour l'éternité.

Fait à Paris le 3 mai 2000 avec sérénité .

Programme archétypique et découverte de soi⁴⁸

**Extrait de « Aspects psychosociaux de C. Gustav JUNG »
(chapitre XVII : Processus d'individuation, Les archétypes)**

Une fois que l'anima et l'animus sont intégrés dans la conscience, et que sont évités les dangers de la confrontation avec l'âme, de nouveaux archétypes émergent de l'inconscient qui déterminent dans l'homme une nouvelle mentalité et de nouvelles attitudes. L'inconscient possède une « capacité potentielle de direction », il ne possède pas de but, mais un savoir latent.

« Quand la conscience participe activement et vit chaque degré du processus, ou tout au moins le pressent, alors la prochaine image se situe au degré supérieur obtenu de cette manière, en établissant la direction qui indique un objectif. »

L'indication directionnelle s'établit une fois que la problématique du conflit a été prise en compte par la conscience vaincue et intégrée. Avec l'animus et l'anima, l'inconscient présente de nouvelles figures. De nouvelles images symboliques apparaissent, qui représentent le soi-même, le noyau le plus intime de la psyché. Dans le cas de la femme, il apparaît personnifié comme une figure féminine supérieure : une prêtresse, une sorcière, une prostituée initiatrice, une mère ou une déesse de la nature. Ce sont des représentations actualisées de la Grande Mère. Dans le cas de l'homme, il se présente comme initiateur et gardien – un « gourou » hindou, un vieux sage, l'esprit de la nature, etc. Un de nos patients a rêvé d'un prestidigitateur, sans bras, qui réalisait une série de tours (voir chapitre Casuistique : célèbre écrivain de

⁴⁸ : publié dans le n° 59 de la lettre de SOS Psychologue (avril-mai 2000) « L'estime de soi ».

65 ans, névrose dépressive).

Dans le processus d'individuation de l'homme, c'est l'objectivation du « principe spirituel », chez la femme, c'est la « vérité objective de la nature ». Chez l'homme, le sens spirituel s'illumine et, chez la femme, c'est le sens matériel qui en fait de même. Tous deux sont restés occultes au plus profond de l'être à cause des impératifs déterminés par le sexe et par la nature. Ce n'est pas par l'image de l'animus ou de l'anima que nous entrons en relation avec le sexe opposé, mais par la base de notre être propre. Pour l'homme, le masculin ; pour la femme, le féminin, jusqu'au point d'arriver à l'image primitive libre, selon laquelle elle a été formée.

En simplifiant, l'homme se spiritualise en devenant matière – principe spirituel, sagesse ancienne – ; et la femme devient matière spiritualisée. Tous deux possèdent, depuis les temps primitifs, une grande variété de manifestations « numineuses » ou « obscures » : parmi les premières, des sorciers, des mages, des chefs, etc. ; parmi les seconds, la mère, l'église, la déesse de la fécondité, etc. Ces figures archétypiques de l'inconscient sont appelés par Jung « personnalités mannes ».

La rencontre de l'homme avec ces archétypes entraîne un grave danger. Il pourrait s'identifier avec ces images numineuses et celles-ci, par mauvaise différenciation ou conscientisation, pourraient le posséder et le transformer en personne délirante. Ce fut le cas de Nietzsche avec *Zarathoustra*.

La « manne » est – selon Jacobi – ce qui est doté d'une action extraordinaire. Être en sa possession signifie une action sur les autres, mais comporte le danger de ce que celui qui possède la « manne » devienne présomptueux et dominateur⁴⁹.

La conscientisation de ces archétypes détermine la première perception de l'individualité.

⁴⁹ : Jacobi Jolande, *La Psicología de C. G. Jung, op. cit.*, p. 188.

«La conscientisation des autres contenus archétypiques de la personnalité humaine signifie pour l'homme une seconde et véritable émancipation du père et pour la femme de la mère.»

Les forces activées en l'homme par la connaissance se trouvent alors à sa disposition, parce qu'elles se sont différenciées.

La formation de la personnalité, l'écoulement inconscient dans la conscience et la diminution de la force qui la conduit ont déterminé un état d'altération, de déséquilibre, qui tend à un nouvel équilibre plus satisfaisant, où auront disparu les inhibitions. Cet équilibre a été créé par l'inconscient en utilisant son activité instinctive et autonome.

Nous arrivons au soi-même, au «selbst» comme préfère l'appeler Jung. La psyché collective a été vaincue et les deux processus psychiques – conscient et inconscient – confrontés et unis en un point commun, comme résultat de la confrontation en question, déterminent le bout du chemin. Une fois intégré le «selbst» – point d'union des contraires –, l'homme est «complet». Il devient un «tout entier». Comme résultat, la conception de la vie apparaît transformée, modifiée par le transfert de l'ancien centre psychique. Il s'agit, enfin, d'articuler le processus avec la conscience, en essayant de le comprendre, de le vivre et surtout de le maintenir.

L'intégration ne signifie pas l'indifférence, ni la libération de toutes les peines, mais vivre le réel, posséder une plus grande clarté pour comprendre objectivement, se débarrasser de l'auto commiseration, confronter les faits subjectifs et objectifs avec une sensibilité appropriée, reconnaître nos propres défauts et ceux des autres, donner à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César, et vivre en appréciant le clair et l'obscur, l'utile et l'inutile. Les conflits font partie de la vie. Là où l'homme les fuit, là où il refuse de s'y confronter, le fantasme de la maladie psychique est proche.

«La contention correspond à une décision morale, en ce que la

répression est une tendance franchement immorale à se défaire des réalités désagréables.

La névrose est toujours un substitut de la souffrance légitime. L'individu sain, au milieu de ses peines, aime la joie simple de savoir qu'elles passeront – rien n'est permanent – ; le névrosé méconnaît l'espérance, il vit la joie avec un sentiment pesant qui l'accable, il se croit proche du précipice, il ne perçoit pas ce qui est, parce que sa réalité est mesquine, parce qu'il est attaché à son inconscient par les chaînes de sa névrose. S'il pleut, parce qu'il pleut, s'il fait beau, parce qu'il fait beau...

Certains prétendent vivre les gloires d'un passé qui n'a encore rien de parfait, pour eux il possède la vertu d'être débarrassé de la peur. Il ne faut pas avoir peur du passé. On ne l'expérimente que dans le présent ou l'avenir. Il y en a d'autres qui attribuent leur inertie actuelle à un passé dépressif et terrifiant. Au fond, tous auront en commun leur éloignement de la dimension réelle, leur délocalisation affective.

Conscient et inconscient se complètent dans le *selbst*. Celui-ci est une dimension supérieure au *moi conscient*. *Il est la totalité*⁵⁰. »

« Le *moi* individualisé se perçoit comme *soi-même*, comme objet supérieur et inconnu.

À peu près un tiers des cas ne souffrent pas de névrose déterminable cliniquement, mais de manque de sens et de raison de vivre⁵¹. »

Nous estimons, pour notre part, que ces cas sont la majorité. Il suffit de se contempler et de contempler ceux qui nous entourent.

Cette comparaison est exprimée dans l'idée chrétienne du baptême. Par ce sacrement, l'homme s'extrait de son identité archaïque dans le monde en se convertissant en homme supérieur, spirituel, doté d'une fin déterminée. L'individuation tire l'homme du contexte archaïque en l'élevant au-dessus de ses

⁵⁰ : Jung C. G., *Psicología y alquimia*, op., cit., p. 20.

⁵¹ : Jung C. G., *El yo y el inconsciente*, op., cit., p. 109.

limites spirituelles.

L'image archétypique du « selbst » est exprimée par ce qu'on appelle les « symboles de conjonction ». Ces symboles et archétypes sont porteurs de la fonction transcendante. Le symbole de conjonction apparaît quand l'intra psychisme dans le cours de l'évolution spirituelle est expérimenté comme réel, effectif, et psychologiquement analogue à celle du monde extérieur.

Quand se présente le symbole, sous n'importe quelle forme, l'équilibre est établi. Une représentation symbolique fréquente qui remonte au paléolithique et qui est très connue en Orient est les cercles magiques appelés mandalas. Il n'est pas nécessaire qu'ils soient ronds – bien que ce soit le plus souvent le cas –, mais qu'ils soient symétriquement disposés par rapport à un centre.

Les mandalas sont des symboles religieux très anciens. Dans le yoga tantrique, ils sont utilisés comme instruments de contemplation.

Pour qu'un mandala soit valable, comme symbole du « selbst », il doit être symétrique, point très important. C'est un produit spontané, sans modèle ni aucune autre influence. La finalité des mandalas est de réunir des couleurs et des formes en une unité organique équilibrée.

Les mandalas peuvent se présenter à n'importe quelle étape de l'évolution psychique de l'individu.

« Dans le sens de la tendance à l'auto réalisation psychique, ils sont demandés par un désordre, comme facteurs compensateurs. Leur structure est mathématique. C'est la contre figure de la protoordonnance de toute la psyché. »

En d'autres termes, leur figure n'exprime pas toujours de l'ordre, mais ils en produisent aussi. La contemplation méditative du mandala en Orient a pour finalité l'implantation de l'ordre psychique pour celui qui médite.

Les mandalas orientaux symbolisent le « Tao », la voie, le chemin central. Le Tao en question est, pour l'occidental, la réconciliation des contraires, le conscient et l'inconscient.

L'image se constitue autour du centre et a pour fin d'éviter le débordement de la personnalité vers l'extérieur. Le mandala se forme autour du centre mandalique : la « fleur d'or », afin d'éviter que l'intérêt soit attiré par ce qui est extérieur. Le mouvement circulaire symbolise la ségrégation des contenus de part et d'autre, la fixation et la concentration de ceux-ci au centre : les contenus sont attirés et repoussés de manière centripète et centrifuge.

Le Tao signifie beaucoup de choses. Pour Wilhelm : Dieu, le sens, le chemin, la méthode.

Selon Jung :

« Si nous concevons le *Tao* comme méthode ou chemin conscient qui réunit ce qui est séparé, alors, sans aucun doute, nous nous approchons du contenu psychologique du concept⁵². »

Personnellement, nous considérons le « selbst » comme la totalité qui résulte de la synthèse déterminée par la transposition des contenus dans le processus dialectique entre le conscient et l'inconscient. Nous ajouterons finalement trois schémas mandaliques (voir en fin d'article), dont l'un fut dessiné par un de nos patients et les deux autres par un dessinateur sous les directives d'un autre patient.

La totalité ou union des contraires se trouve symbolisée dans les images représentatives de la *conjunctio* ou par l'hermaphrodite. À ce propos, Jung souligne justement que l'androgynie du Christ est l'« unique » concession du christianisme au problème des contraires.

Dans *Psychologie et alchimie*, il affirme :

« Ce dont nous pouvons convenir aujourd'hui quant au symbole

⁵² : Jung C. G., *El secreto de la flor de oro*, Ed. Paidós, Buenos Aires, 1961, p. 38.

mandalique est qu'il représente un fait psychique autonome, caractérisé par une phénoménologie toujours répétée et universellement identique. Il apparaît comme une espèce de noyau atomique, dont nous ne savons rien de la structure la plus intime et de la signification ultime. »

Jung caractérise le centre comme « *selbst* » après avoir pesé soigneusement les données empiriques et historiques. Il propose deux interprétations sur leur signification, obtenues par la spéculation, afin de ne pas s'évader des limites empiriques, sans se prononcer sur aucune d'entre elles, ni exprimer laquelle il considère comme la plus probable.

La première, matérialiste, affirme que le centre n'est pas autre chose que le point où la psyché se rend inconnaissable, parce que, ici, se fondent le corps et la psyché ; la seconde, spiritualiste, affirme que le « *selbst* » n'est pas autre chose que l'esprit qui vivifie l'âme et le corps, surgissant dans le temps et dans l'espace.

« Les images de *but* qui possèdent une validité dogmatique sont celles qui se présentent à la conscience et montrent ainsi à l'inconscient une image reflétée où elle continue à se reconnaître et donc à s'articuler avec la conscience⁵³. »

Jung dit du symbole du mandala que son motif a toujours existé. Nous en concluons qu'il s'agit d'un type existant « *a priori* », d'un archétype inhérent à l'inconscient collectif et qui se soustrait à la sphère individuelle.

« Toute vie est, en dernière instance, la réalisation d'un tout, *selbst*, et c'est la raison pour laquelle on peut la caractériser comme *individuation*. »

Par l'observation des parallèles historiques, on infère que les symboles de mandalas ne sont pas des curiosités ethniques, mais des *régularités*. »

Le processus de transformation dans la psychologie de Jung est

⁵³ : Jung C. G., *Psicología y alquimia*, op., cit., p. 236.

analogue aux « initiations » artificiellement créées à toutes les époques, sauf qu'autrefois on travaillait avec des symboles traditionnels et aujourd'hui avec des symboles spontanés.

Pour exemple, nous avons les voies de l'initiation religieuse comme les exercices spirituels de saint Ignace de Loyola ou les formes bouddhiques et tantriques, chacune avec sa marque particulière d'espace, de temps et de culture.

Jung a recherché inlassablement des parallèles entre l'alchimie et la philosophie hermétique médiévale. La « fonction transcendante » – formation de symboles – est un objet fondamental de la philosophie du Moyen Âge et s'est exprimée dans le symbolisme alchimique. Simplement, par immaturité, elle n'est pas parvenue à se cristalliser en formulation psychologique.

L'alchimie s'exprime comme les contenus psychiques en langage figuré et allégorique. Elle cherche l'« or », mais pas l'or commun, l'« or philosophique » et elle le désigne de multiples manières : élixir de vie, teinture rouge, pierre philosophale, etc. L'Orient, pour sa part, poursuit la même quête, en appelant l'objet de sa recherche « corps de diamant », « fleur d'or », etc.

L'or apparaît collectivement comme l'image de l'esprit prisonnier des ténèbres. De la masse confuse, primitive, matière du processus alchimique, surgit de diverses manières – division, distillation, combinaison, etc. – la résurrection du corps.

L'alchimie n'est, en réalité, que la continuation médiévale de la gnose, un ensemble d'hérésies chrétiennes qui ont fleuri à l'époque des Pères de l'Église. Pour la gnose, sous n'importe laquelle de ses différentes formes, l'homme est une particule de lumière éternelle, immergée dans les recoins de la matière. Ensuite il sera racheté. Le christianisme apaise ces besoins, à travers le rachat par la Foi. L'alchimie cherchait aussi la Rédemption en réveillant l'âme universelle qui, selon elle, dormait dans la matière. Le yoga, quant à lui, parvient à la libération de l'âme dans le « nirvana » – où il n'y a plus de contraires –, non pas

comme l'alchimie, par des processus chimiques, mais par des exercices physiques et psychiques.

« Au plan psychologique, l'image de Dieu est un complexe de représentations de nature archétypique et elle représente une certaine quantité de libido projetée⁵⁴. »

L'image paternelle a été le facteur à l'origine des principales religions existantes : le père terrible, l'Ancien Testament ; le père aimant, le Nouveau Testament. L'image maternelle et les représentations animales ou théomorphiques ont été des facteurs importants.

Les degrés du yoga sont déterminés et exigent de la force et de la concentration psychique. Le dernier degré suppose un homme libéré des objets et correspond à la naissance de Bouddha : symbole de l'existence spirituelle éternelle. Jung dit, dans *Le secret de la fleur d'or*, que sa psychologie est expérimentale, réelle, compréhensive. C'est une réalité globale et, pour cela, une réalité vivante.

Cette aventure spirituelle de la quête du soi-même est l'un des objectifs des yogis⁵⁵, dans leur recherche de la libération.

Il est extraordinairement difficile ou impossible pour un occidental d'utiliser ces méthodes qui exigent de se couper de la vie. De plus, laisser de côté les conquêtes scientifiques de l'Occident équivaut, pour nous, dit Jung, à scier la branche sur laquelle nous sommes assis.

Le même Jung a décrit une méthode permettant aux Occidentaux d'atteindre le centre intérieur et d'établir un contact avec le mystère vivant de l'inconscient, par eux-mêmes et sans l'aide de quiconque. En réalité, Jung l'utilisa sur lui-même. Comme le dit justement Sarró, ce fut l'*édition princeps* de ses études psychologi-

⁵⁴ : Jung C. G., *Símbolos de transformación*, Ed. Paidós, Buenos Aires, 1962, p. 38.

⁵⁵ : Eliade Mircea, *Yoga e inmortalidad*, Ed. El Ateneo.

ques. Cette méthode demande de consacrer au soi-même une attention constante, sans laisser de côté les obligations quotidiennes. C'est un peu comme essayer de vivre à deux niveaux différents. Effectuer ses tâches journalières, mais rester à l'affût des indices, des rêves et des réussites extérieures – principe de synchronicité –, pour symboliser ses intentions et la direction du cours de la vie. Jung l'appelle *attention active*. Le moment venu, il faut laisser parler l'inconscient sans en craindre les conséquences.

« Il y a deux raisons principales pour lesquelles l'homme perd contact avec le centre régulateur de son âme. L'une d'elles est qu'une tendance instinctive particulière unique ou une image émotive peut l'amener à une unilatéralité qui lui fasse perdre l'équilibre. C'est ce qui se passe avec les animaux. Par exemple, un cerf sexuellement excité oubliera complètement sa faim et sa sécurité. Cette unilatéralité ou perte d'équilibre était particulièrement crainte des peuples primitifs qui l'appelaient *perte de l'âme*. Une autre menace vient de l'habitude excessive de dormir debout qui, sous forme secrète, tourne précisément autour de complexes déterminés. En réalité, le fait de dormir debout vient précisément de ce qu'il met en contact une personne avec ses complexes ; en même temps, il menace la concentration et la continuité de la conscience.

Le second obstacle est exactement l'opposé et il se doit à une consolidation excessive de la conscience du *moi*. Bien qu'une conscience disciplinée soit nécessaire pour la réalisation d'activités civilisées – nous savons ce qui se produit si un garde-fou se laisse emporter par le rêve éveillé –, cela comporte le désavantage grave de pouvoir bloquer la réception d'impulsions et de messages qui proviennent du centre⁵⁶. »

Dès lors, l'approche au Soi ne manque pas d'inconvénients et peut revenir à porter une charge bien lourde. Aux patients qui ont besoin de cette approche, nous exprimons en toute clarté qu'il s'agit d'un travail difficile, coûteux et prolongé, dont les résultats sont incertains pendant longtemps. De plus, au contraire d'une

⁵⁶ : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*, op. cit., p. 213.

intervention chirurgicale où on prête son corps pour que les chirurgiens effectuent l'opération dans la salle prévue à cet effet sans avoir à intervenir, ici, il doit participer de toute son âme au travail qui sera essentiellement le sien. L'analyste agira, seul, comme un guide et uniquement dans les moments de crise où se produisent généralement les symbolisations, il l'aidera à porter sa croix, comme Simon de Cyrène le fit avec Jésus.

« Saint Christophe, patron des voyageurs, est un symbole approprié de cette expérience. Selon la légende, il ressentait de l'orgueil pour sa grande force physique et il était seulement prêt à servir le plus puissant. Tout d'abord, il servit un roi, mais quand il vit que ce roi avait peur du diable, il l'abandonna pour servir le diable. Ensuite, il découvrit un jour que le diable avait peur du crucifix et, de cette manière, il décida de servir le Christ pour peu qu'il puisse le rencontrer. Il suivit le conseil d'un prêtre qui lui dit d'attendre le Christ sur un gué. Dans les années qui suivirent, il rencontra beaucoup de gens d'un rivage à l'autre. Mais, dans une sombre nuit de tourmente, un petit enfant l'appela en lui disant qu'il voulait traverser la rivière. Avec une grande facilité, il prit l'enfant et le mit sur ses épaules. Il marcha plus doucement à chaque pas, parce que cette charge devenait de plus en plus pesante. Quand il arriva à la moitié de la rivière, *il eut le sentiment de transporter tout l'univers*. Il se rendit compte qu'il transportait le Christ sur ses épaules et le Christ lui pardonna ses péchés et lui donna la vie éternelle. Cet enfant miraculeux est un symbole du Soi qui, littéralement, *déprime* l'être humain commun, même si c'est la seule chose qui ait le pouvoir de le racheter⁵⁷. »

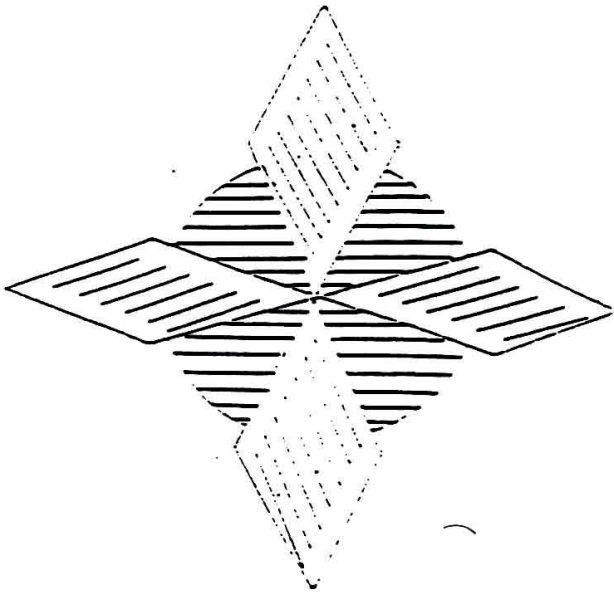
Le Soi possède une caractéristique sociale, en montrant une tendance à produire de petits groupes de cinq à dix personnes et en créant entre celles-ci des liens sentimentaux nettement définis et des sentiments de relation avec tout le monde. On peut avoir l'assurance que, dans ces petits groupes, il n'y aura pas d'infidélités, ni de trahisons, ni d'envies, ni de jalousies, et que toutes les forces des projections négatives ne rompront pas leur

⁵⁷ : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*, op. cit., p. 219.

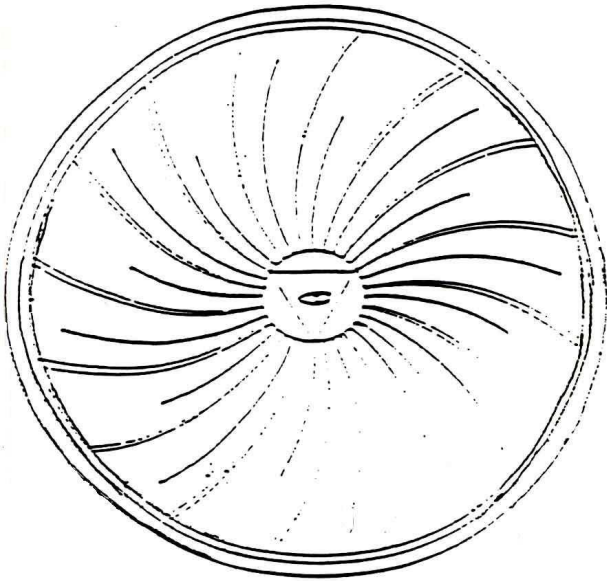
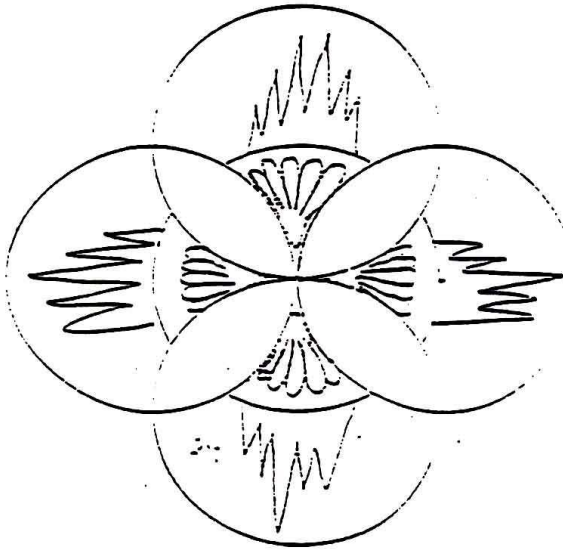
unité.

On parvient à ce résultat après une étape d'individualité et de solitude. C'est ce qu'observait Toynbee – l'historien anglais qui fut si marqué par les idées jungiennes – chez tous les grands de l'histoire qui influencèrent ensuite son évolution. Il appela ce phénomène *retraite et retour*⁵⁸.

représentation de mandalas



⁵⁸ : Toynbee Arnold, *Estudio de la historia*, op. cit., t. III, p. 235.



La littérature est-elle un témoignage ?⁵⁹

Pendant longtemps, il a été considéré la littérature comme une distraction : le poète courtisan auprès d'Auguste ; le trouvère auprès du seigneur ; Molière auprès de Louis XIV, La Fontaine auprès de Fouquet.

C'est pour cette raison que Malherbe s'écria : « Le poète n'est pas plus utile dans l'État qu'un joueur de quilles. »

Au XVIIIe siècle, les écrivains devenus philosophes prennent une place de choix : le roi Voltaire ; Diderot appelé comme conseiller par Catherine II ; Rousseau faisant un plan de réforme pédagogique pour le roi de Pologne... À la fin du siècle, Germaine de Staël estime que la littérature n'est pas un amusement, mais un document : elle reflète la société où elle est née.

* * *

La société se reflète dans l'œuvre littéraire

Nous ne connaissons guère l'époque homérique que par *L'Iliade* et *l'Odyssée*. À travers la Chanson de Roland, nous pouvons deviner le Moyen Âge : noblesse, sens de l'honneur, foi religieuse.

Cependant, nous soupçonnons une déformation des faits, et les historiens ont « dégonflé » la légende de Roncevaux. À travers les fables de La Fontaine, Taine s'est amusé à étudier le siècle de Louis XIV.

Mais si nous n'avions que les fables, connaîtrions-nous bien ce siècle ? N'oublions pas l'esprit narquois et amer du fabuliste qui

⁵⁹ : publié dans le n° 60 de la lettre de SOS Psychologue (juin-juillet 2000) « La littérature est-elle un témoignage ? ».

déforme l'événement à plaisir. À travers Molière nous apparaît la société du XVIIe siècle, mais aussi l'homme de tous les temps. Engels préférait étudier la société du temps de Louis-Philippe dans les œuvres de Balzac qu'il estimait supérieures aux traités d'histoire.

Or n'a-t-il pas été souligné la déformation balzacienne de la réalité, comme le fait remarquer René Benjamin ?

* * *

La littérature est-elle un simple reflet

Nous sommes amenés à constater que la littérature n'est pas un simple reflet. Il est tout à fait possible de discerner la personnalité de l'écrivain d'une part, les principes d'une école, d'autre part.

L'art classique est impersonnel. Il généralise. Ainsi, derrière les personnages de Racine, de Molière, de La Bruyère, apparaît l'homme de tous les temps.

L'art romantique est lyrique. Donc, derrière René, on devine Chateaubriand, Lamartine derrière Jocelyn, Hugo derrière Olympio, Georges Sand derrière Lélia...

* * *

La personnalité de l'auteur

L'auteur marque plus ou moins son œuvre de sa personnalité. En règle générale, il existe trois catégories d'auteurs :

Ceux qui répondent aux désirs de la génération attachée au bon vieux temps, Comme les néo-classiques de la fin du XVIIIe et des débuts du XIXe siècle : l'abbé Delille, par exemple ;

Ceux qui expriment très exactement ce que souhaite la « multitude » et qui, de ce fait, obtiennent de leur vivant le plus grand succès. S'il y a tout un éventail d'écrivains à succès, expression directe de la mentalité publique, c'est qu'il existe

plusieurs publics, d'un goût plus ou moins éclairé, plus ou moins influencé par le « snobisme » du moment. Comme Eugène Suë ou Alexandre Dumas père, par exemple ;

Ceux qui expriment les goûts d'une très petite minorité qui sont en avance sur leur temps et préparent en conséquence la mentalité des générations à venir. Incompris de leur vivant, ils connaissent parfois la misère. Comme Stendhal, Baudelaire, Rimbaud, par exemple.

* * *

Lesquels de ces trois catégories marquent le plus dans la littérature ?

D'abord les seconds que les éditeurs impriment et réimpriment, en faveur desquels ils font la plus large publicité. À eux, vont les honneurs. Ils entrent dans les académies. La presse en parle constamment. Ils appartiennent à l'actualité.

Mais, à mesure que passent les décades, ce sont les derniers qui émergent. L'histoire des arts, comme l'histoire des sciences, ne retient, en définitive, que le nom des inventeurs : ceux qui ont apporté quelque chose de neuf.

C'est parce que Voltaire n'apporta pas grand-chose de nouveau dans la tragédie qu'il est aujourd'hui oublié en tant qu'auteur dramatique.

Très apprécié en son temps, le poète Sully Prud'homme disparaît peu à peu de nos manuels de littérature qui, en revanche, réservent aux « poètes maudits » de la fin du XIXe siècle une place de plus en plus grande. Et pourtant, il obtint le prix Nobel en 1912...

* * *

Mais s'il y a une histoire des histoires de la philosophie, c'est que chacune d'elles porte à la fois une conception de l'histoire et une

définition de la philosophie à une époque donnée de sa propre histoire.

Le génie échappe à tout déterminisme.

« S'il est vrai que toute époque devient celle de ses génies, tout génie est de son époque. L'œuvre n'est pas intemporelle. L'action du milieu intervient. » (Yvon Belaval)

Journal sur le pouvoir⁶⁰

Dimanche 13 août

Le mot pouvoir éveille en moi, en premier lieu, une sensation de malaise. Tout mon corps réagit avec indignation. Le mot évoque pourtant les souvenirs de toute une vie où j'ai pu contempler l'exercice du pouvoir sans l'humilité du savoir.

Oui, ce mot évoque en moi l'horreur des situations où j'étais impuissante pour agir comme « contre pouvoir ».

Après je me suis dit qu'il me fallait le pouvoir pour pouvoir me battre. Quand j'enseignais à mes élèves à l'université et dans certains cours de sociologie ou de psychologie sociale où la discussion était permise, car les élèves travaillaient en sous groupes constitués de 5 ou 6 chacun participant à des thèmes connus, par exemple la stratification sociale, je les voyais lutter pour faire passer des idéaux. C'étaient des jeunes qui voulaient changer le monde ! Et pourquoi pas ? Mais je leur disais : « Attendez, allez chercher le pouvoir légitimement et après vous pourrez vous faire entendre. »

Seulement avec le pouvoir légitimé nous sommes capables de lutter contre le « pouvoir illégitime », celui qui est ostentatoire, abusif et sans aucun doute néfaste.

J'ai connu la barbarie au pouvoir, soutenue par l'ignorance, la brutalité et les intérêts mesquins.

* * *

Dans la morale du samouraï, il est dit que le pouvoir gagné

⁶⁰ : publié dans le n° 61 de la lettre de SOS Psychologue (août 2000) « Le pouvoir ».

facilement et rapidement n'est pas légitimé dans la durée, car ni la connaissance, ni le savoir, ni la compétence ont été assez mis à l'épreuve du temps. C'est la lente montée de la sagesse dans l'exercice du pouvoir qui rend au détenteur du pouvoir le rayonnement de l'autorité. L'autoritarisme est une forme perversifiée de l'exercice du pouvoir et le porteur du pouvoir périra sans gloire, cassé, sans s'être confronté aux épreuves de la réalité.

Lundi 14 août

Cela va mieux aujourd'hui, après avoir dit mon premier mot de révolte. Je laisserai de côté toute définition du pouvoir. Essayez de vous poser les questions : Qu'est-ce que le pouvoir ? Qu'est-ce que cela éveille en moi ? Quel est le type de pouvoir que je voudrais pour moi ? Ai-je le pouvoir ? Suis-je digne du pouvoir que je possède ? Le pouvoir est-il pour moi un but ou un moyen ?

Restez un moment seul, confrontez-vous à vous même, dans un silence intérieur vrai. Éloignez-vous de toute apparence. Soyez vous-même, conscient de votre propre et nécessaire solitude d'homme en train de devenir objectivement présent à vous-même et libre, méritant d'exister et peut-être d'exercer un pouvoir.

* * *

Pouvoir est un mot magique.

Derrière lui s'abritent tous les possibles. Qui ne veut pas le pouvoir ? Sans le pouvoir, même le bien ne peut pas être fait. Mais il faudra vouloir pouvoir faire encore pour exister... et sans le vouloir rien n'est possible.

Nous sommes déjà rentrés dans un niveau de questionnement métaphysique qui ne peut pas être nié quand nous nous demandons simplement « qu'est-ce que le pouvoir ? »

Mardi 15 août

Nous avons tous un pouvoir : le pouvoir, par exemple, qui nous donne la maternité.

Mme N..P me parlait, il y a sept mois, de sa mère impitoyable. Trois divorces témoignent d'un conflit relationnel entre ses maris et sa mère. Trop tard, elle avait pris conscience de l'agression. Des étrangers au couple lui avaient fait remarquer sa soumission à sa mère, son manque absolu de respect par rapport à son conjoint qui, peu à peu, s'était éloigné d'elle, car il avait ressenti la peur de cet enjeu de manipulation sans avoir pu même pas le définir.

Blessée et vidée, désespérée et sans foyer, elle avait demandé, comme les autres fois auparavant, la protection de sa mère. Hélas, après ses exigences, elle s'était enfuie dans ses affaires si importantes que la souffrance de sa fille était, selon elle, secondaire.

Seule avec une sensation d'effraction violente, elle ne faisait que continuer à ruer des coups.

Elle vient vers moi avec une demande de protection. Elle peut pointer l'injustice, mais n'est pas encore capable de se révolter.

Sa colère, évidente, si elle devient libératrice, l'amènera à sortir de l'emprise de la mère.

Ce n'est pas le premier cas... Le pouvoir qui finit par affaiblir la fille victime jusqu'à la faire se sentir comme coupable.

Elle n'arrivait pas à penser ou à se concentrer. Rien ne lui permettait de se reconnaître dans son bon droit.

La mère apparaissait comme porteuse d'une rigueur morale et d'une sagesse sans limites.

Elle se sentait impuissante et inutile.

Ma patiente a-t-elle des forces pour se battre avec moi contre cette mère envahissante et dévoratrice elle-même divorcée et avec

un contentieux évident avec les hommes ?

Comment pourrais-je l'attirer vers la lumière en la sortant de sa défaite ? Le temps nous presse. Un éclatement de la personnalité est possible, pour réparer le supportable de l'insupportable.

Je tiens fort, je suis son alliée, son appui extérieur, celui en qui elle peut faire confiance.

Il nous faudra donc établir des stratégies de changement pour diminuer la brutalité du traumatisme.

Jung disait que, à des patients dont l'intelligence est supérieure à la moyenne, il faut leur donner le savoir pour se défendre.

Apprendre à manipuler celui qui vous manipule n'est pas un acte pervers ou hypocrite, mais une stratégie de survie.

Si vous voulez voir le dévorateur tomber, donnez-lui à manger de sa propre cuisine. Apprenez à écouter ce qui est derrière la parole bien sensée de l'autre. Vous trouverez mille fois de l'agressivité et vous aurez le droit de vous défendre.

Mercredi 16 août

Aujourd'hui, je suis en train de lire, sur la bioéthique *Entre le pouvoir et le droit*, un dossier sur le thème.

Il s'agissait donc d'un projet de la science d'établir un pouvoir sur la nature, « où ce pouvoir s'étend au corps de l'homme lui-même qui entre ainsi dans la sphère de la maîtrise humaine. Le corps devient l'objet d'un nouvel enjeu majeur entre pouvoir et droit » (revue Cités 3/2000 – PUF). À nous de lire entre les lignes. Vous avez le pouvoir de réfléchir seulement si vous arrivez à être libre.

Jedi 17 août

Je me suis réveillée, aujourd'hui, un peu moins polémique. Il

faisait beau. Je buvais la vie à pleins poumons, je respirais l'âme des choses, je me suis laissé masser par la brise, j'avais simplement le pouvoir d'aimer, et en plus de m'aimer.

Il s'agissait d'une matinée innocente où je me sentais privilégiée, car vivante. Les nuages, même, semblaient ronronner à chacun de mes pas et la pluie n'avait plus de pouvoir.

Je me suis même demandée pourquoi le thème du pouvoir m'avait autant tracassée. C'était évident que j'avais en partie, seulement en partie, déchargé mon sac de pèlerin...

Fait à Paris entre le 13 et le 17 août

*C'était la nuit, il n'y a pas, ici, l'odeur vivante du jasmin de mon pays en été,
mais mon odorat recréa les souvenirs des nuits quand je ressentais dans la
puissance d'un parfum la joie de l'éternité.*

*Le pouvoir n'est que le droit sans limite que possède l'homme capable d'aimer
ce qu'il est, ce qu'il fait, ce qu'il donne, ce qu'il est capable de partager.*

Requiem IV⁶¹

Jeudi 24 août 2000 : Deux ans plus tard, à la même heure

Ma toute petite,

Il y a déjà deux ans que tu es dans le jardin du Seigneur et papa déjà 25. J'espère qu'il est en train de te raconter des histoires drôles et qu'il est en train de t'aimer comme seulement nous deux pouvions le faire.

Ces jours-ci j'ai compris que tu ne veux pas que je t'oublie. Tu es en train de me dire des choses que tu ne m'avais jamais dites. Que tu m'entendais lorsque, pour jouer encore avec toi, je tapotais tes paupières pour que tu les ouvres. Maman, je n'aurais jamais cru que tu pouvais mourir...

C'est une soirée tiède, je ne porte qu'une chemise et une polaire. Je suis à Fontainebleau, ce que j'ai trouvé de plus ressemblant à Miramar. Tu étais en train de t'endormir pour toujours. Je n'aurais jamais cru que tu pouvais mourir ! D'ailleurs, je ne le crois toujours pas. Il existe une défense psychologique appelée évitation, du verbe éviter. Là, ma langue maternelle triche et parfois je ne sais pas la traduire. Et je ne savais pas que nous étions en août, le mois où partent ceux qui souffrent dans notre hémisphère, lorsqu'il fait froid.

J'avais ouvert la veille une fenêtre du couloir et lorsque j'ai vu que tu étais froide, j'ai voulu te couvrir pour te réchauffer.

En réalité, je ne savais pas quoi dire, mais tu vois que mon amour, tel un étendard gagné pendant une bataille, est la seule vérité que

⁶¹ : publié dans le n° 62 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 2000) « Le corps ».

tu aies emportée au ciel des justes.

Je suis allée au cimetière d'Avon il y a quatre jours. Là, dort quelqu'un qui a beaucoup aimé et qui a beaucoup fait pour les êtres complexes comme nous deux... Oui ma chérie, car tu étais tellement complexe que tu n'avais besoin que de ton humilité comme manifestation de ta grandeur.

À toi, mon éternel amour, ma toute petite, en ta deuxième année de vie dans le jardin du Seigneur.

Tu m'as appris à aimer et, parce que ça fait partie des choses naturelles de la vie, je t'aime dans ce présent qui fait l'éternité.

* * *

Vendredi 25 août : Amour, pouvoir, destruction, réparation

Ma très chère petite maman,

Dans cette parfaite solitude nous continuons notre dialogue. Oublions les circonstances de ta mort il y a deux ans. Nous voyons toutes les deux que cet événement a peut être eu comme seule conséquence d'améliorer les choses, car maintenant nous pouvons tout partager. Après un été terriblement français, pluvieux et incontinent, par la force de la grâce divine et aidée par mes sauvages intuitions, je me trouve dans la forêt de Fontainebleau, comme je te le disais hier. Maintenant la nuit est bien avancée, mais depuis trois jours, autant que ces trois jours, tes derniers, pendant lesquels nous avons pu nous aimer encore plus si c'était possible, le soleil s'est mis à briller. Aujourd'hui, je suis restée cinq heures entre la piscine et la forêt. Naturellement la piscine est dans la forêt et je la regarde sachant que toutes les deux nous viendrons alimenter la création.

Nombreuses parmi ces cinq heures sont celles que nous avons passées dans l'eau nous lavant ensemble du péché originel. À cause de ce petit péché, d'avoir voulu savoir, nous sommes condamnés à nous séparer ! Dieu notre Père a été totalement

irresponsable lorsque il a décidé de garder l'homme dans l'ignorance. J'attends que Jésus Christ vienne dans cette vie sur la terre pour que nous ne soyons plus séparées. Pourquoi pas ? Ton courage, Maman, ton silence, ta compréhension m'ont donné le sens de la vie. Tu ne jugeais jamais, tu ne disais que ce qui était nécessaire.

C'est extraordinaire qu'un enfant puisse parler avec sa mère comme je le fais avec toi. Il n'y a jamais eu de contentieux entre nous, tu étais mon alliée et si tu n'avais pas été ma mère, je t'aurais choisie pour être mon amie.

Pablo Neruda dit : « qu'il est court l'amour, qu'il est long l'oubli ». Pour ma part, je formulerais cette question différemment : le véritable amour est tellement long que l'oubli est une utopie. Néruda devait faire référence aux passions et non aux sentiments.

Je me suis demandée ce que toutes deux avions cherché dans la vie.

Je te réponds : la stabilité, mais par des voies différentes.

Toi, tu as choisi Papa. Moi, je ne sais pas si j'ai choisi mon conjoint, je crois que c'était un choix dans un contexte d'époque et de culture. Une jeune fille devait se marier le plus tôt possible. C'est-à-dire, pas question de fiançailles interminables. Heureusement, Papa a rompu avec les canons de me convertir simplement en un objet dans le marché des candidates. Il m'a fait plonger dans les études, exigeant des doctorats pour que jamais je ne dépende de personne. Il a été indépendant comme moi et comme moi protecteur...

Rien ne nous manquait auprès de Papa. Je ne sais pas comment entre Papa et moi nous n'avons pas pu t'empêcher d'être dévorée par ton éducation.

Tous deux, nous nous sommes sentis impuissants et lorsque nous sommes partis, tu t'es laissée détruire.

Tu as été prostrée par le pouvoir des méchants, des manipu-

lateurs, des mauvaises langues. Moi, je revenais, chaque année et à chaque fois je te sentais plus proche de moi, plus proche de Papa, plus proche de ta mère. Personne ne sait que j'ai reçu en héritage tes secrets et ceux de mon père et ceux de ta mère...

Ne crois pas que je me sente mal à l'aise en étant sincère. Lorsque ta fille analyste te menait à tes propres limites avec douceur, mais avec fermeté, le volcan qui était en toi entraînait en éruption et tes sublimes yeux dorés brillaient réellement. Toi, la femme de silence, tu m'as faite ce que je suis. Et comme dit Winnicott : « lorsque l'on craint l'effondrement ce n'est pas parce qu'il approche, mais parce qu'il a déjà eu lieu. Il ne pourra être confronté que si l'on peut le travailler dans la projection analytique. »

Tu t'es effondrée, j'ai accompagné ton effondrement, fille d'une mère dépressive qui ignore qu'elle l'est.

Ton cas a été la raison de mon existence et de ma vie et de cette profession qui est la mienne dans laquelle le pouvoir de l'analyste, qu'il détient, car il est le sujet de l'inconscient de l'autre, permet de donner à l'existence le sens d'un profond sacerdoce.

Bénie sois-tu ma toute petite dans le jardin du Seigneur et Merci (A bientôt)

Fait à Fontainebleau le 25 août 2000

Il règne un calme étrange, de ceux qui précèdent les tempêtes, mais disons avec Winnicott que la tempête est déjà passée et que nous devons seulement retrouver les traces pour remédier au désastre de vies brisées par le pouvoir des autres... « par les secrets de famille ».

Corps et sentiment⁶²

I

Tu me regardes
comme reniflant mon âme
comme voulant savoir
si tu peux me perdre
par la mort
parce que en vie je ne te quitte pas
parce que nous sommes marqués
comme les bêtes dans les fermes
propriété d'un maître méchant
et plus que méchant, cruel
Tu voudrais m'immortaliser
pour que je ne m'échappe pas
mais je le fais chaque nuit
quand je peux rêver à d'autres choses
qui ne soient pas toi
ni moi
ni nous
En rêve je dévore mes ennemis
les tiens
les nôtres
Parce que tu es fidèle parfois je crois
que tu me préfères morte
enfin immobile
sans personne d'autre qui me possède

⁶² : : publié dans le n° 62 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 2000) « Le corps ».

Tu t'es collé à ma peau
 comme la mousse à la pierre
 et tu n'acceptes plus la marée
 mais le vent change
 et la nuit vient
 et parfois je dors de rêves où tu n'y es pas
 et parfois même je t'aime
 mais pas trop.

II

J'insiste
 je ne t'ai jamais connu
 ce sont des mots d'amour à l'absent
 à celui qui aurait pu être
 si tout en moi est un chant à la vie
 pourquoi j'insiste
 avec cette nostalgie qui me noie
 comme j'aurais aimé
 me noyer en toi ... ?
 Tu es un rythme que je n'ai pas connu
 celui des hommes importants
 qui n'ont jamais été pour moi
 ceux des femmes très belles et fragiles
 hommes clairs, ostensiblement clairs,
 dans des costumes sombres, avec des voitures sombres
 et des cravates changeant comme les saisons

Ils passaient, déjà mariés, les cheveux argentés,
 l'air altier, une ambassade
 des siècles de classe,

mariages de raison ? Seulement le premier,
premier et plus que premier : le seul
Les héritages restent indivis !
et les petites femmes fragiles
buvant le sirop de la duperie
dans les bras de l'amant

Fatiguées dans les aéroports
de boutique en boutique fredonnant l'oubli
entre or, perle et carré Hermès
entre soupir et roman
attention à la larme qui ride !

Je sais maintenant pourquoi je ne t'ai pas connu
je suppose que j'aurais seulement pu te détruire
ou me détruire
à ta superbe mon intelligence
à ta classe la mienne
à tes costumes sombres mon blanc infini

Mais malgré tout et plus que tout
je te désire et ce sera ainsi au-delà de la vie
parce que toi seul tu pourrais me limiter
seulement toi me protéger
Je t'arrache à tes rituels
je te vois dans la campagne
avec bottes et cravache
et une jument sauvage
et je t'aime presque ... mais pas trop
Je t'arrache à tes rituels
et je te vois au bord de la mer
sur la plage, entre mes bras
et je t'aime presque ... mais pas trop

III

La vie ?
 une série d'escaliers
 qui se succèdent
 et dans chaque volée un palier
 et dans chaque palier une fenêtre
 et dans chaque fenêtre un paysage
 de ce qui fut
 de ce qui aurait pu être
 de ce qui n'a jamais été
 La vie ?
 une série d'escaliers
 qui montent, qui descendent,
 qui atteignent les nuages
 ou qui cherchent les entrailles
 les entrailles de la terre
 là où il n'y a plus d'escaliers
 mais des coffres vides
 et d'autres pleins
 et d'autres à moitié vides
 et d'autres à moitié pleins
 en haut lumière jusqu'à l'aveuglement
 en bas ombres jusqu'à la cécité aussi
 arrêtée sur le premier palier
 je contemple notre paysage
 ni toi ni moi avons le même visage
 ni les mêmes regards
 chaque marche nous a beaucoup coûté
 nuits d'insomnie
 de passion assumée
 de pleurs d'enfants

de saisons se succédant fatalement
 Parfois, te regardant, je t'aime presque
 mais pas trop

IV

20 ans et déjà mère
 au travers de la fenêtre les champs
 et dans le jardin une rose rouge
 et les souvenirs d'enfance
 et soudain
 Le point du silence,
 celui où tout se brise,
 où il n'y a rien à dire,
 dans un présent suspendu dans le néant,
 annulés tant le passé,
 comme le sens,
 ou la recherche.
 silence qui rime avec éternité
 arrêt du désir,
 de la cause,
 du besoin,
 heure libre
 où la rose est rose
 l'enfant enfant
 et le champ champ

...

et tu n'es pas là
 ni homme, ni père, ni fantôme
 juste un long silence
 arrosant le cœur de la terre
 Oui, je t'ai peut être aimé ... mais pas trop

V

J'ai su hier que tu avais été important
parce que nous avons joué ensemble
à l'amour ... mais sans amour
parce que nous avons été des figurants
dans la comédie d'exister n'étant pas
mais répétant jusqu'à la lassitude
ce que depuis des siècles a été raconté :
« Naît, grandit, reproduis-toi et meurs »
Oui, mais dans les intervalles, quoi ?
Des pensées fugaces
Qui suis-je ? où suis-je ?
Où vais-je ?
et les cycles s'accomplissant
et les pensées se fanant
dans des vases à fleurs sans fond
incapables de retenir l'eau
j'ai su hier que tu avais été important
et que je t'ai peut être aimé, mais pas trop

VI

Devant la fenêtre une rue
je ne sais pas où elle finit
il y a des arbustes de mûres
dans un étrange terrain inculte
au fond de la longue rue,

à ma droite,
 et de petites maisons blanches à gauche
 sans prétentions
 et quelques pieds de marguerites
 se dressent entre les mûres
 et je n'accepte pas la fugacité
 et je meurs avec les changements de lumière.
 le soleil s'éteint sur les mûres
 la longue rue blanche devient grise
 et je n'accepte pas la fugacité
 et je t'attends
 comme chaque après-midi
 et l'enfant dort
 et je meurs d'éternité
 et je sais que tu vas arriver
 lointain
 et la rue s'assombrit encore plus
 et je n'accepte pas la banalité d'exister sans être
 et mes 20 ans millénaires me pèsent
 et peut-être je t'aime ... mais pas trop

VII

LE CORPS ET LA MORT

C'est sûr, nous étions deux enfants
 perdus dans le bois,
 abandonnés
 mais, qui nous a abandonnés ?, et
 comment ? et quand ?
 hier soir l'enfant a mal dormi

et il avait la diarrhée
et moi peur
et toi tu t'es effacé dans le sommeil
comme cherchant la mère
ou le père
ou le Dieu éternel
et ce sont peut-être eux tous qui t'ont abandonné
mais pas à moi qui suis la mère
du tendre enfant qui a mal dormi

VIII

... et l'abandon final de ces étapes
quand je veux me libérer de tes griffes
et mourir de la mort douce des entrailles
et naître dans le soupir d'une rose
dans la gemme dorée du prunier
dans la vague marine quand tu n'y étais pas encore
Je veux m'enivrer de la mort du poète
et de l'autre, que je ne comprends pas, du suicide
Je cède le pas à l'ennemi
je lui offre la terre que j'ai aimée
et je m'abrite en son sein pour te haïr
Pas un seul instant ton désir ne m'a appelé
et encore plus de vingt ans se sont écoulés
depuis le jour sombre où tu m'as tuée
Ce n'est pas la mort naturelle qui me fait te quitter
ton estocade a été plus longue que la mienne
je me débats, les portes ne s'ouvrent pas
tu me poursuis, collé à ma mémoire
et un bateau s'en va, libéré,
mais je ne suis plus là :

Samouraï vaincu,
mon sang sur le sable,
seulement le sang se libère,
et cherche la vague, quand tu n'étais pas encore là,
et nourrit le soupir de la rose
et la gemme dorée du prunier.

Fait à Paris, certaines nuits où le silence crie fort, quand les sentiments se lancent au galop, quand des passages de vie s'illuminent, quand les mots deviennent assez sonores pour se faire écriture.

Le corps écrit et l'âme écoute et tu es tout et tous sauf moi-même enfermée dans l'arcane de ma mémoire quand j'ose pénétrer dans le chemin initiatique qui m'amène au seuil de mon mystère.

L'automne emporte des roses qui se fanent et tombent, mais pas ma rose rouge, celle de mon jardin de Córdoba, derrière la fenêtre.

Imaginaire et symbolique⁶³

Laisser la place à la parole de l'inconscient, céder à la volonté.

L'homme est un être symbolique.

Se laisser raconter une histoire c'est un acte de supplice dans une situation particulière.

L'imaginaire se manifeste sans être brimé par la volonté consciente limitative. Il s'agit d'exprimer l'inexprimable, c'est-à-dire les symboles.

Il n'y a pas de contes pour adultes ou pour enfants, il n'y a que des contes qui expriment avec passion et justesse les structures profondes de l'auteur. Ils sont aussi des formes d'expression du rêve éveillé, en se laissant être écrits. L'acte d'abréaction s'accomplit. Après, en les lisant, on verra le produit autrement, c'est-à-dire, qu'on fera les opérations psychologiques nécessaires :

- 1/ laisser venir
- 2/ contempler
- 3/ comprendre
- 4/ interpréter.

Un cas

Madame X est venue avec une demande d'orientation. Elle se trouvait dans une situation de crise majeure, car son mari avait tenté de partir à 5 reprises ; il a d'ailleurs fini par le faire définitivement.

⁶³ : publié dans le n° 63 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2000)
« Raconte moi une histoire ».

La patiente, très disciplinée, avec des séances journalières pendant les 3 mois précédant ce récit, avait comme atout son désir de sortir de cette situation désespérée.

Il s'agissait d'une étrange histoire. Mariée avec un étranger, je vois qu'ils s'aimaient beaucoup, mais la communication se faisait de façon parallèle. Ils projetaient réciproquement leurs problèmes, leurs angoisses, leurs frustrations, leur manque de maturité.

Elle est venue, confuse, n'ayant aucune emprise sur le réel.

Je ne pouvais la soutenir que les jours de la semaine et le week-end je la laissais avec son imaginaire. C'est ainsi qu'a commencé à cheminer l'abréaction.

Chaque vendredi, je lui disais « écrivez, écrivez » et c'est après 3 ou 4 semaines que le contenu de ses écrits prenait sens et dévoilait non seulement ses problèmes de couple, mais aussi son histoire personnelle, son enfance, l'insertion dans sa famille, l'ancestral.

En même temps, des choses se passaient dans sa vie quotidienne ; parallèlement à cette façon de vider l'imaginaire sans le conduire, en le laissant faire, elle mettait de l'ordre dans sa maison. Elle percevait la poussière qu'elle ne voyait pas auparavant. Elle vidait son appartement des vieux meubles qui l'encombraient.

Par rapport à son analyse et à son travail de graphocatharsis, elle était dans une situation idéale, car en étant ingénieure informaticienne, avec une carrière très réussie aussi bien en France qu'en Suisse, elle avait tout abandonné pour suivre son mari à Stockholm où elle était devenue une femme au foyer. Cette disponibilité de temps lui permettait une certaine mise à jour. Cela lui permettait de comprendre sa vraie histoire qu'elle ne pouvait pas consciemment raconter et moi non plus.

Elle a rempli jusqu'à maintenant 6 ou 7 cahiers et au cours de certains week-ends, il lui arrivait d'écrire plus d'une centaine de pages.

Étant donné son niveau intellectuel et sa discipline, je me suis permis de faire de cette analyse un travail didactique à 2 niveaux :

- 1/ analyse des profondeurs
- 2/ travail comportemental

Pour la sortir de cette confusion, elle allait accepter tout le matériel de l'imaginaire, mais canaliser vers la conscience tous les éléments possibles à chaque fois qu'on comprenait et interprétait ses écrits.

Chaque canalisation se faisait selon la méthode comportementale, c'est-à-dire que l'inconscient nous donnait les chemins à suivre dans le réel chaque jour, pour faire de ce travail, un travail de transit entre la confusion et la prise de conscience du réel.

C'est comme ça que la peinture a été faite à l'intérieur de la maison, les armoires vidées des choses inutiles.

La patiente pouvait enfin conduire sa voiture sans angoisse.

Son imaginaire parlait et parlait encore. On pouvait constater le piège de l'imaginaire plus clairement, parce qu'en étant seule à Stockholm, elle vivait dans une situation de laboratoire.

Au commencement, dans ses nuits solitaires, elle rêvait qu'elle était tirée par les pieds dans son sommeil. Cette histoire de pieds était liée à la difficulté de marcher sur le réel et à l'accepter autrement.

La dernière semaine, sans autre aide que notre travail ensemble, elle a fait une formation d'informaticienne francophone.

Finalement, en 4 mois, elle a pu communiquer avec le monde, c'est-à-dire qu'elle a pu prendre une place dans son réel d'aujourd'hui.

Onaisín ou le chemin du héros⁶⁴

Les augures l'ont prédit : le fils du roi porterait un manteau d'étoiles, mais il n'aurait pas de tête.

Quand je suis né, mes parents s'inquiétèrent à mon sujet. Ils pensaient que je manquerais de force de caractère. Mille histoires circulaient à mon sujet.

C'était l'été et les gens de notre village pauvre dévoraient le gibier qui proliférait vers cette époque, et ils séchaient le reste de la viande en prévision du rude hiver patagon.

Les prophéties disaient que nous serions les derniers à connaître le Dieu enfant qui était né très loin il y a des siècles.

Étrange et mystérieuse Patagonie, terre de privation et d'excès !

Ma mère m'allaita en s'étonnant que je sois doté d'une tête et d'une bouche, mais en acceptant sans plus de cérémonie que je porte un manteau d'étoiles qui, dans les froides nuits de janvier, l'envahissait d'une bouffée de plaisir. Ma mère était une belle femme, les cheveux raides et courts, l'air angoissé et paralysé de peur parce que l'hiver arriverait bientôt, le ciel s'éteindrait, la neige tomberait dans les montagnes lointaines, les lacs gèleraient et on ne pourrait que dévorer humblement la viande sèche qui pendait à notre plafond. Elle était salée de mer, salée par les vents de mer.

Ma mère allaiterait, jusqu'à épuisement, l'enfant homme dont les augures avaient annoncé qu'il viendrait sans tête. J'avais les yeux noirs et perçants comme elle, et je riais de sa large bouche. Mon

⁶⁴ : publié dans le n° 63 de la lettre de SOS Psychologue (décembre 2000) « Raconte moi une histoire ».

rire faisait exploser des étoiles de feu, des étoiles de la Terre de Feu.

Quand les hommes accomplissaient leurs rites, mon père se levait. J'étais présent en tant que fils du roi-cacique, image de la nouvelle puissance.

Les pirogues partaient sur les canaux de la Terre de Feu et, emmitoufflé dans des peaux de guanaco, mon père m'emmenait avec lui.

Quand les hommes de la tribu parvenaient à me voir, je dormais toujours, mais autour de mon berceau de roi, les lumières des étoiles, de la lune et les yeux des vieux de ma tribu brillaient.

L'été était somptueux, la viande abondante, les femmes enfantaient sous des cabanes de fourrures. Je suis né en terre froide mais les pirogues portaient des lumières de feu dans les nuits australes, dans mon monde perdu aux confins des glaces éternelles antarctiques. Quand le sentiment naissait dans notre cœur, le silence se peuplait de rumeurs, d'harmonies. Parce que l'amour grandit partout comme la « bonne herbe » dans les terres du nord.

* * *

Un jour arriva l'automne froid et impitoyable. Ma mère m'allaita, les yeux fondus dans la lumière de mes étoiles. Et elle m'aima sans tête, car, seulement, pour elle, j'en avais une, et mes yeux noirs ne mentaient pas, ni ma bouche anxieuse, ni mon corps puissant qui devrait supporter ces hivers qu'elle craignait sans savoir pourquoi.

Ma mère est venue du nord, d'au-delà les hautes cimes, fuyant un mal mystérieux qu'apportaient les étrangers et qui décima sa famille.

Nous fûmes les derniers à connaître l'histoire d'un certain enfant-Dieu qui, dans un lieu coupé de notre monde étroit, était né dans

une étable et dont la destinée était aussi liée à une étoile.

Les augures ont dit que je naîtrais sans tête, mais avec un cœur et un manteau d'étoiles, que je cheminerais d'un pied viril dans d'étranges contrées, et que les constellations me confieraient à chaque nouvelle lune des secrets millénaires, qu'elles ne confient qu'à ceux qui sont réveillés quand elles ne dorment pas – et elles ne dorment jamais.

Ma mère se parfumait aux essences champêtres et mon père, le roi-cacique, gardait pour elle les meilleurs morceaux du gibier qu'il chassait. Mon père était fort et austère. Il était roi et chassait sans peur dans les nuits tièdes de notre court été. Mon père aimait ma mère, même si elle venait du nord, parce que le nord apportait la force et qu'elle seule pourrait engendrer des hommes forts.

Je fus témoin de beaucoup de nuits d'amour dans le sein chaud de ma mère, je fus témoin de ses amours patientes. Mes parents épuisaient la gloire de leurs sexes dans le mystère fugitif de leurs orgasmes et, même sans tête, je fus le cœur, les entrailles et la vie de cet amour sans frontière, ni tristesse.

Ma mère souriait facilement ; encore aujourd'hui, dans les hivers sans pitié, son sourire accompagne ma mémoire et ses rires de plaisir me donnent la force de raconter avec des mots ce que j'ai aimé avec mon cœur.

* * *

Les augures l'ont prédit : mon village de la Terre de Feu s'éteindrait un jour parce que les miens deviendraient tristes et leurs copulations ne porteraient plus de fruit.

Aux matinées au maigre gibier de l'automne succéda l'hiver. Je savais, parce que les enfants savent ce que les adultes ont oublié, que ma mère devenait triste en pensant à la « bonne herbe » de ses montagnes du nord.

Mon père était de haute taille ou, tout au moins, c'est ainsi qu'il me paraissait. Je m'en souviens encore et je vois en lui un géant admirable. Il nous aima et il n'eut pas peur. Je buvais aux amphores de son autorité et de sa loi aussi bien que du sein toujours prolifique de ma mère. Lors de mon premier hiver, de mon second et encore de mon troisième, ses seins riches et juteux m'allaitèrent, comme si les hivers n'étaient que d'éternels printemps pour ma jouissance et ma vigueur.

Mais ma mère nous quitta un jour, sans mot dire. C'était une nuit chaude, la première après mon troisième hiver. Et je n'eus plus de sein à téter. Les femmes du village me préparaient de délicieux plats du nouveau gibier. C'est alors que je fus triste et perdis la tête.

* * *

Mon père se rendit vite compte de ma détresse. Parfois, vers le mois de septembre, pendant que je dormais, de mon manteau tombaient des étoiles, laissant des vides d'amour qui ne pourraient être comblés que par de nouvelles étoiles. Mais celles-ci ne naissaient que dans les terres du nord, dans les entrailles des vallées, à l'abri des neiges éternelles.

* * *

Mon père marqua mon cinquième hiver de son couteau de chasse sur le bois de son arc. Au premier jour du printemps, nous nous sommes mis en route vers le nord. Je croyais que lui aussi avait perdu la tête mais ce n'était pas le cas. Simplement allions-nous chercher de la « bonne herbe » dans les hautes terres d'où venait ma mère. De la « bonne herbe » et des onguents mystérieux qui guérissent des blessures qui ne se soignent pas parce qu'elles sont à l'intérieur du corps et qu'elles ne saignent pas en apparence, des onguents pour ne pas mourir, qui doivent être appliqués avec la foi et en réfléchissant à ce que l'on fait, des onguents qui sont inutiles s'ils ne sont pas utilisés par ceux qui savent et

accomplissent les rites signalés toujours avant qu'il ne soit trop tard.

* * *

Les vieux du village nous laissèrent partir. Pour nous, pour notre village, il n'y avait pas de guerre. Notre objectif était de survivre. Vers le nord et vers la mer, il y avait des guerres interminables et cruelles.

Notre village n'avait rien à défendre, à en croire ceux du nord, mais ce n'était pas si sûr, parce qu'on pouvait apercevoir dans nos canaux, dans les nuits les plus noires, que nous avions accumulé des myriades d'étoiles dans leurs eaux profondes, qui se transmettaient de génération en génération. Un trésor de grande valeur. Pour le trouver, il était nécessaire de plonger dans les profondeurs sombres et liquides.

Notre trésor était tel que quiconque accédait à lui gagnait l'éternité, c'est-à-dire qu'il ne mourait plus, mais, pour l'atteindre, il faut être ingénieux et savoir que ce que l'on cherche est ce que l'on veut trouver.

Certains avaient osé défier les interdits des anciens ; parce que ces derniers s'opposaient à toute recherche qu'ils considéraient comme insensée.

Je n'avais aucun désir de trouver le trésor dans les profondeurs parce que je suis né avec lui sur mes épaules. Seulement me serait-il nécessaire d'acquérir une tête pour le comprendre. Mais cela se ferait simplement, si nous trouvions la « bonne herbe » et l'onguent qui soigne les blessures qui ne se voient pas.

Les vents se déchaînaient à chaque fois que nous nous approchions de la mer, mais ils cessaient rapidement comme ils avaient commencé. Les éléphants marins se reproduisaient sur les plages immenses, interminables. C'étaient de grands animaux, qui auraient fait les délices des gens de notre village. Il y avait des

phoques, des pingouins et des escargots vides qui dormaient sous le sable ardent. Il faisait chaud, les parfums du vent changeaient à chaque pas, à chaque pas de mille lieues naturellement.

Mon père ne parlait pas beaucoup, mais, le soir, nous faisons un campement et nous allumons sans nostalgie un feu qui nous rappelait notre village. On ne l'avait pas volé, mais on le portait avec nous vers le nord, pour nous assurer protection, cuisson et illumination.

* * *

Nous sommes rentrés parce que nous devons rentrer. Un peu comme s'achèvent les songes, parce qu'il faut se réveiller. Les airs du nord venaient chargés de guerre. J'ai vu mon père, pour une raison ou pour une autre, perdre son courage pour continuer. Peut-être se rendait-il compte qu'il ne trouverait pas ma mère au nord, mais simplement de la « bonne herbe » et cet onguent pour guérir les blessures cachées. Lui ne paraissait pas croire dans les remèdes miraculeux et il préférait voyager à l'intérieur de lui-même pour guérir ses blessures. Je parle de ses blessures, parce que ce n'était pas seulement le départ de sa femme, ma mère, qui lui causait de la peine, mais l'impression d'un nouvel ordre des choses qui s'imposerait bientôt aussi à nous.

Nous sommes ensuite allés récupérer et vivre ce qui restait d'allégresse vierge dans notre pauvre village. Avant de commencer notre voyage, je savais que nous rentrerions bientôt.

* * *

Nos légendes indiquent qu'il n'était pas bon de partir, que l'on devait accepter les lois éternelles et immuables et que les changements ne se feraient pas par notre départ, mais par la venue d'autres hommes qui apporteraient la vie et la mort, des vérités et des mensonges, des joies et des peines, et peut-être un Dieu nouveau qui révélerait à chaque être humain comment certains problèmes peuvent trouver une solution et d'autres pas.

* * *

Dans notre village, les femmes étaient à la fois aimées et craintes. Selon d'antiques traditions yamanes, les animaux de la terre et de la mer avaient été enfantés par ces femmes qui, longtemps rassemblées dans la « grande cabane », au centre du monde, avaient trompé les hommes, en leur imposant une dure servitude.

Quand l'artifice fut découvert, la plupart moururent mais certains réussirent à s'échapper et à se transformer en animaux. Mais le temps viendrait de découvrir la valeur de ces femmes qui enfantaient dans leurs jeunes années et se consacraient plus tard, dans leur vieillesse, à enseigner les secrets de l'accouchement et de l'éducation aux plus jeunes.

Une histoire racontée pendant plusieurs générations nous a aidés à comprendre et à respecter les femmes, parce que leur fertilité dépendait de leur état d'âme et donc de la survie même de notre village.

On raconte qu'un jour, après un hiver très dur, un homme aperçut un ibis volant au-dessus de sa cabane. Il communiqua en criant la nouvelle à tout le voisinage parce que la venue de l'ibis annonçait la fin de la saison froide. Tous les habitants de la région se réjouirent de la nouvelle et manifestèrent leur joie par des cris stridents.

Tout ce tintamarre dérangerait l'ibis qui est un animal très délicat et entend être traité avec formalité. Très vexé, il s'éloigna des lieux, il fit tomber un froid formidable et il décréta la continuation de l'hiver avec une rigueur accrue.

De grandes chutes de neige frappèrent la région. La neige tomba pendant des jours entiers. La chute de la température fut telle que la mer gela et la terre se couvrit d'une croûte glacée. Les habitants de notre village yaman ne pouvaient pas sortir de leurs cabanes, même pas pour ramasser du bois, qui, d'autre part, se faisait rare.

Comme la mer avait gelé, il n'y avait plus de pêche, la famine se

déclara et beaucoup de gens moururent. Ils moururent lentement, mais sans douleur, parce que le froid endort.

Je me demande maintenant, en essayant d'écarter la nostalgie, si ma mère épuisée mourut de froid en essayant de me transmettre sa chaleur. Je crois que ce genre d'interrogation me poursuivra toute ma vie, mais je suis sûr que la réponse viendra un jour quand, à mon tour, je prendrai femme, aurai des enfants et pourrai voir cette femme devenir mère. De toute façon, ce n'est pas avec la tête, qui me manque, que je serai capable de répondre aux grandes interrogations, mais avec le cœur, dont je sais qu'il existe même si je ne peux pas le voir parce que je sens ses battements toujours égaux. En fait, peut-être ne sont-ils pas toujours égaux. Il y a des moments où quelque chose me serre à l'intérieur et le rythme s'accélère, quand le printemps est dans l'air et que je pressens que la vie possède un secret ; ou quand, dans le plus grand silence, nous attendons que l'animal s'approche pour le chasser ou, parfois aussi, en regardant le trésor au fond du lac. Alors mon cœur accélère et je désirerais passionnément m'enfoncer dans les profondeurs et capturer une étoile. Mais je dois contenir mon impulsion, et maîtriser mon cœur qui pleure sans bruit, parce que cette recherche dans les profondeurs me permettrait éventuellement de comprendre et de connaître l'immortalité que les autres ont acquise en partant à la recherche du trésor sans jamais revenir. Peut-être rencontrerai-je ma mère. Mon cœur pleure. Ma tête est à l'intérieur de lui. Je ne peux pas demander aux autres de la voir, parce que ce n'est qu'une figure de proue qui me permet d'être reconnue et respectée. Fils de cacique, j'ai le pouvoir et la force, je suis chargé de l'organisation et du commandement. Mon regard doit être net et fixe, mon geste doit être sûr pour donner confiance, ma parole doit être ferme, elle ne doit pas trembler ou trahir l'indécision quand elle ordonne.

Quant à l'ibis, cette femme sensible, tragiquement puissante, le temps vint pour elle de s'apaiser. Elle voulut redevenir clémente. Alors la chaleur revint, un soleil radieux liquéfia l'eau de la mer et la terre gelée. L'oiseau, comme toute femme, était excessif. C'est notre problème d'hommes de trouver le juste milieu pour ne pas irriter ce qu'il y a d'excessif dans la femme, parce qu'une femme est une espèce différente de l'homme. Elle a besoin de considération pour trouver le bonheur et rayonner la bonté ; sinon c'est la destruction et la mort qui émaneront d'elle. Il est sûr que c'est nous les hommes qui faisons la guerre, qui chassons et qui saignons les animaux ; mais, à l'origine des guerres, il est fréquent de trouver des femmes qui les provoquent et nous envoient à la mort. C'est pour manger que nous chassons, mais elles sont présentes à notre esprit quand nous le faisons, car nous devons les protéger.

Enfin, la quantité de glace accumulée était tellement grande que la chaleur solaire n'arrivait pas à la faire totalement fondre. Le niveau de la mer s'éleva jusqu'à recouvrir toute la terre à l'exception des plus hautes cimes des montagnes. Le soleil était si chaud que les arbres dans les hauteurs étaient calcinés. C'est pour cela que, depuis lors, les hautes cimes manquent de végétation et que les femmes de notre village sont honorées avec attention, afin d'éviter les ruines du monde et les guerres de l'âme.

* * *

Pendant que nous rentrions en portant le feu, nous sentions sans nous le dire que notre peine augmentait lieue après lieue. Des ruisseaux, des silences, une terre sans relief ; davantage de terre, davantage de relief, davantage de silence. Nous avons chargé le feu de notre croyance sans éprouver l'évidence de l'existence de ce que nous croyions. Ni de mère, ni de femme, ni de « bonne herbe ». Seulement la terre qui tombe dans l'eau des lacs, vers le sud.

* * *

Klok fut mon ami. Mais pas comme les autres, avec lesquels on joue, mais on ne discute pas. Un soir d'octobre, il s'est approché timidement. Le soleil brillait sur les champs verts. Depuis les buissons, les odeurs luxuriantes du printemps chaud et humide montaient, sensuelles jusqu'à nous dépouiller en un souffle des souvenirs de l'hiver. J'avais douze ans et je me préparais non sans angoisse aux cérémonies d'initiation qui marqueraient mon entrée dans la vie adulte. Klok devait aussi le faire ; il entrerait avec moi et les autres dans la cabane des hommes. Nous entrerions comme enfants pour nous insérer dans la vie comme adultes. Beaucoup de doutes, de choses qui nous traversaient le cœur à tous les deux et qui nous conduisaient à nous interroger mutuellement imprégnant nos dialogues. Nous avons conclu que le passage représentait, pour tous les deux, une série de conséquences pour lesquelles nous n'étions pas préparés.

En entrant dans la cabane des hommes pour l'initiation, nous devons accepter les secrets de ce que, naturellement, nous ne pouvions pas partager avec les femmes, parce qu'elles étaient exclues de ce monde viril ; parce que, comme je l'ai dit, dans un moment, aux origines des temps, elles avaient soumis les hommes à la servitude. Eux découvrirent le complot et tentèrent de les éliminer complètement, ce qui était naturellement une chose impossible et, selon Klok et moi, bien injuste. Par manque de mère dans mon cas et par excès de mère dans le sien, nous considérions et admirions la femme. A l'intérieur de la cabane, chaque année, les hommes criaient fort en faisant croire aux femmes qu'ils étaient des esprits de vengeance. Il fallait leur faire peur tous les ans pour qu'elles ne se rebellent pas. Nous étions, nous, ceux qui se rebellent, Klok et moi.

* * *

Les nuits de la fin octobre étaient brèves. Nous avions l'habitude de partir vers les canaux pour contempler notre trésor. C'était Klok qui avait les idées ; j'essayais de le suivre dans ses

raisonnements, mais parfois je me perdais à essayer de me souvenir de mes rêves. Parce que je rêvais, non pas de la viande abondante, mais de l'éternité. La plupart étaient des rêves éveillés, mais pas tous. Pendant que je dormais, et je le sais bien parce que la mort et le rêve sont frères, ma mère réapparaissait agréablement ; et je me réveillais réconforté, prêt à prendre mon arc et à frapper un pétrel en vol, à le cuire sur le feu et à le manger. Klok profitait de mes moments de joie et nous partageons la chasse et les rires.

Une nuit, depuis le sommet d'une falaise, Klok visa une étoile. Comme je n'étais pas suffisamment présent à moi-même, je ne pus éviter le geste et l'éclaboussure qui suivit. Lui se couvrit la tête en attendant l'éclatement de tous les mondes qui devait suivre la chute de l'étoile qu'il croyait avoir atteinte sans aucun doute.

Il ne se passa rien. Klok essaya d'atteindre l'étoile tombée sans bruit au fond du lac. Il s'approchait, mais elle s'éloignait ou se diluait dans les eaux qui étaient tranquilles auparavant et qui étaient maintenant tumultueuses à cause des mouvements désordonnés de Klok.

Il est sorti comme il a pu, et je ne l'ai pas aidé. Quelque chose comme de la rage m'imprégnait. Il était prétentieux de descendre des étoiles sans être ni Dieu, ni Adulte, ni Cacique. Klok essayait de retrouver sa dignité. Sans commentaire, nous sommes rentrés au village. Le jour commençait et les étoiles se cachaient avec une précision renouvelée. L'histoire ne s'est pas répétée. Le jour de l'initiation approchait et je découvris des larmes dans les yeux de Klok. Nous devons nous éloigner définitivement du monde des femmes.

* * *

J'étais tellement fatigué que j'ai parlé à mon père en pensant qu'il aurait un sentiment d'horreur vis-à-vis de moi. Mais il se tint coi et j'ai senti quelque chose de l'ordre de la participation. Je lui ai

alors demandé depuis quand dans la création et pourquoi l'homme et la femme s'étaient transformés en êtres antagonistes. Que s'était-il passé pour que les femmes soumettent les hommes à la servitude ?

« Les hommes – me répondit-il – regardent vers le haut et les femmes vers le bas. Les regards se rencontrent quand ils se portent dans la même direction. Depuis tout le temps, les hommes ont la nostalgie du soleil et les femmes de la vie souterraine. Les femmes regardent vers le bas leur ventre plein de l'enfant, elles l'allaitent, elles cousent les cuirs, elles nettoient les chaumières, préparent la nourriture et font la famille. L'homme était rêveur et désordonné ; il perdait le sens de l'orientation en suivant le vol des oiseaux dont il enviait la liberté. La femme a dû réduire l'homme pour le ramener sur terre et pour qu'il se préoccupe de la progéniture, de la tribu et de la chaumière. Ensuite, elle devint dure parce qu'elle devait s'occuper de la perpétuation de l'espèce. Les hommes se rebellèrent contre ce joug. »

La voix de mon père se remplit d'émotion et de tendresse : « Je ne crois pas qu'ils les aient tuées, mais ils les ont réduites, pour les obliger à devenir féroces comme les fauves des buissons pour défendre leurs enfants. » Un long silence fit suite à ces paroles. J'ai senti que lui aussi, en son temps, s'était rebellé et n'avait accepté qu'avec douleur la loi de l'adulte. Une plus grande paix remplaça l'angoisse. Klok et moi nous nous préparions à l'initiation sans ressentir que, par elle, nous cesserions d'être des êtres humains, des enfants, des hommes, des vieux, dans le temps d'exister.

* * *

Onaisín venait du nord, mais pas son nom. Onaisín s'appelait Dolores. Indienne jusque dans les entrailles, elle fut baptisée dans la nouvelle religion, la religion des hommes qui chercheraient, à force de croix et de persuasion, à arrêter les guerres. Onaisín

s'appelait Dolores. Elle avait les cheveux longs et le sourire facile. Elle était différente de nous. Une fois brûlée son allégresse sur les routes immenses du déracinement, elle gardait, néanmoins, son énergie. Elle essaya de me faire partager quelque chose dont je sentis la force, mais dont l'ampleur m'échappait.

* * *

Le moment vint enfin pour moi de prendre femme. Alors Dolores et moi nous sommes rapprochés parce qu'elle venait du nord tandis que mon père et moi, tout comme les gens de notre village, nous nous replions de plus en plus vers le sud.

Le nord... Quel nord ? Celui de ma mère ? Non. Le nord de Dolores qui était proche. Le nord des guerres cruelles que les hommes de la croix essayaient d'arrêter, mais sans y parvenir véritablement. Elle était sans père ni mère, abandonnée à son sort, mais avec la foi nouvelle. Elle était arrivée avec les blancs, par le nord de la grande île de notre Terre de Feu. Son peuple, parce que beaucoup sont venus vers nous et ont adopté nos coutumes de vie, venait d'une péninsule entre la grande mer et les montagnes intérieures. C'est ainsi que l'Ona s'intégra au Yagan et mélangea son sang et sa vie avec nous.

* * *

Je la vis un jour au milieu des nouveaux venus, enveloppée de peaux claires de guanaco, ce qui faisait ressortir le cuivre rouge de sa peau de petite fille. Elle était petite et agile, svelte et bonne chasseresse. Elle ne perdait jamais une flèche. Elle savait courir contre le vent pour que la proie ne la flaire pas. Les chiens la suivaient à travers les bois, les collines et les ruisseaux. C'était la seule des femmes de notre village à chasser.

Je la sentais possédée par une vie occulte et souterraine. Elle s'asseyait en silence pour regarder le crépuscule ou le feu. Les flammes jouaient en éclairant la petite croix qu'elle portait à son cou. Je me mettais dans la pénombre pour la regarder en essayant

de comprendre pourquoi son silence m'intimidait plus lorsqu'elle se tenait coite, si coite qu'elle était presque immobile.

Elle me regardait et elle me pénétrait seulement les yeux. Elle fut toujours consciente que je n'avais pas de tête. Pendant ses silences tranquilles, ses yeux interrogeaient les flammes. Elle n'avait pas peur. Je lui faisais peur. Je la regardais depuis la pénombre que projetait la nuit, un peu à l'écart du foyer. Les ténèbres depuis lesquelles je l'observais étaient comme celles des grottes qui avaient pour effet de m'apaiser. Elle accepta mon manteau d'étoiles et je répandis sur lui des regards sincères pleins d'un amour nouveau, qu'elle ne fut pas sans percevoir.

* * *

Bientôt je me rendis compte que Dolores ignorait les secrets de l'eau et des pirogues. C'est alors que je l'amenai à la mer. Ses yeux s'écarquillèrent en voyant le feu de la pirogue se refléter sur l'eau des canaux. Je l'amenai loin parce qu'elle n'avait pas peur et je lui montrai le trésor, notre trésor. Je sentis qu'elle aurait voulu se lancer à la poursuite de l'étoile la plus proche, et je la saisis avec fermeté. Mon cœur battait fort. Elle sut alors qu'elle devrait m'obéir.

* * *

Les hivers ne la rendaient pas triste. Bien sûr, les événements le favorisèrent. Une baleine vint échouer sur nos rivages et nous eûmes un long hiver et encore un autre hiver sans privations. Les pétrels et les oiseaux marins abondaient alors et nous eûmes de la nourriture en abondance. Mon père nous regarda grandir ensemble.

Certains vieux partirent et d'autres les remplacèrent. Ils partirent là-haut vers les cieux, vers la grande lune où habite ma mère. En partant, ils emportèrent avec eux une partie du secret de mon absence de tête. Les augures ne se préoccupaient plus de moi. J'étais fils de cacique, j'étais le sang et la force. Ma présence

imposait le respect et le silence, mon cœur caché s'exprimait dans la puissance de mes gestes.

* * *

Mon village aimait le rire, la paix et la continuité. Quand je la pris pour femme, je lui changeai son nom de Dolores. Je l'appelai Onaisín – terre du feu – mais elle continua à être chrétienne et à garder ses souvenirs.

Onaisín avait les bras légers et lisses. Dans les nuits d'hiver, elle cousait des peaux de guanaco près du feu. Sa chaumière était propre et sèche. De son peuple, elle avait appris à la changer de position facilement, à en obstruer l'entrée quand les pluies torrentielles ou la neige tombaient.

À mon tour, je sentis que je devais obéir à quelque chose en elle parce que ce qu'elle avait découvert par les blancs qui la baptisèrent du nom de Dolores lui permettait de rester ferme quand la bourrasque venait de la mer ou quand les cruels hivers menaçaient de nous exterminer.

Onaisín parlait de foi, d'espérance. Elle parlait sans arrêt de choses lointaines : une étable – chose grande pour moi qui ai seulement connu la chaumière, parce que dans les campements du nord, je me souviens seulement de ce voyage avec mon père, une grande fumée de mort et de peur. Une étable, un enfant né Dieu ; un enfant dont la naissance fut marquée par une étoile.

Une fois grand, il mourut sur la croix. Dolores disait que, pour nous sauver, pour nous donner l'immortalité, pour que nous ne pourrissions pas comme les restes des petits agneaux dévorés par les condors, nous devons croire.

Dolores parlait de salut ; mais son Dieu était mort. Non ! Il était ressuscité et il était allé au ciel, au grand ciel de la grande lune où habitait ma mère.

En portant son signe, on pourrait obtenir l'immortalité sans qu'il

soit nécessaire de s'enfoncer dans les profondeurs pour comprendre les étoiles. Mais, pour que le symbole de la croix de l'enfant éternel soit vivant, nous devons avoir des enfants et leur raconter l'histoire et les baptiser dans le nom de cette croix.

Je crois que l'enfant de cette étable n'avait pas non plus de tête, mais un cœur.

* * *

Je reste en portant l'immortalité de mon manteau d'étoiles pendant que je vois mon village s'éteindre et ses copulations sans fruit. J'ai vu partir mon père et Onaisín vers la grande lune. Elle partit sans jamais avoir l'enfant qu'elle voulait baptiser dans le nom de la croix, mais je n'en ai pas pour autant cessé de croire que l'immortalité existe dans la profondeur des entrailles d'une femme et ensuite dans la grande lune.

* * *

Je suis ici, je reste dans l'espace sans temps, témoin vivant de mutations prodigieuses, conteur d'histoires éternelles qui remontent à la naissance du feu dans les entrailles de la terre. Je suis témoin d'un Dieu énorme avec qui je partage paisiblement mes étoiles...

Processus d'individuation⁶⁵

Jung considère les conflits psychologiques comme le résultat de l'altération de la coordination fonctionnelle des facteurs psychiques. En conséquence, le résultat thérapeutique positif a lieu quand le patient rend les conflits conscients et s'arrange pour les maintenir dans la conscience.

Jung entend résoudre les conflits pour leur signification actuelle réciproque. Chaque âge de la vie et chaque situation conditionnant des solutions différentes. Sa méthode implique la totalité de la psyché, en situant les conflits dans le contenu psychique total.

Jung ne considère pas que la névrose soit uniquement négative. Il cherche à voir au-delà et en arrive à la comprendre comme un élément moteur formateur de la personnalité. À travers le conflit, il extériorise la normalité. Avec l'analyse, il obtient une amplification et un approfondissement de la conscience, ce qui signifie un élargissement de la personnalité. Jung résume son concept en exprimant que la névrose est le cri au secours préféré de nos instances réprimées, négligées et inconnues.

Il confronte la personne névrotique avec son inconscient, en la poussant à raviver ses archétypes. L'individu se situe alors dans une réalité où il partage l'humanité, en la comprenant historiquement et en s'incluant comme partie d'elle et de ses expériences. En revanche et de surcroît, il admet les névroses d'origine traumatique et il les traite selon les systèmes freudien et adlérien, étant donné que non surmontées, elles n'ont pas pu donner lieu au processus d'individuation et de conscientisation.

⁶⁵ : publié dans le n° 64 de la lettre de SOS Psychologue (janvier 2001) « L'ombre et le refoulé ».

Observant une grande quantité de personnes et étudiant leurs rêves – selon ses évaluations, il a interprété au moins 80.000 rêves – Jung n’a pas seulement découvert que tous les rêves sont significatifs à différents degrés pour la vie du rêveur, mais qu’ils forment tous un grand thème orienté par les facteurs psychologiques. Il a trouvé que dans leur totalité, pris ensemble sur plusieurs années, ils suivent un certain ordonnancement et un certain modèle. Jung appelle ce modèle « processus d’individuation ». À travers les ans, certains personnages se rendent visibles, puis ils s’estompent et disparaissent pour faire la place à d’autres. Il est possible d’observer comment opère une sorte de régulation occulte ou la tendance directive qui établit un processus lent, imperceptible, de développement psychique. Une personnalité plus définie, plus ample et plus mûre émerge lentement et se présente aux autres. Quand cela ne peut s’opérer, le développement se trouve bloqué.

Nous nous souvenons, ici, de Joseph K. dans *Le procès* de Kafka dont la véritable « aliénation » est, précisément, celle-ci et aboutit à enrayer le processus de maturation psychique de l’individu⁶⁶. Ce processus se trouve hors du contrôle de la volonté et son origine est une espèce de centre « atomique » de notre appareil psychique que Jung appelle le Soi.

L’ombre

Dans le processus d’individuation apparaît cette partie de notre personnalité que nous préférons réprimer, oublier ou projeter chez les autres. Jung appelle cette étape la perception de l’« ombre ».

Quand il a terminé la sélection du matériel soumis par le patient, il reste encore quelque chose d’indifférencié qui constitue l’aspect de son « ombre » et garde une disposition humaine collective,

⁶⁶ : Fromm Erich, *El lenguaje olvidado*, Ed. Hachette, Buenos Aires (1957), p 203.

dominée, repoussée et réprimée, la plupart du temps, pour des raisons d'adaptation.

L'enfant n'a pas d'ombre. Celle-ci se forme quand son moi se constitue, se fortifie et se différencie. Le développement du moi est, en conséquence, parallèle à celui de l'ombre.

L'ombre se manifeste, en général, par le biais d'actions erronées du comportement individuel ou quand des particularités affleurent et qui sont, en fait, réprimées. Elle surgit aussi comme figure extérieure concrète, quand la personne projette sur une autre ses propres manquements.

Selon qu'elle correspond à l'inconscient individuel ou collectif, la présentation de l'ombre sera respectivement personnelle ou collective. Dans le premier cas, c'est un frère, une amie ; dans le second cas, elle apparaît comme une manifestation de l'inconscient collectif : Méphistophélès, un faune, etc. Elle peut se présenter comme l'autre moi. Dans ce cas, elle porte une charge positive et elle caractérise ceux qui se trouvent à un niveau réel plus bas que celui qui leur correspond. C'est pourquoi ses valeurs positives sont celles qui portent une vie d'ombre et d'obscurité.

Plus les éléments réprimés se déposent sur les strates de l'ombre, plus l'homme se conduira comme un être antisocial. La mesquinerie, la colère, le manque de courage et la frivolité seront alors des manifestations inopinées de ce qui n'a pas pu s'élaborer normalement.

« Tout individu est suivi par une ombre ; mais moins celle-ci est incorporée à sa vie consciente, plus elle est noire et épaisse. »

Et Jung ajoute :

« Si les tendances réprimées de l'ombre n'étaient que quelque chose de mauvais, il n'y aurait pas de problème. En règle générale, l'ombre est quelque chose d'uniquement bas et douloureux, mais pas d'absolument mauvais. L'ombre contient aussi des qualités infantiles ou, d'une certaine manière, primitives qui animent l'existence humaine et l'embellissent ; mais comme elles se heurtent à des

réticences, des préjugés et des habitudes, avec des questions de prestige de toutes sortes, spécialement avec celles qui se trouvent en étroite relation avec le problème de la *persona*, elles peuvent jouer un rôle funeste et empêcher l'évolution de la psyché⁶⁷. »

Lorsque nous parvenons à reconnaître la réalité de l'ombre comme partie intégrante de notre être, nous pouvons harmoniser les couples de contraires de notre psyché.

Quand l'homme parvient à maîtriser son ombre, il est en mesure de connaître et de résoudre bien des problèmes qui l'affligent.

⁶⁷ : Jung C. G., *Psicología y alquimia*, op. cit., p 44.

Animus et anima dans l'individuation⁶⁸

Extrait de « Aspects psychosociaux de C. Gustav JUNG »
(chapitre XVII : Processus d'individuation, Animus et Anima)

En continuant avec le processus, nous nous trouvons confrontés à la découverte de l'âme et sa forme s'appelle anima dans l'homme et animus dans la femme. Ce sont des images du sexe opposé que nous portons individuellement en nous, mais aussi comme êtres appartenant à l'espèce. Anima est l'aspect féminin inconscient de l'homme et l'animus est l'aspect masculin inconscient de la femme. Tout ce qui est latent se projette dans la psyché. En raison de ce principe, nous vivons en tant qu'individu notre propre fond sexuel opposé.

De même que l'ombre s'objective en se projetant sur quelqu'un, on élit comme objet amoureux celui qui possède les qualités de cette âme. Il est probable qu'une valorisation subjective manquée donne à l'objet amoureux des qualités qu'il ne possède pas. Les raisons de cette erreur sont nombreuses. La plus commune est la nécessité névrotique d'affection, motivée par une résolution déficiente des conflits infantiles ou autres.

Le langage populaire dit que « tout homme porte son Ève ». L'animus et l'anima peuvent se manifester dans des opérations internes ou externes. Les premières sont les rêves, les fantasmes, les visions où s'expriment les traits du sexe opposé. Nous trouvons les secondes, là où un individu de l'autre sexe se convertit en porteur projectif de l'image sexuelle opposée inconsciente.

⁶⁸ : publié dans le n° 65 de la lettre de SOS Psychologue (février 2001)
« Couple et thérapie ».

Les conditions de notre image de l'âme sont le baromètre de notre condition psychique intérieure et elles méritent une attention spéciale pour la connaissance du soi-même. Les manifestations de l'image de l'âme sont inépuisables, elles sont d'habitude très complexes, non univoques et elles possèdent les caractéristiques de la nature opposée. L'anima peut être une jeune fille, un démon, une sorcière, une mendicante, une prostituée, une déesse, etc. Dans le domaine de l'art, elle peut être la Kundry de Parsifal ou l'Andromède de Persée, de même que l'animus peut être Barbe Bleue, Siegfried, Rudolph Valentino. Le sexe opposé inconscient est réprimé dans ses manifestations, chargé d'un certain positivisme par faute d'évolution et par nécessité d'adaptation. Ces mythes suscitent l'émotion massive, mais ce qui appartient à la masse est complètement distinct de l'individuel.

L'animus et l'anima peuvent aussi se manifester comme des objets animaux de caractère féminin ou masculin, lesquels se présentent sous forme purement instinctive, s'ils n'ont pas atteint la forme humaine.

« La première à porter l'image de l'âme est la mère, puis les femmes qui excitent le sentiment de l'homme de manière positive ou négative⁶⁹. »

Le déplacement de la libido est peut-être le problème de base de l'évolution de la personnalité, le complexe d'Œdipe. C'est le « tu laisseras ton père et ta mère... » des écritures bibliques. Dans notre société portée au patriarcat, la figure de l'animique sexuel féminin en l'homme cherche comme objet amoureux l'image féminine réceptacle des tendances dites inconscientes. Elle est capable de recevoir sans réticence la projection de son âme. Il en est de même pour la femme envers l'homme.

Dans une société patriarcale, l'animus sera le plus puissant. C'est le cas chez la femme d'aujourd'hui, avec l'extension indéniable de

⁶⁹ : Jung C. G., *Psicología y alquimia*, op. cit., p. 73.

ses capacités psychiques, son sentiment libéré de la vie et son désir de lutter dans n'importe quel environnement. Dans une société matriarcale, l'anima sera plus puissante et l'équilibre inclinera vers la manifestation non inhibée du féminin.

Ce qui précède nous explique comment une personne, en se mariant, peut souvent prendre pour conjoint quelqu'un représentant la pire de ses faiblesses ou la meilleure de ses vertus indifférenciées qui, dans l'animus comme dans l'anima, sont deux instances fondamentales : la « supérieure » et l'« inférieure », la « claire » et l'« obscure », avec leurs signes correspondants positifs et négatifs.

L'anima comme l'animus se développent à travers quatre aspects, féminins dans le premier cas, masculins dans le second. En ce qui concerne l'anima, Jung en définit les aspects avec des noms de femmes. Ève, qui fut la première à apparaître, représente les relations biologiques et sexuelles : c'est la femme qui porte les enfants ; la seconde est Hélène, qui représente, comme dans le second Faust, le niveau romantique et esthétique, mais qui est encore caractérisée par des éléments sexuels ; la troisième est Marie, la vierge, qui élève l'amour à des hauteurs de dévotion spirituelle ; la quatrième est Sophie, la sagesse, qui transcende même ce qui est le plus saint et le plus pur.

Les figures de l'animus sont : 1) le sportif, personnification de la simple puissance physique, athlétique et musculaire ; 2) l'exécutif qui possède les capacités et l'initiative pour agir ; 3) le professeur ou le prêtre doté du don de la parole convaincante, claire et harmonieuse ; 4) le signifié, principe unificateur, médiateur et résultant du travail analytique de passage par toutes les formes de présentation antérieures de l'animus. Le signifié va plus loin que l'expérience religieuse qui, en elle-même, donne à la vie une nouvelle signification, une fermeté intérieure et invisible, un appui intérieur pour accéder à la signification de ce qui se situe au-delà de la connaissance objective consciente.

Ces archétypes n'occultent jamais l'être de l'homme individuel, puisque, plus l'homme est individuel, plus grande est le manque de cohérence entre le porteur et l'image qu'il projette en lui.

L'image de l'âme est en relation directe avec la condition de l'homme en ce qui concerne sa fonction dominante.

Dès que l'anima et l'animus sont intégrés dans la conscience, les projections sur l'autre du sexe opposé, s'atténuent pour donner lieu à l'acceptation de l'autre réel, dans son individualité. La réalité est, alors, pleinement vécue pour mesquine qu'elle soit. On n'attribuera pas à l'objet amoureux des qualités qu'il ne possède pas, pas plus que des fautes qui ne lui appartiennent pas.

Réflexions sur le divorce⁷⁰

Jeudi 29 mars

Mme N disait : Divorce de moi-même dans ces nuits sans sommeil où je contemple les yeux fermés ma crainte de la folie, de la séparation des êtres aimés. J'ai peur de me réveiller veuve. Je ne pourrai pas accepter le cadavre.

J'aurais pu demander quel cadavre, mais je me suis retenue. Il était peut-être trop tôt pour demander qui il était.

Pas une larme. Il y avait trop de divorces mais le pire en elle était une « anorexie du désir ». Ses grands parents avaient été importants. Trop pour elle qui avait accompagné les deuils des aînés alors que c'était une enfant.

Et après... 3 divorces : des hommes pervers. Pas une larme. Elle avait fait au moins l'effort d'enterrer deux de ses ex maris. Après le départ de ses parents elle avait brutalement changé.

Le retour du refoulé. Les seules sorties qu'elle s'autorisait avec un homme comme il faut, c'était les cinémas et les concerts que, naturellement, elle n'écoutait pas.

Séparation et effroi. Je ne sais pas encore où nous irons ensemble, mais serait-il possible de recoller les morceaux ?

Enfant nourri mais autrement abandonné, enfant dans le silence, sans peau, sans paroles, sans défenses.

Elle fait résonner en moi des paradoxes. Je soupçonne une dissociation mais aujourd'hui il vaut mieux s'éloigner des diagnostics.

⁷⁰ : publié dans le n° 66 de la lettre de SOS Psychologue (mars-avril 2001)
« Divorce ».

* * *

Vendredi 30 mars

Partir dans des sens opposés sans même se demander où va aller l'autre, quel sera son destin, sa souffrance, sa solitude. Parfois avec haine ; parfois avec une certaine peine. Toujours avec un vide effrayant, rempli de rage et de non dits.

Deux êtres lancés dans le monde autrement. Plus de dispute, plus de réconciliations et deux mois chargés de libido revenant de l'objet investi vers le sujet qui avait investi.

Deux deuils pénibles à faire. La culpabilité se faufilant entre des moments de plaisir pour celui qui abandonne, la plupart du temps pour se plaire avec un nouvel amour, avec un nouvel objet du désir.

Et pour l'autre, l'abandonné, l'horreur, l'angoisse et les éternels pourquoi qui viennent questionner les moindres silences.

Pourquoi l'autre est-il parti ? Un divorce n'est qu'une question à deux. Nous essayons toujours de faire appel à la conciliation en parlant des enfants, de famille éclatée, de responsabilités, de conscience, mais en sachant que rarement les crises d'un couple qui décide de divorcer peuvent se résoudre favorablement.

Quand il vient pour « réussir son divorce » parce que déjà ils n'ont pas pu réussir leur couple je soupçonne la recherche de ma complicité rationnelle.

Si j'accepte les accompagnements, cela ne se fera pas sur cette modalité où déjà la demande de thérapie est une exigence de destruction du lien.

* * *

Il leur faudra résoudre dans la mesure du possible les difficultés de communication qui ont parasité leur vie ensemble.

Si les problèmes personnels et de communication ont été à l'origine des désaccords conjugaux le travail individuel et le travail de couple permettront de liquider les conflits non résolus pour éviter aux protagonistes la répétition des erreurs dans de nouveaux couples à construire.

Note : en ce qui concerne la liquidation des conflits individuels et des conflits de couple il ne faut pas entendre la liquidation totale de tout conflit. En effet cela détruirait toute relation et tout lien.

Dimanche 1^{er} avril

Je suis avec une amie d'Argentine pour visiter le château de la Malmaison. Nous sommes touchés par l'ambiance qui dégage de l'amour. Il ne s'agit pas pour nous d'un château, mais d'une maison adorable rêvée par des amoureux.

J'évoque pour elle l'histoire de ce divorce entre Joséphine et Napoléon. Peut-être sommes-nous des étrangers dans le sens de ne pas accepter des raisons historiques ou de succession pour ce couple qui avait l'air de s'aimer et qui avait fini par divorcer. Nous n'acceptons pas la mort de cet amour.

La perfection de chaque coin de cette maison, la simplicité magique, tout parle d'amour, et les jardins aussi.

Les tableaux, les meubles, les tissus. Il n'y a que des formes arrondies. Ils étaient beaux et il aimait les enfants de Joséphine !

Après, Napoléon s'est remarié avec Marie Louise, il avait eu un enfant d'elle, qui était décédé jeune en Autriche.

L'extinction du jeune roi rendait inutile la raison d'État. Napoléon était mort heureusement avant son fils. Mort solitaire et tragique que la sienne, dans une île seulement accompagné par quatre hommes fidèles !

De son côté Joséphine mourrait aussi à la Malmaison, séparée de l'homme que, sans doute, elle avait tant aimé.

Mais les amants continuent à s'aimer au-delà de tout divorce.

L'histoire témoigne d'un fait étrange car Napoléon III, le deuxième à régner vraiment n'était que le petit fils de Joséphine, né de sa fille Hortense. Le sang de Joséphine s'était réuni avec le nom de l'aimé.

Au-delà du divorce une nouvelle alliance s'était établie. La résurrection d'un couple, la naissance d'une éternité partagée et marquée dans le monde par le signe de la fusion dans la succession.

Dimanche 8 avril

Le printemps est ici. La nature devient luxuriante. C'est le dimanche des rameaux... après la reconnaissance publique viendra la passion du Christ, une triste semaine où tout devient noir et morbide, où tout s'achève, en principe, par la mort.

C'est mystérieux mais chaque année, cette semaine est si fortement vécue que nous ne pouvons que réfléchir au passage, à la séparation, au divorce entre nos valeurs et la vie. La folie est toujours là, mais plus forte que la folie l'inacceptable précarité de la vie humaine.

L'homme en tant que corps ne devrait pas mourir sans avoir accepté d'habiter sa demeure, mais il vit déterré, exilé de lui-même, divorcé de sa conscience qui lui permettrait d'accepter sa double nature et l'éternité comme alternative et solution de son paradoxe qui l'amène à chevaucher entre l'éternité et le temps.

Fait à Paris le 10 avril 2001 avec difficulté : beaucoup trop à dire et encore plus de se taire pour ne pas aller trop loin, pour ne pas tomber dans mes propres divorces et paradoxes.

La pluie continue et je t'aime sincèrement car tu sais de mes silences, car tu donnes sens à mes angoisses de séparation.

Tu combles mes vides, tu m'obliges à accepter le conflit, tu m'arraches à la peur d'un divorce entre mes valeurs et la vie.

Enfin, comme ce thème me fait mal !

Le groupe clinique⁷¹

Tout a été dit par mes collaborateurs sur les aspects théoriques et le sens d'un groupe clinique.

Je voudrais ajouter les sentiments qui se réveillent en moi quand je dirige et modère des groupes cliniques.

Chacun est dans l'attente de quelque chose qui peut changer sa vie.

Le groupe clinique favorise le travail individuel. C'est un terrain d'essai dans lequel est mis en pratique par chaque membre ses expériences et ses acquis.

J'ai pu constater l'ouverture vers la générosité en aidant les autres à réfléchir, à ressentir, à souffrir. Ils arrivent à dire ce qu'ils n'auraient jamais pu exprimer autrement.

Un groupe clinique existe pour communiquer, pour abandonner le silence pénible des jours qui se ressemblent. La honte disparaît. Les résistances sont compensées par l'esprit du groupe. Celui dont l'émotion est trouble ou confuse peut démarrer dans une nouvelle direction grâce à la présence de certains membres qui ont déjà réussi à vaincre leurs résistances.

Quant à l'agressivité, elle est nécessaire et peut être canalisée, accompagnée par la relation empathique avec les autres qui souffrent sans pouvoir manifester leurs impuissances et leurs colères.

L'analyse des rêves, qui fait, de chaque soirée, une ambiance de partage, permet d'exprimer l'irrationnel.

⁷¹ : publié dans le n° 67 de la lettre de SOS Psychologue (mai 2001) « Qu'est-ce qu'un groupe clinique ? ».

Je dirai que nous nous accompagnons tous dans ce voyage vers l'inconscient et la symbolique. Le « je suis » groupal s'installe et le monde extérieur s'efface momentanément.

Le film de Nano Moretti : La chambre du fils⁷²

L'intention est excellente de communiquer ce dont nous avons tous peur : la perte d'un enfant.

Perte contre nature, étrange et difficile à concevoir comme possible.

Cette menace de perte est inconcevable, mais toujours présente, car nous ne sommes pas des dieux et nous n'avons pas enfanté des dieux.

Tragique réalité !

Nano Moretti, avec une volonté extraordinaire, cherche à communiquer et à imaginer le drame. C'est une ambiance d'arène grecque.

Le protagoniste est un psychanalyste. Son discours tourne autour de la culpabilité, de la recherche de ses erreurs.

Je ne suis pas d'accord avec son abandon de l'exercice professionnel. Les épreuves ne peuvent que faire évoluer et nous sommes les premiers à transmettre aux autres les bénéfices de nos expériences, si tragiques soient-elles.

Un film s'adresse à tous les groupes humains, notamment à ceux qui vivent sans voir, dans l'indifférence et la froideur de transmission de dons presque uniquement matériels.

Ce film pose la question de savoir ce que signifie la transcendance.

⁷² : publié dans le n° 67 de la lettre de SOS Psychologue (mai 2001) « Qu'est-ce qu'un groupe clinique ? ».

La communication⁷³

La langue est un instrument à penser et si étrange que cela soit, nous sommes dominés par la nécessité de parler sans savoir ce que nous allons dire ; et cet état sibyllin est originaire en chacun ; l'enfant parle naturellement avant de penser et il est compris des autres bien avant qu'il se comprenne lui-même.

Penser, c'est donc parler à soi. C'est le moment de la réflexion, de la conscience. Sans doute ne fait-on paraître le Soi qu'en parlant à soi.

La volonté de communication se leurre en se déroband derrière des exigences contradictoires. On voudrait être ménagé en assurant avec obstination qu'on est absolument sûr de soi, parce qu'on voit tout à fait clair en soi. On donne ses nerfs pour excuse, tout en revendiquant sa dignité de sujet libre. On use de précautions et de moyens de défense cachés, tout en se déclarant disposé à une communication sans réserve. On pense à soi, tout en croyant parler de quelque chose d'objectif.

Un homme qui veut vivre philosophiquement, qui veut voir clair dans ces déviations et en triompher, sait qu'il ne peut jamais être sûr de lui. Aussi recherche-t-il sans cesse la critique, l'adversaire ; il a besoin que l'on conteste la valeur de sa conduite ; il veut écouter autrui, non pour se soumettre, mais pour trouver là une aide dans l'effort qu'il fait pour voir clair en lui-même. Il rencontre alors la vérité, et une confirmation qu'il n'a pas cherchée, dans l'accord qui s'établit parfois avec les autres lorsque la communication a été réelle, grâce à une ouverture d'esprit totale et à une totale absence d'égards.

⁷³ : publié dans le n° 69 de la lettre de SOS Psychologue (juillet 2001) « Communication (2^{ème} partie) ».

La philosophie ne permet même pas d'affirmer qu'une communication pleine et entière soit possible, et pourtant c'est cette foi qui la fait vivre et qui lui fait affronter tous les risques. La communication est un objet de foi, non de savoir. On l'a déjà perdue quand on croit en avoir la possession.

C'est qu'il y a, en fait, ces terribles limites que la philosophie ne peut jamais tenir pour définitives : il y a tout ce que nous laissons sombrer dans l'oubli, tout ce que nous admettons sans y voir vraiment clair. Nous prononçons tant et tant de paroles, alors que ce qu'il importe d'exprimer pourrait l'être tout simplement, non certes par quelque phrase générale et toute faite, mais en faisant un signe efficace, adaptée à la situation donnée.

Au milieu des déviations, lorsque tout s'embrouille et que règne la confusion, l'homme d'aujourd'hui recourt au psychiatre. Il est, en effet, des maladies physiques et des névroses en relation avec notre état psychologique. Les comprendre, les connaître, savoir se comporter à leur égard, tout cela fait partie d'un savoir-vivre réaliste. Il ne faut pas éviter l'intervention du médecin, dans les cas où celui-ci, fort de son expérience et de son sens critique, connaît le mal et le remède.

Mais aujourd'hui, sur la psychanalyse, quelque chose s'est greffé qui n'est plus à proprement parler science et médecine, mais philosophie. Il importe donc de soumettre cette recherche à un examen éthique et métaphysique analogue à celui que doit subir toute tentative philosophique.

Ce n'est qu'en tant qu'homme particulier, ayant telle physionomie particulière, que nous approfondissons la condition humaine en général.

En prenant notre élan, nous parvenons à toucher, au-delà de nos états de conscience, la source originelle qui s'éclaire de plus en plus, mais qui menace toujours de s'obscurcir.

L'élan qui soulève la vie philosophique est toujours particulier. Chacun doit le prendre isolément, dans la communication où il

est impossible de se décharger de rien sur autrui.

Le monde devient un point de départ en vue de l'exploration décisive que chacun doit entreprendre seul, risquer en commun avec les autres, et dont aucune doctrine ne saurait faire son objet.

*Fait à Paris, le 08/07/2001
Avec émotion, car un orage tropical,
simple et féroce
berce la fin de cette première parole
qui se vent
sur la communication dans les limites
de l'éternité et de l'éternel retour.
Communication rime sans doute avec « création »*

Babel⁷⁴

Babel n'est pas fini !

L'unique guerre sainte que l'homme peut livrer, c'est celle qui consiste à devenir un être à part entière.

Que Dieu ne soit pas invoqué pour justifier les guerres. Son silence est, naturellement, juste, car il a donné le libre-arbitre à l'homme.

Encore faudra-t-il que les hommes existent et soient capables d'être conscients pour exercer ce libre-arbitre sans le confondre avec les démons de l'irrationnel.

* * *

Devant nous règnent la confusion et la désolation, l'orgueil et la rancune.

Babel n'est pas fini.

*Fait à Paris, le 18 septembre 2001
Réflexion après les événements de septembre 2001
Avec douleur, indignation et impuissance*

⁷⁴ : publié dans le n° 70 de la lettre de SOS Psychologue (août-septembre 2001)
« Le lieu de la pensée ».

Le lieu de la pensée⁷⁵

L'activité propre de l'esprit est la pensée. Cette pensée que je saisis en moi par le *cogito* n'est pas seulement ma pensée. Elle est participation à une pensée qui me dépasse.

D'une part, la pensée est irréductible. Elle ne saurait donc s'expliquer ni par mon être empirique ni même par l'être empirique du monde matériel ; d'autre part, étant donné qu'elle est capable de poser des valeurs, ma pensée participe d'une réalité qui lui est supérieure, puisqu'elle se juge elle-même et qu'elle juge l'univers où elle est située.

La pensée tend sans cesse à aller au-delà : elle franchit les bornes de l'expérience et se libère des déterminations du sensible pour s'élever, sur le plan de l'intelligible, à l'absolu et à l'universel.

C'est en ce sens que proclame Descartes dans les *Regulae* : « Sum, ergo Deus est ». Il y a, dans la pensée humaine, une présence de la pensée absolue.

Le réalisme vulgaire

La pensée saisit directement des choses (en latin : *res, rei*), c'est-à-dire des réalités distinctes d'elle-même, étrangères à elle et dont l'existence est totalement indépendante de la connaissance qu'elle en prend.

C'est donc ici la réalité sensible qui est érigée en absolu : le monde extérieur existe tel que nous le percevons.

Mais ces arguments sont faciles à réfuter, car il apparaît de nombreuses objections dont :

⁷⁵ : publié dans le n° 70 de la lettre de SOS Psychologue (août-septembre 2001) « Le lieu de la pensée ».

– les illusions des sens et surtout celles du rêve : quand nous rêvons, ne croyons-nous pas voir, toucher, entendre ? et pourtant ces états subjectifs ne correspondent à aucune réalité hors de nous

– l'apparence d'immédiateté des objets sensibles est d'ailleurs illusoire. La psychologie nous montre que la sensation n'est nullement la copie fidèle des choses, que la perception est, pour une grande part, une construction opérée par l'esprit, que la notion d'objet elle-même, loin d'être une donnée immédiate, résulte d'une dissociation du syncrétisme perceptif primitif

Le réalisme philosophique

Notre âme est prisonnière du corps et c'est pourquoi nous sommes dupes des fantômes que nous présentent nos sens. Mais les vraies réalités sont d'un tout autre ordre : ce sont les idées, c'est-à-dire les essences intelligibles, éternelles, immuables qui sont comme les archétypes des choses sensibles et qui existent indépendamment d'elles et en dehors d'elles.

Ce n'est pas là un idéalisme au sens moderne du terme : c'est bien un réalisme puisque les idées tout en étant des essences à la contemplation desquelles notre pensée s'élève par la dialectique, possèdent une réalité ontologique, une réalité en soi en dehors et au-dessus de notre pensée.

De nos jours, les progrès de la psychologie et de l'épistémologie d'une part, ceux des sciences physiques d'autre part ont rendu de plus en plus problématique l'existence d'une réalité qui, tout en étant distincte de la pensée, se refléterait en celle-ci selon une image adéquate.

Le cogito cartésien

Dans un sens très large chez les cartésiens, c'est ce qui se passe dans l'âme. Cette acceptation est tombée en désuétude.

Descartes s'était contenté de dire que la pensée est la seule réalité immédiate. Ce sera l'idéalisme pur qui se présentera tantôt sous la

forme rationalisme, tantôt lié à l'empirisme.

* * *

La pensée est libre au sens courant du mot. Certes, on ne pense pas exactement ce qu'on veut, notamment lorsqu'on cherche à concevoir le réel selon les règles de la méthode expérimentale.

La santé joue son rôle dans notre vue optimiste ou pessimiste des choses. L'hérédité joue le sien dans notre tendance à la mélancolie, aux idées noires. Nous ne nous posons pas le même problème de la même façon selon que nous avons fait ou non des études. Notre esprit est souvent prisonnier des rapports que le milieu, l'éducation ont construits en lui, bien avant qu'il en ait conscience ; prisonnier aussi des habitudes que nous lui avons fait prendre.

Il faut du génie, une forte personnalité du moins, pour se libérer. Il faut s'être habitué à la critique, à l'analyse, à la destruction systématique du « donné » à l'invention. Alors, comme un athlète qui a bien exercé ses muscles, il est possible de se dire : « je suis maître de mes pensées », encore cela n'est-il vrai que dans certaines limites...

La liberté⁷⁶

Il y a du moins une chose qui semble nous appartenir en propre, une chose qui semble, comme disaient les stoïciens, « dépendre de nous » uniquement : c'est notre décision même. Cette précision est importante, car il serait commis un grave contresens en croyant que le problème de la liberté pourrait mettre en cause notre action extérieure.

Celle-ci peut être tantôt entravée, tantôt facilitée par les circonstances : cela ne pose aucun problème, car le problème porte sur nos décisions.

Nul plus que Descartes n'a insisté sur cette idée que « la libre disposition de nos volontés » est la seule chose qui nous appartienne véritablement et la seule raison que nous ayons de nous estimer si nous en faisons bon usage. Point besoin, selon lui, de démonstration : « La liberté de notre volonté se connaît sans preuves, par la seule expérience que nous en avons. » Avec lui, Bossuet répétera : « Un homme, qui n'a pas l'esprit gâté, n'a pas besoin qu'on lui prouve son franc arbitre ; car il le sent. » À son tour, Bergson présentera la liberté comme une « donnée immédiate de la conscience ».

* * *

Réfléchissons cependant sur ce sentiment de liberté. Il s'agit d'une intuition. Mais, à elle seule, cette intuition n'est ni claire, ni probante.

Elle n'est pas claire, car que sentons-nous exactement quand nous

⁷⁶ : publié dans le n° 71 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 2001) « La liberté ».

nous sentons libres ? Comme toute intuition, celle-ci a besoin d'être élaborée. Elle ne nous fournit qu'une indication et un point de départ.

Elle n'est pas probante, car nous savons que toute « expérience immédiate est sujette à discussion et il suffit de s'être observé un peu soi-même pour savoir qu'on peut se faire sur soi beaucoup d'illusions. Ne voyons-nous pas que même l'homme qui ne possède plus sa liberté, le passionné, l'hypnotisé, l'homme ivre ou l'aliéné s'imaginent agir *motu proprio* et sont les seuls à ne pas s'apercevoir de ce que tout leur entourage constate, à savoir qu'ils sont menés par quelque chose d'étranger à leur volonté ? L'intuition de la liberté pose donc un problème : elle ne le résout pas.

* * *

Il y a d'ailleurs une autre voie par où poser ce problème. Si les philosophes ont attaché tant d'importance à la liberté, c'est qu'elle leur a paru être la condition même de la validité de la morale. Quel fondement pourraient avoir les notions morales si l'homme était nécessité à vouloir, s'il n'était pas libre de donner ou de refuser son consentement au bien ou au mal ? Le devoir est une obligation ; ce n'est pas une contrainte. C'est en ce sens qu'il est possible de considérer la liberté comme un postulat du devoir : « tu dois, donc tu peux. »

* * *

Les faux problèmes

Ce problème de la liberté a été obscurci par toutes sortes d'équivoques. Parmi ces dernières, la fatalité qui aboutit à un argument paresseux : si l'avenir est fatal, si ce qui doit arriver arrive nécessairement, à quoi bon se dépenser en efforts inutiles ? Ne rien faire, telle est la conclusion pratique du fatalisme. Encore faut-il ajouter, à ce sujet, que cette conception porte, non sur nos décisions elles mêmes, mais sur leur mise à exécution.

Tandis que le fatalisme considère l'avenir comme prédéterminé quoi que nous fassions, le déterminisme est toujours conditionnel : il pose seulement que, si certaines conditions sont réalisées, tel effet s'ensuivra. La volonté humaine, englobée dans le réseau des causes et des effets de l'univers, devient elle-même une des causes déterminantes de l'avenir.

Les diverses conceptions

Selon une première interprétation, la liberté serait l'indétermination pure, c'est-à-dire l'indifférence. Comme dans les délibérations importantes, il faut, dit Bossuet, » pour sentir évidemment notre liberté, en faire l'épreuve dans les choses où il n'y a aucune raison qui nous penche d'un côté plutôt que d'un autre ».

La liberté d'indifférence serait donc la faculté de se décider sans y être déterminé par aucun mobile ni motif. Mais une telle liberté est une illusion, car c'est une erreur de croire qu'agir sans raison est agir sans cause et Descartes a bien expliqué que l'indifférence est « le plus bas degré de la liberté » et qu'elle « fait plutôt paraître un défaut dans la connaissance qu'une perfection dans la volonté ».

Très proche de la liberté d'indifférence est la conception la plus classique de la liberté : celle du libre-arbitre. La volonté y apparaît comme une véritable cause première qui échappe elle-même à toute détermination et qui est capable de choisir entre deux contraires également possibles : « Le libre-arbitre, dit Bossuet, est la puissance que nous avons de faire ou de ne pas faire quelque chose. » Mais cette conception est-elle juste ?

On peut douter d'abord qu'elle traduise fidèlement notre expérience intime. Avons-nous conscience en nous d'un pouvoir aussi absolu ?

Du point de vue philosophique, n'est-ce pas là proprement se défier ?

Du point de vue moral enfin, est-ce bien cette notion d'un

pouvoir absolu qui est le fondement de notions telles que celles du devoir, de la responsabilité, de la sanction, etc. S'il est vrai que l'action morale est celle qui se détermine d'après la représentation du devoir, comment une volonté aussi souveraine et que rien ne prédétermine pourrait-elle être morale ?

Il faut, au contraire, comprendre que nos actes nous engagent, qu'ils compromettent ou fortifient notre liberté selon que notre volonté capitule ou résiste.

Bergson a présenté une conception de la liberté qui prétend dépasser à la fois le déterminisme et le libre-arbitre. Son mérite a été de chercher à lier la liberté à la nature propre de la vie spirituelle et de présenter l'acte libre, comme celui qui émane de la personnalité même. N'oublions pas que, pour Bergson, la véritable vie spirituelle est celle du *moi* profond, c'est-à-dire de ce moi obscur, aux impressions mobiles et fuyantes, analogues à celles du rêve, et où règne, au lieu de la pensée claire, une « absurdité fondamentale ». L'acte libre n'est donc nullement, à ses yeux, l'acte lucidement délibéré : c'est celui qui jaillit des « profondeurs » de l'âme.

Une telle conception de la liberté est éminemment discutable, car la liberté ainsi caractérisée semble plus proche d'une simple *pulsion* vitale que de la liberté vraie plus proche d'un emportement passionnel. Il se pose donc la question de savoir si Bergson n'a pas cherché la liberté « à un pôle de la vie psychique précisément opposé à celui où elle paraît se trouver ».

Comme celle de Bergson, la conception que J.-P. Sartre nous présente n'est pas sans affinité avec la conception traditionnelle du libre-arbitre. D'après l'auteur de *L'Être et le Néant*, « ma liberté n'est pas une qualité surajoutée ou une propriété de ma nature ; elle est très exactement l'étoffe de mon être. » L'homme est, en effet, une conscience ou, comme dit Sartre, un *pour-soi*. Or le propre du pour-soi, c'est de s'interroger sur l'être, de mettre celui-ci en question par le doute critique ou sceptique, de se mettre lui-

même en dehors de l'être, de s'arracher à lui, de le *néantiser*. L'homme est donc libre, parce qu'en lui l'existence précède l'essence. L'homme est ce qu'il se fait grâce à ce pouvoir de néantisation. Certes, l'homme a un passé ; mais il lui appartient d'accepter ou de refuser ce passé, de lui donner telle ou telle signification. Certes aussi, l'homme se trouve placé dans une certaine situation ; mais c'est à lui d'assumer cette situation, de décider librement du sens qu'il lui donne et ainsi il n'y a de situation que par la liberté. C'est ainsi que l'ouvrier ne s'est pas choisi ouvrier, mais il lui appartient d'accepter ou de refuser la condition prolétarienne. L'homme d'un pays vaincu ne s'est pas choisi vaincu, mais il lui appartient d'accepter ou de refuser la servitude, etc.

Cette conception de la liberté est pessimiste, car, loin de nous grandir, elle pèse sur nous comme une fatalité de notre être. En effet, l'existentialisme sartrien pousse la coïncidence de l'homme avec sa liberté au point d'effacer toute distinction entre *ceux de nos actes qui sont libres et ceux qui ne le sont point*.

La liberté peut enfin être entendue en un autre sens où, loin d'appartenir à tout être humain, elle est le privilège de celui qui s'est affranchi de toutes les servitudes intérieures : de la déraison, de l'ignorance, de la passion, de l'instinct, de l'impulsion irréflechie. C'est ce qui peut s'appeler : liberté du sage ou liberté de perfection. Disons simplement : liberté morale. Il n'est pas douteux que l'homme puisse, par l'effort de sa volonté, s'élever à cette hauteur où sa liberté consiste bien moins à choisir *ad libitum* entre le bien et le mal que dans l'impossibilité de faire le mal.

* * *

L'erreur des théories du libre arbitre et de toutes celles qui s'inspirent d'une conception analogue a été précisément d'admettre que la liberté existe également chez tous. Or la liberté n'est pas une entité, mais bien la synthèse originale de toutes nos puissances spirituelles. Elle peut être considérée comme

soustraite à tout un ensemble de conditions qui constituent la situation extérieure et la structure de notre être psychique.

Au lieu d'obéir à une impulsion, à une force quasi mécanique qui nous sollicite, nous pouvons faire appel à toutes nos ressources spirituelles, faire intervenir notre personnalité tout entière, non pas seulement ce « moi » dont parle Bergson et qui est justement la source de ces impulsions obscures et de ces sentiments troubles, mais aussi et surtout notre raison, notre pensée claire et nos sentiments supérieurs.

La conscience de la liberté est celle que l'être spirituel prend de lui-même comme capable de se déterminer par son être tout entier.

Dans le domaine psychologique, il n'y a pas d'extériorité dans l'espace puisque la vie spirituelle échappe à l'espace, et il n'y a pas non plus d'extériorité dans le temps puisque, par la mémoire, la conscience peut faire revivre son passé et se déterminer en fonction de celui-ci aussi bien que de son présent.

Tout être humain est donc libre en ce sens qu'il existe en lui de telles puissances de libération, s'il veut bien faire l'effort nécessaire pour assumer ainsi la totalité de son existence spirituelle. Mais c'est précisément, parce qu'elle dépend de cet effort, parce qu'elle s'accroît par l'exercice et s'affaiblit au contraire par l'abandon, que la liberté est loin d'être égale chez tous les hommes.

La grande erreur psychologique et morale des partisans du libre-arbitre est précisément de nous présenter une liberté toute faite, une liberté qui serait indépendante de cet effort.

* * *

Aujourd'hui, personnellement, j'ai un immense vide en moi. Un vide qui, en principe, pourrait être source d'angoisse. J'ai interrogé le vide à partir de cette angoisse indéfinissable. Je trouve le sentiment d'une mort inéluctable, mais nécessaire. Mort qui

annonce une naissance vers une nouvelle dimension de la conscience. Je pense à Lao-tseu disant que lorsque la caverne se vide, le feu s'allume. Oui, le feu en moi s'allume, la tristesse indéfinissable qui accompagne l'expérience du vide s'efface et la flamme de ma liberté intérieure se dirige vers la grâce éternelle.

Fait à Paris, le 19 septembre 2001

Il pleut et la pluie a le goût de l'incertitude...

De l'incertitude sociale.

Les flammes de la liberté ne sont pas éteintes,

Mais la pluie menace de les étouffer.

De la réflexion à l'action⁷⁷

La pensée humaine est tournée vers le dehors : pour des raisons pragmatiques, elle cherche d'abord à connaître les objets extérieurs, l'univers qui l'entoure. Elle ne songe pas d'emblée à se demander à quelles conditions la connaissance qu'elle en prend peut être considérée comme valable.

Autrement dit, pour que la pensée en vienne à se mettre elle-même en question, il faut qu'elle se replie, en quelque sorte, sur elle-même ; qu'elle adopte une attitude réflexive au sens étymologique du terme. Il en est de même pour les problèmes de l'action.

Le plus souvent, surtout dans les sociétés archaïques, l'homme obéit aux règles traditionnelles de la moralité, de la coutume, etc. Sans pour autant se poser des questions à leur sujet.

N'est-il pas vrai que, même de nos jours, les problèmes moraux sont bien souvent ceux auxquels nous réfléchissons le moins ? Nous louons, nous blâmons, nous avons nos jugements de valeur tout faits et nous nous bornons à les appliquer aux cas particuliers.

Si on nous demandait de les justifier, ne serions-nous quelquefois pas un peu embarrassés ? Ici encore, pour que nous prenions conscience des problèmes, il faut presque toujours qu'une difficulté, un conflit de devoirs par exemple ou une divergence avec une autorité que nous respectons, vienne faire obstacle à l'automatisme de l'appréciation spontanée.

Toute pensée ou réflexion est action en ce sens qu'elle s'accompagne d'actes commencés, de gestes esquissés, ne

⁷⁷ : publié dans le n° 72 de la lettre de SOS Psychologue (novembre 2001) « De la réflexion à l'action ».

seraient-ce que ceux de la parole. Il serait d'ailleurs possible de dire qu'il n'est pas, chez l'être humain, d'action totalement privée de réflexion.

* * *

Les actions humaines s'étagent à différents niveaux qui correspondent eux-mêmes à différents plans de conscience.

À la base de toutes les formes d'activité de l'être humain, il doit exister une forme toute spontanée, encore inconsciente d'elle-même, sous le nom de tendance.

Au-dessus de la tendance, il existe des formes automatiques de l'activité où la conscience ne joue encore qu'un rôle effacé, mais qui sont complexes : ce sont l'instinct, automatisme primaire et l'habitude, automatisme secondaire ou acquis.

Enfin, au sommet de l'activité humaine, se place l'action pleinement consciente et réfléchie, celle de la volonté.

Dans l'intervalle, se situe l'affectivité, c'est-à-dire l'ensemble de ces états tels que plaisir, douleur, joie, tristesse, émotions, sentiments, passions qui résultent d'abord de la répercussion subjective, dans notre conscience, de nos propres actes ou des obstacles auxquels se heurte notre activité.

* * *

Ce que Leibniz appelle « la raison », exige donc un degré de conscience supérieur, une conscience réfléchie, c'est-à-dire une sorte de conscience au second degré, grâce à laquelle l'esprit se distingue de ses propres états pour se poser comme sujet pensant en face de l'objet pensé. La prise de conscience du sujet est donc corrélative à celle de l'objet.

Et c'est dans la perception que celle-ci s'effectue. Ce qui caractérise la perception proprement dite, c'est la prise de conscience de l'objet perçu comme extérieur à nous. C'est ce que nous pouvons appeler la pensée objective.

Mais cette pensée objective est en même temps pensée réfléchie,

car elle implique la prise de conscience d'un rapport et, en ce sens, la perception suppose le jugement qui est l'acte propre par lequel l'esprit prend possession du rapport lui-même.

C'est donc avec le jugement que l'esprit s'élève au plan de la pensée réfléchie. Cette pensée réfléchie n'est rien d'autre qu'une prise de conscience supérieure des problèmes posés par la connaissance et par l'action humanitaires.

La pensée, en effet, n'est pas dirigée seulement vers la connaissance : elle tend aussi à l'action. Mais, aux degrés inférieurs de la conscience, elle ne fait guère que subir les pulsions internes qui l'y inclinent.

* * *

La volonté, au contraire, qui est essentiellement tournée vers l'action dépend de certaines conditions physiologiques. Un être dont l'organisation nerveuse serait telle qu'elle ne lui permettrait que la réaction immédiate du réflexe simple serait incapable d'activité volontaire.

Si l'homme est capable de volonté, c'est d'abord parce qu'il possède un système nerveux extrêmement complexe, aux connexions multiples, aux centres hiérarchisés qui permet l'inhibition des réflexes élémentaires par les centres supérieurs et, par suite, l'action différée.

Or la volonté est plutôt un idéal qu'une réalité, car elle est sujette à bien des défaillances, même à des insuffisances nettement pathologiques.

Nous, les argentins⁷⁸

Histoire d'une somatisation qui m'a interdit d'écrire sur la somatisation

Je remercie les Argentins : Rut Cohen, Alejandro Giosa, Juan Carlos Gurí, Gabriela Roxana Ilczyszyn et Juan Carlos Laborde dont la participation si remarquable et si régulière est appréciée par les lecteurs hispanophones véritablement plus nombreux que ce que nous pouvions imaginer il y a quelques années.

Le manque de traductions entre les deux langues est dû à nos limites humaines : le manque de temps.

Par ailleurs, mes lecteurs d'Argentine ont été surpris que je n'aie pas écrit sur un thème comme la somatisation...

J'ai promis de m'expliquer dans ce numéro !

Il s'est avéré que j'étais avec ma fille et ses enfants qui vivent en Argentine. Deux ou trois jours après leur arrivée, nous nous sommes rendues malades toutes les deux. La proximité, la joie, l'émotion – c'était la seconde fois qu'elle séjournait à Paris pendant l'année 2001 avec ses enfants, mais cette fois elle était enceinte d'un troisième – nous ont entraînées, toutes les deux, dans une baisse immunitaire.

Rhume suivi d'une bronchite féroce et les terrifiantes nouvelles d'Argentine tombant du ciel, venant de l'enfer.

De toute manière, je me suis permise, elle s'est permise, nous nous sommes permises ensemble de bien somatiser.

Les enfants et tous les autres autour de nous étaient heureux et

⁷⁸ : publié dans le n° 74 de la lettre de SOS Psychologue (janvier 2002) « Les somatisations (suite) ».

bien portants !

L'affaire était charmante : elle et moi tendrement remplies d'amour réciproque et de l'émotion du partage et de la peur d'un départ pour un retour à sa vie de médecin à Rio Grande. Nous nous sommes créées un petit cocon de somatisation en ayant laissé tomber toute défense, tout contrôle.

À quoi bon être des forteresses si nous pouvions devenir, quelques jours, de simples humains ?

Les nouvelles de l'Argentine de plus en plus graves et alarmantes nous ont rendues à la fois plus tendres et colériques. Comment pouvoir supporter autant de peine et de désillusion sans avoir recours à une somatisation pour se débarrasser des cendres de l'échec.

Et le téléphone... Les téléphones de et vers l'Argentine et la peur et l'impuissance et mes souvenirs d'enfant lorsque ma patrie était grande et bien aimée.

Et cette question : pourquoi ma fille n'est-elle pas aussi en France ou en Italie ou en Espagne ? Le souvenir de mes longues démarches pour obtenir pour mes enfants la nationalité italienne. Inutile en Argentine ! Les administrateurs se hâtent avec autant de lenteur que l'administration publique.

Triste réalité que d'apprécier l'exil, pour la première fois, après vingt-cinq ans...

À toi, Juan Carlos Laborde, qui partage avec moi l'exil, t'est-il arrivé de somatiser par amour en te sentant exilé ?

Merci mes collaborateurs, mes amis.

Ce fut la première fois que je n'ai pas apporté ma pensée contributive à notre *Lettre*, mais je ne savais plus écrire sur la somatisation. Je l'ai vécue.

Fait à Paris, le 17 janvier 2002 à 2 heures du matin
Et s'il fait froid à Paris,

*il fait encore plus froid en Argentine.
Je me sépare avec colère de mon pays et de ma fille.
Nous ne pouvons pas rationaliser un pays, ni ses habitants
qui expriment seulement aujourd'hui leur récrimination
alors qu'il aurait fallu le faire auparavant.
Nous ne pouvons pas non plus garder nos enfants auprès de nous.
Les pays et les enfants ont leur propre chemin
et nous aussi.*

Réflexions à propos de la réalité⁷⁹

Qui aurait pu imaginer qu'un jour nous serions séparés comme cela sans raison apparente ?

En réfléchissant, sans faire l'effort de se souvenir, juste en réfléchissant, je constate que nous étions heureux, car nous ne pensions pas que le bonheur d'alors serait caduque, comme toutes les choses de la vie.

Le soir, en rentrant du travail, je frappais à la porte et vous, mes quatre enfants, arriviez tels des éléphanteaux barrissant. Il y avait là le miroir aux mille reflets, celui de plusieurs générations multipliant l'image de maman éléphant et ses éléphanteaux dorés de mille couleurs, tantôt petits poissons, tantôt tigrons en cage, mais toujours semblables à un rêve.

* * *

C'est ainsi que je me souviens de mes enfants et je sais pourquoi j'ai toujours choisi de passer à l'action, pourquoi j'ai tenté d'être un modèle de travail et de volonté de discipline. Quelques fois je les ai même emmenés au-delà de notre riche jungle d'animaux libres et non domestiqués, vers le monde.

Nous étions heureux, car chaque année, lorsque l'été arrivait nous disions adieu à la ville avec la sincère joie de ne pas avoir manqué à nos obligations et de pouvoir nous submerger dans la jungle des vacances : hors du temps, dans et face à une mer tantôt calme, tantôt colérique, mais toujours au large dans cette mer dévoratrice et permissive.

⁷⁹ : publié dans le n° 74 de la lettre de SOS Psychologue (janvier 2002) « Les somatisations (suite) ».

Temps de soleil, de lecture et d'actions accomplies. Quelques indiscrets nous racontaient comment allait le monde, tandis que nous, la seule chose dont nous étions sûrs était que nous devions « rénover les tissus avec du salpêtre et de l'eau » tel que le disait Alfonsina Storni.

Dans ce monde de sable, de lecture, et d'étoiles telles des veilleuses dans la nuit noire, nos réflexions nous amenaient à comprendre la fugacité et à agir dans l'instant. Nous partagions de profondes lectures, des vers d'amour ou parfois de folie..., mais nous partagions tout.

Vous avez construit une fraternité qui serait disposée à aller au-delà des responsabilités, du temps, de la vie et de la mort.

La plupart du temps nous fûmes seuls tels des individualités, mais en même temps nous étions au sein d'une communauté solidaire, même si parfois elle était conflictuelle.

Nous fûmes, nous créâmes, nous jouâmes, nous existâmes. Il y eut des temps de profondes réflexions et de confidences, à vélo, ou à pieds, ou bien sous un parasol à la plage, ou alors à la maison où, tels des chatons, nous nous entassions autour du feu de la terre-mère qui nous a tous engendrés. Au-delà de deux générations nous fûmes un « nous dans le ici et maintenant qui fait l'éternité ».

* * *

Réfléchi à Paris le 16 novembre 2001 et écrit le même jour, au lever d'un nouveau jour qui est toujours le premier de la création.

* * *

Il fait froid, mes éléphanteaux se sont multipliés et bientôt ce seront sept éléphanteaux joueurs et penseurs qui partageront notre vie sur la terre-mère. Ce sont vos enfants et mes petits-enfants.

La nuit engendre le matin et le matin apporte l'action, une action dans laquelle il y a le projet, et, dans ce dernier, la vie.

* * *

Le bonheur n'est pas de revenir en arrière, mais de croire en de nouveaux souvenirs qui s'inscrivent dans l'âme et dans la chair et permettent ainsi de nouveaux bonheurs et amours partagés.

* * *

17/11/2001

Domage que mes réflexions soient emportées par le vent ou qu'elles ne parviennent pas jusqu'à vous, mais on ne peut rien demander aux feuilles d'automne qui en tombant enrichissent la terre-mère... on ne peut qu'accepter leur destin passager.

Réfléchir, c'est être. Je souhaite que la vie nous surprenne... et non pas que l'on réagisse simplement face aux événements, mais que l'on agisse face à eux en nous sentant chaque jour plus conscients, plus libres, plus forts.

* * *

Par la fenêtre, je vois les feuilles tomber. Mon arbre se dénude sans vergogne, puissant dans son attente de la sève dont il sait qu'elle reviendra. Les pins se réjouissent, les rosiers cherchent une ultime floraison, et, moi je me souviens de toi, de la plage dorée et de ce livre que nous lûmes l'un après l'autre et qui nous paralysa de peur : *L'exorciste*. Pourquoi ce livre plutôt qu'un autre ? Peut-être avons-nous tous besoin d'être exorcisés pour finalement pouvoir être heureux ?

* * *

Réfléchi avec une certaine nostalgie. Nostalgie de l'éternité ? Oui, nostalgie de ce qui aurait pu être, mais n'a pas été. De ce qui a été, mais n'aurait pas dû être. Et de ce qui est, mais ne devrait pas

être. Nostalgie d'étreintes qui se gelèrent dans la mort.

*Un jour de novembre comme aujourd'hui...
Vu, compris et conclu le 18 novembre 2001
face à un feu de cheminée à Rueil-Malmaison, France.
(traduit du castillan par Diane Escamilla)*

Prison – Le cri du silence⁸⁰

(par Paul Ruty, Éditions l'Harmattan)

Je souhaitais faire connaître ce travail, preuve de l'importance de mon travail personnel comme guide et conseiller des visiteurs de prisons, dont le travail est difficile, complexe et à la limite du danger de contamination psychologique. La supervision des visiteurs de prison est pour moi prioritaire. La santé des détenus dépend en grande partie de la qualité du service volontaire rendu bénévolement par les visiteurs de prison.

Notre collaborateur et ami Paul Ruty s'est consacré depuis de nombreuses années à l'accompagnement des délinquants incarcérés. Visiteur de prison, il a voulu aller plus loin dans l'écoute et il raconte dans *Prison – Le cri du silence* aux éditions de l'Harmattan, ses rencontres, mais aussi cette aventure surprenante d'un visiteur se tournant vers la psychanalyse pour mieux entendre l'immense appel au secours montant du fond des prisons et pour mieux y répondre. En s'appuyant sur des techniques psychanalytiques et sous ma supervision, il s'efforce d'aider ses amis détenus à trouver un sens à leur vie de cloîtré et à leur future vie d'homme libre.

Ce livre passionnant dont quelques extraits ont déjà figuré dans « *SOS Psychologue* » se lit comme un roman et ne s'adresse pas qu'aux prisonniers.

Si nous nous intéressons à la recherche intérieure, nous trouverons dans cet ouvrage, matière à réflexion et raison d'espérer dans les ressources de l'homme, si bas fût-il tombé !

⁸⁰ : publié dans le n° 74 de la lettre de SOS Psychologue (janvier 2002) « Les somatisations (suite) ».

Peut-être pourrons-nous alors comprendre nos propres silences, nos cris et notre prison intérieure. Derrière chaque histoire et chaque accompagnement se trouve l'Amour.

Nous en recommandons vivement la lecture.

Sur la descendance⁸¹

Si j'écris sur le thème de la descendance c'est parce que des patients m'ont rapporté des témoignages au sujet de mauvaises expériences de travail psychologique menées par des personnes qui sont peut-être intelligentes, mais qui n'ont pas eu le recul pour se rendre compte des grosses erreurs qu'ils commettent, parfois avec des sujets fragiles.

* * *

Je vous propose de lire sur le thème de la descendance, un travail de recherche et d'investigation réalisé par Florence Boisse sous ma direction et mis en forme par Hervé Bernard sur :

*Le piercing*⁸²

* * *

J'aurais aimé répondre à tous les collaborateurs comme je l'ai fait avec Rut Cohen mais disposant d'un temps plus que réduit je vous remercie tous car le thème de la descendance est fondamental pour la vie d'un être humain qui, pour devenir un être à part entière, doit se sentir inséré dans une généalogie, donc capable d'une filiation consciente et capable de se voir dans sa propre histoire, dans sa biographie comme faisant partie d'une histoire sociale.

Parler de descendance c'est devenir protagoniste d'une dynamique qui a commencé par la genèse.

⁸¹ : publié dans le n° 75 de la lettre de SOS Psychologue (février 2002) « La descendance ».

⁸² : sur perso.wanadoo.fr/herve.bernard8/identite.htm ou www.sos-psychologue.com

Génération⁸³

Extrait de « Argentine 1934-1978, mémoires d'analyste »

Sur Perón, témoin oculaire

Il est très difficile de penser en espagnol lorsqu'il s'agit de sentiments. C'est comme balbutier dans la langue maternelle. Il est plus facile de le faire en français. Avec ma langue maternelle, il y a une barrière affective qui dénature les images. Ma langue maternelle me trouble ; elle devient impudique. J'ai la sensation de faire connaître un secret professionnel ! S'agit-il d'un conflit déontologique ? Je ne sais pas. En tout cas, j'ai l'habitude de garder les secrets jusqu'à douter même de ce que je dis.

Buenos Aires, août 1973. Au moment où les élections approchaient, le péronisme devait gagner, après le long exil de Perón à Puerta de Hierro, en Espagne où Franco accepta de lui donner l'asile après la révolution libératrice du 16 septembre 1955.

L'encadrement socio-politique est très important pour comprendre le sens des *estamentos*⁸⁴ – des groupes enkystés dans les différentes classes sociales. Les gens qui attendaient Perón n'étaient pas les mêmes qui le portèrent au pouvoir en 1947. Perón était un phénomène qui allait créer une nouvelle organisation sociale et idéologique.

Jeune lieutenant d'avenir, il voyagea en Italie et en Allemagne, s'imprégnant du National socialisme et de modèles qu'il importa

⁸³ : publié dans le n° 75 de la lettre de SOS Psychologue (février 2002) « La descendance ».

⁸⁴ : Estamento(s) se dit d'un groupe, à l'intérieur d'une classe sociale, partageant des intérêts communs (profession, richesse, mariage endogamique, etc.).

en Argentine et dont il commença à vanter les mérites lorsqu'il fut ministre du Travail. Ce fut un phénomène bizarre : si Hitler s'appuya sur les classes moyennes en les faisant bénéficier d'avantages économiques et en renforçant leur fonction sociale, Perón s'appuya sur la classe ouvrière et créa ainsi un mouvement atypique, un mouvement ouvrier de droite, quasiment extrême.

Les bases idéologiques étaient les mêmes que celles du National socialisme européen. Si l'origine était différente, la base se reposait sur le même problème de ressentiment social. Pour ce qui est de l'Europe, ce fut par le honteux pacte de Versailles dans lequel l'Allemagne perdit le bassin de la Ruhr, l'Alsace et la Lorraine. En ce qui concerne l'Argentine, il n'y avait pas de conscience politique, car seule fut connue dans l'histoire du pays l'adhésion à des caudillos charismatiques, exceptionnellement rationnels. Autrement dit, avant l'existence d'une conscience politique, un ressentiment social apparut. Il s'était cristallisé, mais n'avait pas été compris et constituait purement une imitation des situations sociales européennes qui précédèrent la révolution industrielle de 1931.

La synchronicité selon Jung est la convergence dans l'espace-temps des séries causales indépendantes. Dans le cas de l'Allemagne, spoliée, vaincue, l'archétype de Wotan – le dieu de la guerre, revendicateur et justicier – avait besoin, pour une action efficace sur le plan empirique, de l'apparition d'un être capable de représenter cet archétype. Ce fut le cas de Hitler. Il correspondait exactement aux demandes inconscientes du peuple allemand. Il se produisit entre le peuple et le leader – ambitieux, charismatique et individualiste à outrance – un effet de contagion psychologique qui se multiplia géométriquement en spirale délirante jusqu'à la recherche d'un passé d'êtres mythiques parfaits, submergés dans les sagas des Nibelungen.

Pour ce qui est du cas du peuple argentin, l'abandon créa dans l'inconscient la recherche d'un père éternel, capable d'exercer une telle paternité sans instabilité, ni fissures. La présence de

conservateurs et le passage par le radicalisme personneliste avaient créé de l'angoisse, sans créer de conscience politique. Au temps du radicalisme d'Yrigoyen, les problèmes s'atténuèrent pour la classe moyenne qui pour la première fois dans l'histoire de l'Argentine se vit légitimée par un président de son parti. Mais l'importante classe ouvrière, urbaine et rurale, continuait à se demander les raisons de son abandon. D'autre part, Yrigoyen mourut en 1930, peu après avoir été renversé et une grande partie de la classe moyenne demeura « flottante⁸⁵ ». Perón correspondait exactement à l'image de l'archétype : paternaliste, puissant, presque divin.

La synchronicité s'opère dans les deux cas : la présence de deux hommes qui complètent le désir et la pulsion inconsciente de deux peuples. Hitler construit des monuments fascinants qui veulent toucher le ciel. Perón monte au pouvoir face à une foule, en décrétant, simplement, que le 18 octobre serait le jour de « saint Perón ».

En Argentine, on n'avait pas vécu des situations d'opposition sociale ; car l'histoire eut lieu de telle manière qu'on présenta seulement la complicité par rapport à l'ennemi extérieur. Perón tira profit de cette situation et créa un ennemi extérieur : les États-Unis. Ceci s'exprimait dans des slogans qui le maintinrent au pouvoir jusqu'en 1955 : « Espadrilles, oui, livres, non » ou bien « Mes chers sans chemise. » C'était un élément supplémentaire de ressentiment social.

Au moment où il fut renversé en 1955, toutes les classes sociales fusionnèrent pour lui ôter le pouvoir. Il voulut créer les milices populaires, pour remplacer l'armée, à partir de la C.G.T. et du modèle des chemises noires de Mussolini. Ce ne fut pas la première fois dans l'histoire qu'un leader commença à délirer. Ce fut déjà le cas de Bolívar et de son délire du Chimborazo. Ensuite

⁸⁵ : C'est le sociologue Ralph Darendörf qui appelle « classe flottante » celle qui va et vient entre la classe moyenne et la basse classe.

la situation devint dangereuse. Perón avait sacrifié sa femme jusqu'à la dernière minute. Alors qu'elle était dévorée par un cancer, il la fit, malgré tout, apparaître à ses côtés sur le balcon de la Casa Rosada en tant que candidate à la future vice-présidence. Elle dut porter une perruque, fabriquée spécialement, pour lui tenir la tête droite. Après la mort d'Eva, Perón tomba dans le délire.

Quand Eva Perón mourut, la confusion revint. Il était évident que c'était elle le véritable leader charismatique et non Perón. C'était la fille naturelle d'un propriétaire terrien. Artiste sans envergure, détentrice d'une ambition sans mesure et d'une beauté indéfinissable. De toute façon, si elle posséda du charisme, ce fut parce qu'elle croyait en ce qu'elle faisait.

Il n'y a pas de jugement politique dans tout ce que je dis, car je suis, eu égard à ma condition humaine, un témoin de l'histoire.

Les gens qui reçurent Perón en 1973 ne furent pas les simples ouvriers qui l'amènèrent au pouvoir, mais une jeunesse aisée, de la haute classe moyenne et de la moyenne classe moyenne – ceux de la classe basse étaient une minorité, peut-être de fidèles résiduels de l'ancien péronisme.

En regardant depuis mon balcon de l'avenue Maipú 1942 – entourée de mes quatre enfants – je voyais la foule qui avançait vers la place de Mayo ; la certitude de ce que je contemplais me coupa le souffle : parmi la foule se trouvaient des jeunes habillés avec des *gamulanes*⁸⁶. Il n'y avait pas beaucoup d'ouvriers et peu de camions. Il n'y avait que des voitures de bonne qualité, quelques-unes décapotables. Je me demande ce que les jeunes voulaient voir en lui. La question reste ouverte. Revenons-y. Que se passa-t-il pour en arriver là ?

Perón, une fois renversé, chercha à se reconstruire une histoire

⁸⁶ : Le mot *gamulán* (au pluriel : *gamulanes*) signifie manteau de mouton renversé.

semblable à celle d'Eva. Il retrouva une femme absolument ignorante dans un cabaret à Panama. Il l'emmena à la Puerta de Hierro et dans son exil il commença à l'éduquer. Mais « Isabelita » ne serait jamais Eva Perón. Isabel fut une satire, une mauvaise version d'Eva. Ce fut un ange sans envergure, dont la voix d'une cadence sans importance donnait l'impression d'une petite maîtresse de village, montée sur l'estrade pour apprendre à des enfants déchaussés la différence entre le C, le S et le Z.

Dans ce contexte disparut, pour les Argentins, le sens politique critique. Il ne resta qu'une seule alternative : s'allier dans des noyaux *estamentarios*⁸⁷ à l'intérieur de chaque classe sociale. Ce fut l'émergence d'une nouvelle situation. Ce ne fut plus le ressentiment social, mais l'irresponsabilité politique et le conflit d'une génération qui ouvrit sa porte à une cruauté systématique et à une surdité entre parents et enfants. La brèche ouverte au cœur de la famille patriarcale, la guérilla entra, avança et dénatura le mouvement péroniste qui disparut sous le nom de « justicialisme ». Mais compte tenu du manque de conscience politique, la lutte se réduisit à des luttes privées où le facteur, transcendant et idéologique n'existait pas.

Souvenir de cette année en remontant par l'avenue del Libertador à 8 heures du soir, les interminables discours d'Isabelita Perón et les embouteillages. Je prenais toujours un livre et une lampe de poche pour lire. On ne pouvait pas passer en raison du désordre de la circulation. Non, il y avait plus que du désordre. C'était la déstructuration d'une société qui n'avait pas commencé à ôter ses couches !

À cette époque, dominée par une destruction fantasmagique dans tous les sens, il nous fallait nous reconnaître en tant que groupe, car, au-delà de cela, il n'y avait rien que des bombes, des assassinats, des disparitions. Comment faire face à tout cela sans

⁸⁷ : Adjectif du substantif *estamento*.

se détruire ? Car parfois deux ou trois bombes éclataient par nuit. Enfin, nous les forts, nous nous bouchions les oreilles pour ne pas avoir peur. Nous ne savions pas s'il fallait donner ou non à nos enfants une carte de la Marine pour se protéger, car cette protection pourrait les condamner à mort. Il n'y avait de place que pour la prière ; et « enlever » les enfants à l'école et les emmener à la campagne – c'est ce que je fis – pour ne pas les exposer davantage, et pour ne pas m'exposer davantage à la souffrance. Je me souviens maintenant de toute cette époque, ayant conscience de la peur que je ne pus ressentir alors, car il n'y avait pas de place pour la vivre. Une partie de ma vie professionnelle se développait dans le commandement en chef de la Marine. Les secteurs les plus exposés au danger étaient le premier et le neuvième étages : la direction de la Justice navale.

Mes vendredis de liberté étaient comme cela : avoir la direction de la maison jusqu'à 8 heures du matin, emmener les enfants au collège et enfin, prendre la route côtière en écoutant des cassettes de Leonardo Favio. Je ne fus jamais trop intellectuelle.

Une fois arrivée au commandement de la Justice navale, il fallait laisser la voiture et monter l'escalier du bâtiment Libertad, sachant qu'à n'importe quel moment une balle pouvait traverser mon dos. De la transpiration, du froid, présentation des documents pour rentrer dans l'édifice. À quelques mètres de mon bureau, éclata une bombe que portait sur lui un conscrit guérillero. Une autre fois, on tenta d'empoisonner l'amiral qui avait la direction de la Justice navale.

À 3 heures de l'après-midi au numéro 854 de la rue Juncal ; j'abandonnais le monde du danger pour rentrer dans le groupe d'appartenance, de fuite et de référence.

C'est là-bas où commencèrent des histoires qui me conduisirent à me poser des questions : être un étranger dans un autre pays ; Gertrudis von Luther aristocrate russe était mariée à un représentant de Krupp. Ils étaient les plus forts, les plus riches

jusqu'au moment où l'Argentine déclara la guerre à l'Axe à la fin du conflit. Les biens des familles allemandes impliquées dans la guerre de 1939 à 1945 furent confisqués. Gertrudis constitua, chez elle, un salon littéraire de style XVIII^e siècle, en plein Buenos Aires dont l'objectif – je crois – était de survivre d'une manière quelconque aux avatars économiques.

C'était le noyau d'un réseau de relations sociales qui mêlaient l'aristocratie européenne à l'aristocratie argentine. Ainsi, nous faisons connaissance les uns et les autres. Parmi l'aristocratie européenne, il y avait certaines grandes fortunes comme celle de Mira von Bernard.

* * *

Un troisième étage, celui de Gertrudis. La voiture dans le parking de l'église de Las Mercedes. Soudain, je me sentais jeune, jolie, élégante, intelligente et heureuse. Je rentrais chez elle. La maison sentait le parfum de la confiture de fruits mélangé à l'encens ; le piano à queue, les rouges profonds, car la couleur rouge dominait. Cette maison était devenue le point clé pour se faire connaître. Ce ne fut pas par hasard que mon cabinet fut privilégié par l'aristocratie européenne et argentine.

Néanmoins, il y avait des moments où j'avais le cœur gros, car je savais que la couleur, la musique, les différentes langues parlées aussi bien que tout ce monde culturel ne suffisaient pas à calmer l'angoisse de savoir que mes enfants existaient et que j'avais peur.

Alors tout disparaissait. Je devais revenir à la maison de toute urgence pour serrer mes enfants dans mes bras. Oui, je devais les serrer, je les serrais. Je mangeais un sandwich et me mettais à étudier en face de la télévision, lorsque les quatre jouaient à des projets secrets ou manifestes. Les trois plus petits ne savaient peut-être pas comment on pouvait souffrir et combien il était nécessaire de fuir la faiblesse pour leur offrir un modèle de force. Même maintenant, je me sens menacée par les larmes, par ces larmes qu'alors je ne pouvais pas verser. J'étais si fatiguée d'avoir

à réprimer l'angoisse que je m'endormais sur la jupe de la plus petite, tandis que les trois autres jouaient à côté et se disaient : « Ne parle pas fort, maman dort... » Et maman était si petite ! Et nous étions en vie tous les cinq et je les protégeais en me laissant protéger. Aimer, c'est une éternité, c'est un instant, une coexistence très complexe des passés et des futurs : il ne faut pas penser, il faut juste laisser venir, contempler. J'aurais voulu aussi que nous nous enfermions tous dans la maison et que les enfants ne retournent plus à l'école. Avec le recul, je me vois chercher la manière de leur faire partager la sublime intimité de ma maison d'enfance.

* * *

Cette image ne peut pas avoir de fin. Je m'en retire correctement, car cette gloire fugace n'existe plus et, aujourd'hui, ce ne sont plus les années 1973, 1974, 1975, 1976 ; c'est simplement le 13 février 2002, et je suis dans le monde, point final.

Un peu plus sur Perón

Que voulaient-ils de Perón les jeunes ? La question demeura ouverte, mais il n'y avait qu'une seule réponse : « Un père. » Le père archétypique, actif, créateur, quelqu'un les forçant à se réveiller.

Notre génération, la mienne, fut une génération dont les parents dormirent sans opportunité ni poids politique. Les nouveaux parents – nous – étaient, par conséquent, nuls pour satisfaire les désirs de transcendance et de nationalisme, car le poids politique de l'Argentine et la dictature péroniste firent que nous fûmes plus au courant de la première guerre mondiale et des conflits de guerre de Corée et du Vietnam. Nous ne savions plus dans quelle dimension nous vivions. On nous noya dans des vins français, du thé anglais, des jeans américains et des séries étrangères télévisées.

Buenos Aires était une île, un conte de plus de la vieille Europe ; un coin plus large et oxygéné de la divine Europe. Paris, Rome,

Madrid émergeaient à la tombée du jour sur l'avenue Quintana, sur l'avenue del Libertador. Avec les petits enfants dormant à la maison, nous restions jusqu'à l'aube dans les cafés élégants du quartier nord. Nous fûmes la génération de la *Dolce Vita* de Fellini, de *Hiroshima mon amour* d'Alain Renais et de *Il y a un an à Marienbad*.

Nous fûmes des parents qui créèrent le silence et effacèrent l'identité nationale, car nous ne l'avions jamais connue nous-mêmes. Perón répondait à ce besoin d'identification projective et on voulut l'imposer. Au-delà de tout cela, il était l'archétype de la révolution et donnait la mort aux modèles insuffisants que vivait chaque jeune dans son foyer.

Mais Perón mourut bêtement. À vrai dire, les morts sont, parfois, bêtes lorsqu'elles ont lieu dans le cadre d'une période vitale, héroïque et sans scrupules comme celle qui était la sienne. Perón alla un jour du mois de mai rendre visite à des bateaux de l'armée argentine. Il avait presque quatre-vingts ans et prit froid. Il perdit en quelques jours les réserves d'amour et de haine qui lui avaient permis d'être considéré comme une « force de la nature » et mourut le 1^{er} juillet.

Après avoir harangué les jeunes pour créer une force, enfin unifiée et sans dissidence, il les laissait brutalement abandonnés, divisés et orphelins. Plus confus que jamais, ils ne purent que s'identifier au mythe, sans pouvoir parvenir à se différencier et à acquérir une identité. Ainsi, le chaos arriva ; le chaos romantique : « Donner la vie pour... pour qui ? Pour quoi faire ? Avec quel sens ? »

Les générations se séparèrent à mort. Les chemins bifurquèrent. Qu'est-ce que les jeunes voulaient de Perón ? Un père, enfin, tout puissant qui leur parla comme on peut parler aux adultes. Et ils n'obtinrent qu'un père mort ; ils se sont donc réfugiés dans une nouvelle situation d'orphelins, moins tragique que celle de leur foyer d'origine, parce qu'il y avait beaucoup de frères et de

drapeaux pour les identifier en tant que groupe.

À Tucumán, les guérilleros gagnèrent du territoire et voulurent le revendiquer comme territoire indépendant et le voir reconnu par les grandes puissances. Recherche évidente d'un autre père. Tout se frustra. L'inimitié entre les générations ne finit pas, mais le chloroforme des convenances et la commodité apaisèrent les esprits. Peut-être que les choses auraient pu s'arranger avec de bons analystes.

Transmission et conscience⁸⁸

Écrire quoi ? Pour qui écrire ? Pour ceux qui arriveront demain ?
Pour ceux qui existent aujourd'hui ?

Écrire pour leur dire qu'ils sont les victimes de leurs ancêtres et
qu'ils devront créer un nouveau monde pour ceux qui viendront ?

Écrire sans dire quoi que ce soit ou leur raconter des théories qui
sont bien en deçà de la vérité ?

Écrire pour leur mentir sur l'histoire d'un monde qui était meilleur ?

La mort, la vieillesse, la maladie et la pauvreté ont toujours existé.

Les hommes perdaient leurs dents, leurs forces et jusqu'à l'âme en
cherchant une vérité qui était plus grande que celle d'Hegel, de
Marx, de Freud, de Lacan et de tous les autres.

Et nous continuons à mentir pour cacher les dépouilles de ce
monde que nous laissons à nos héritiers comme succession !

Naturellement, je pars, aujourd'hui, d'une position dépressive,
d'une position révolutionnaire, parce que, aujourd'hui, tout est
caché ou nié ; parce que nous sommes les esclaves de la
globalisation et de l'égalisation par le bas. Exactement, comme
nos ancêtres l'ont été avec les idéaux mensongers.

La descendance est là. Nos héritiers sont tellement avides que
nous ne parvenons pas à les comprendre. Sinon à partir de
l'existence de l'ombre humaine, du Ça de la passion meurtrière.
La horde nous massacre. Prenons garde aux dévorateurs !

* * *

⁸⁸ : publié dans le n° 75 de la lettre de SOS Psychologue (février 2002) « La descendance ».

Nous avons tous idéalisé la descendance. Encore faut-il être dignes de cette idéalisation.

Le cycle humain qui consiste à naître, croître, se reproduire et mourir n'est pas si simple, en réalité ! Naître/faire naître ; croître/pour faire croître ; reproduire/pour faire reproduire ; mourir/pour faire mourir.

Comme la condition humaine peut être, à la fois, sublime et maudite !

Sommes-nous, les parents, coupables de toutes les ignominies dont nous accusent nos descendants ?

La psychanalyse a peut-être mis l'accent sur les conflits de l'espèce humaine et de la succession des générations. Mais elle est impitoyable et, dans une certaine mesure, malsaine, car elle ne nous aide pas à comprendre notre responsabilité quand, déjà, adultes et détenteurs d'un discours maniaque qui fait que l'autre soit toujours responsable, oubliant la vérité inaliénable qui consiste à respecter nos ancêtres et nos parents lesquels, avant notre naissance, avaient déjà leurs qualités et leurs défauts.

Rien de plus cruel que le rejeton humain, car il ne devient pas anonyme comme chez les animaux. Il est fait pour sanctifier, culpabiliser et jusqu'à détruire les parents qui, depuis la nuit des temps, ont fait pour le mieux, selon leurs degrés de conscience pour réussir avec leurs petits.

Indifférence ? Non.

Esclavage générationnel ? Non plus.

Simple compréhension du devoir individuel d'accepter sa propre responsabilité et devenir des êtres humains à part entière.

Écrire sur la descendance ? Oui, mais plus tard quand la fureur de la vérité prendra la place de l'hypocrisie, à propos du transfert de responsabilité.

Qui suis-je pour me permettre de juger mes parents ?

Qui m'a investie de la toge du juge ?

Je ne sais pas où je vais, mais je sais que je vais et cela me fait plaisir, car ce que je dis aujourd'hui, je n'aurais pas pu le dire hier, quand moi aussi j'étais bercé par le discours dictatorial d'une psychanalyse plus qu'orthodoxe, déprimante ou maniaque.

* * *

L'inceste est symbolique. La violation incestueuse est pathologique et n'a rien de symbolique.

Les mass médias s'étendent continuellement sur les problèmes de viol incestueux. Ces affaires relèvent de la pathologie. La confusion semée par l'ignorance et la facilité à utiliser des mots propres à une large audience populaire conduit à interpréter l'œdipe symbolique et la violation pathologique incestueuse comme un mélange mortel qui sème le doute générationnel et engendre de nombreuses situations délirantes.

Les séances fréquentes de groupe d'origine conceptuelle et de formation douteuse créent des situations de débordement émotionnelles chez des personnes dont la pathologie n'a pas été diagnostiquée de manière différentielle.

* * *

Je suis très loin du fanatisme des écoles, loin d'affirmer mon appartenance à telle ou telle école, car, à travers une très longue expérience clinique et analytique, je réusis à acquérir une propre identité par force de travail, d'effort et de sur-effort.

* * *

Et en mettant notre prétention de côté, posons-nous la question : qui je suis je moi-même ?

Suis-je capable de réfléchir et d'agir sans avoir à consulter le livre de mon maître préféré de la pensée ?

Quand Lacan, si valorisé aujourd'hui, disait que *l'analyste s'autorise à lui-même*, il ne voulait pas dire que tous peuvent se nommer analystes, parce qu'ils veulent l'être ou parce qu'ils ont fait une longue analyse, parfois trop intellectuelle et même mensongère. Sinon qu'un analyste pourrait être considéré comme tel s'il réussit à guérir un patient.

Mais existe-t-elle la guérison psychologique ?

Entendons bien. Pour y parvenir, la question concerne deux personnes. Nous ne pouvons pas aider celui qui ne veut pas s'aider lui-même. Sommes-nous la poubelle du monde ? Non. Les générations d'analystes à venir devront tenir compte non seulement de la bonne distance, mais aussi de la nécessité de s'engager. L'accompagnement du patient est la clé, mais ce n'est pas la seule interprétation. En effet, il est nécessaire de voir, comprendre et conclure.

Si vous n'avez pas assez travaillé le contre-transfert pour vous confronter aux demandes de l'analysé, si vous ne savez pas assez, si vous savez en vous-même et sans hypocrisie que vos connaissances sont bien limitées, n'apposez pas sur votre plaque psychothérapeute.

La meilleure chose serait de rentrer à l'université, franchir péniblement les obstacles de l'apprentissage, douter de vous-même et arrêter de vous sentir capable de guérir les autres si vous ne réussissez pas à trouver en vous-même le sens de la vie et le besoin de la vérité. Vérité avec laquelle, pour la plupart, nous avons tous des problèmes, car la vérité si on la cherche, on la trouve. Mais elle n'est pas toujours agréable, mais toujours source d'éveil.

*Fait à Paris, le 8 février 2002
avec la passion habituelle,
mais il ne fait pas froid, il pleut un peu
et je crois, comme dit Jung, que finalement
« le sens s'imposera au non sens ».*

A mon père⁸⁹

Je ne suis plus le lierre autour du tronc de l'arbre, je suis arbre, la nuit tombe, le jour vient, je me souviens de toi, encore sur tes genoux, mon père absent, et transitant entre la brute finesse de tes conseils et la pitié que tu as ressentie pour mon âme.

Dans le creux de paix qui est mon repos, ton modèle sincère m'empêche sans cesse de me plonger dans le rêve médiocre de n'être personne.

Je te cherche encore et je te pressens lorsque j'annonce, sans pitié, ce qui est injuste.

Depuis ton ferme portrait tu regardes ce que je n'ai su faire de ton modèle et tu souris largement et fermement : ta fille est un arbre robuste et ferme, et plus jamais le lierre autour du tronc.

Fait à Paris, mercredi 13 février 2002

⁸⁹ : publié dans le n° 75 de la lettre de SOS Psychologue (février 2002) « La descendance ».

Réponse à Rut⁹⁰

Moi aussi j'ai eu un maître et j'ai été disciple. Moi aussi j'ai voulu donner à l'aimé une descendance pour lui offrir aussi la transcendance mais il a disparu dans une mort qui arriva trop tôt et qui laissait ainsi la descendance au disciple sans même avoir appris à être maître. Mais le temps, rigoureux et nouveau se chargea de rompre l'ignorance et, sans remède, je fus mère, maître et tant d'autres choses que je pense, moi-même et sans prétention, avoir atteint la maîtrise du silence qui est le seul vrai chemin pour donner la liberté aux descendants.

Réponse à Rut dans la dimension de la nouvelle parole

Le printemps est agressif et amène la pluie et il y aura de nombreux déluges ainsi que des temps d'amour et d'amours neufs. Je m'épuise dans l'espoir et les enfants de l'esprit se multiplient et les enfants de la chair se dessèchent en un lieu lointain : sombre ou lumineux nous donnerons la lumière à des êtres nouveaux qui s'enchanteront recherchant la conscience, qui se lasseront de romances fantasmées pour se plonger au sein même de la vie.

Mon maître ne fut pas le tien, mais le discours fut toujours double et transitif. Pourquoi contempler la descendance sans se sentir capable de se rendre éternel ?

Et je te dis, le vent viendra, ses traces se sont effacées, ainsi que les miennes sur le sable de la plage, dans les champs, sur les sentiers. Parfois, peut-être bien que les traces de son passage se sont effacées de mon âme, il y aura toujours les enfants et les

⁹⁰ : publié dans le n° 75 de la lettre de SOS Psychologue (février 2002) « La descendance ».

enfants des enfants et l'éternité qui ne fait que des clins d'œil et me touche, et c'est comme ça toujours comme ça... Depuis ce point de vue si distinct, où déjà maître et possédant la maîtrise la solitude de ma tour est beaucoup plus froide.

Et je suis seule... mais peut-être moins seule qu'avec les autres.

Fait à Paris, le mercredi 13 février 2002

Jung (Avant-propos)⁹¹

Extrait de « Aspects psychosociaux de C. Gustav JUNG »
(Avant-propos)

Pourquoi écrire ce livre ? L'aventure de Jung a commencé pour moi très tôt dans le temps. J'ai vécu et grandi dans un milieu imprégné de sa pensée. Mon père avait fait de *Psychologie et alchimie* son livre de chevet. Avec passion, il se plongeait dans cet ouvrage difficile qui lui ouvrait une nouvelle compréhension du discours de ses patients et marquait les jalons de sa propre évolution personnelle.

Aussi ne voudrais-je pas présenter mon livre sans faire référence à mon père. Pour moi, ce fut un géant. C'était un homme qui pensait droit et qui, à toutes les étapes de ma vie, respecta en moi le sujet responsable.

Malgré la réussite qui marqua sa vie professionnelle tout comme sa vie de famille, sa carrière administrative se caractérisa par une série de frustrations et de revers politiques. Refusant de se laisser fléchir par ces aléas, il se retira de la scène publique. Bientôt, il se retrouva dans une solitude quasi totale. Sans doute, trouva-t-il, dans Jung – qui osa affronter l'isolement suprême vis-à-vis de Freud et lutter contre le silence – un modèle à suivre pour sa propre vie. Il se mit également au travail manuel. Il monta un atelier dans l'une des pièces qui donnaient sur le jardin, où il réalisait toutes sortes de travaux. Je me souviens qu'il changeait jusqu'aux semelles de nos souliers et qu'il ne dédaignait pas de s'occuper du poulailler.

⁹¹ : publié dans le n° 76 de la lettre de SOS Psychologue (mars-avril 2002) « Jung ».

Il parlait souvent seul à la maison, car nous n'étions pas en âge de comprendre suffisamment son histoire pour donner une réponse à ses angoisses. Durant vingt-neuf ans, et sans manquer un seul jour, il se leva tôt pour conduire ses consultations à l'administration de la Santé du ministère de la Communication. Il rentrait à midi, mangeait et faisait une sieste très brève avant de commencer, vers quinze heures, ses consultations particulières, souvent jusqu'à très tard dans la soirée. Je l'attendais pour dîner. Je pensais à cette époque que notre bonheur serait éternel. Je le pense toujours maintenant, mais ce n'est qu'à l'âge mûr que ma perception de la vie, de la mort et de l'éternité ont confirmé cette hypothèse, car la recherche de la vérité, du vrai chemin me fait objectivement souffrir. Auparavant, je croyais que c'était seulement à travers le « sacrifice » que nous pouvions acquérir une conscience objective.

Maintenant je crois que la modalité d'évolution est plutôt le « transit » et que ce dernier concept devrait remplacer celui de sacrifice. Laisser venir, contempler et seulement plus tard interpréter.

J'ai vécu ces questions dans le regard de mon père, je les ai faites miennes et je crois les avoir transmises, du mieux possible, à mes enfants.

Ma seconde fille est née en 1960. Elle était toute petite quand les journaux, en cette matinée de juin 1961, ont annoncé le passage de C. G. Jung à l'éternité. Nous étions à l'hôpital naval de Puerto Belgrano, au cabinet de consultation psychiatrique du Dr Mario Augusto Pesagno Espora, un homme qui savait entretenir autour de lui la soif de connaître Jung. Ce fut une matinée sans joie, parce que notre vœu le plus cher aurait été de pouvoir connaître Jung personnellement. Si nous n'avions pas tenté l'aventure auparavant avec mon père, c'est, parce que nos obligations et toutes sortes de limitations ne nous l'avaient pas permis. Mon père, sous l'égide de Jung, avait compris que vivre dans l'action utile et consciente, dans l'« ici et maintenant », permettrait de

savourer l'éternité. Nous avons un projet de vie, mais sans l'impatience d'en brûler les étapes.

Mon père mourut en 1974, c'est-à-dire treize ans plus tard. Toujours, il me poussa vers Jung. Du point de vue humaniste qui était le sien, il pensait que, pour comprendre le maître de Zurich, il fallait avant tout le considérer comme un fait historique, c'est-à-dire le saisir dans son contexte spatio-temporel. Pour cela, il était nécessaire de retourner aux sources de sa pensée en suivant les données empruntées aux livres que nous pouvions nous procurer en ces temps-là. Mon père parlait l'allemand, mais il n'avait pas le temps matériel de le traduire directement pour moi. J'ai poursuivi mon travail de recherche comme je l'ai pu. Passionnément. Un impératif m'était imposé dans ma tâche : réduire chacune de mes conclusions à une synthèse claire et sans complications. L'objectif urgent était de faire connaître Jung en Amérique latine.

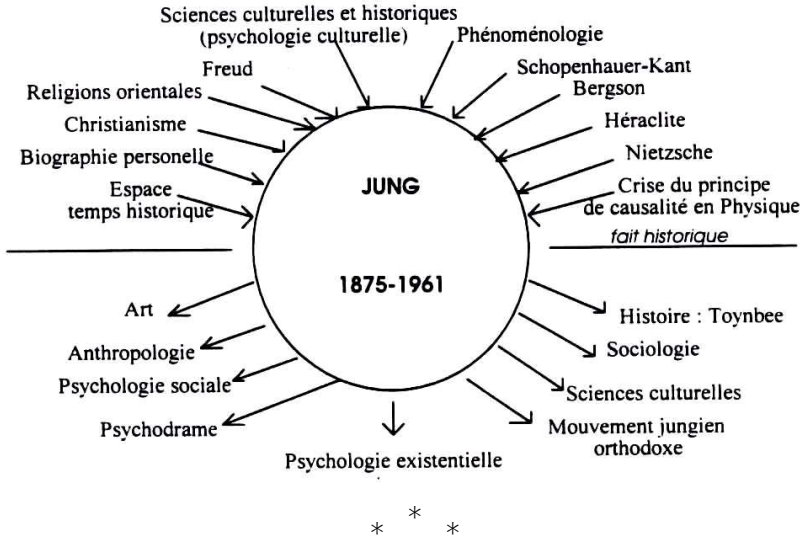
* * *

Mes études m'orientèrent naturellement vers l'investigation. Les objectifs du travail étaient les suivants :

- quelles étaient les origines de la pensée jungienne ?
- qui était Jung lui-même ?
- comment pouvaient être décrits les concepts fondamentaux qui rendaient cette pensée opérationnelle ?
- pourquoi, en bref, Jung ?

Parce qu'il était clair que ses modèles énergétiques et informationnels et le sens finaliste de ses concepts en psychologie profonde amenaient à se poser la question fondamentale : pourquoi Jung ?

Nous présentons, ci-dessous, les données extraites de ses livres et de ses commentaires.



Ce fut un travail dont je n'imaginai pas a priori la difficulté et, encore maintenant en 1993, le courage de persévérer me manque quand je vois Jung presque ignoré dans les programmes universitaires et à peine considéré dans les œuvres majeures sur l'histoire de la psychanalyse.

De plus, il pèse sur l'homme et son œuvre un certain nombre de stigmates qui ne sont que des projections de conflits résiduels propres aux individus ou aux sociétés.

C'est pourquoi l'œuvre de Jung pourrait s'inscrire dans l'histoire de la pensée de la façon suivante : dans un premier temps, il y avait Dieu dans le ciel et l'homme sur la terre. Dans un second temps, tout jugement de valeur mis à part, Dieu fut pratiquement remplacé par le matérialisme dialectique et ses dérivés en sciences sociales. Ensuite, l'homme est venu à l'existence, tandis que le génie sans limites de Freud découvrait l'inconscient. Dans un dernier temps, a surgi Jung qui redonna sa place à Dieu dans le ciel et à l'homme, porteur d'inconscient, sur la terre.

Sur toutes les questions qui précèdent, une anecdote m'a

beaucoup éclairée.

Quand je suivais les cours pour mon doctorat de psychologie à l'Université de Belgrano à Buenos Aires, le professeur cita Jung comme le premier psychologue existentiel, parce que ses critères étaient valides bien qu'atemporels à tous les niveaux de l'analyse : psychologique individuel, psychosocial aussi bien que sociologique. C'est le cas, par exemple, de son concept d'archétype ayant fonctionné, fonctionnant et devant fonctionner pareillement en tout temps et en tout lieu, tout comme le cœur humain a fonctionné, fonctionne et fonctionnera en tout temps et tout lieu aussi longtemps qu'existera l'homme.

L'unique objectif que nous voulons, ici, prendre en compte est l'homme et sa psyché, l'homme en tout temps et en tout lieu à l'intérieur de son contexte culturel, relié fraternellement à tout le vivant, partageant une philo-ontogénèse commune, un inconscient collectif.

D'autre part, Jung avait créé – et c'est pour cela qu'il peut être considéré comme un psychologue existentiel – une définition de la « personnalité actualisée » comme « celle capable de s'adapter en tout temps et en tout lieu aux exigences du principe de la réalité ».

* * *

L'objectif du travail était la systématisation, particulièrement complexe pour le rendre communicable à un public latino-américain de langue espagnole.

Il y eut beaucoup de moments où le courage me fit défaut et où j'eus envie d'envoyer promener tout ce qui était Jung. En outre, il faut savoir que l'influence de Freud dans les foyers argentins était considérable.

L'influence de l'APA⁹² grandissait chaque jour. Toute une génération, la mienne, fut psychanalysée par un grand maître comme le professeur Ángel Garma. La psychologie sociale était brillamment illustrée par un Enrique Pichon Rivière et le lacanisme séduisait beaucoup, car il était à la recherche d'une précision et de formulations mathématiques qui éviteraient l'angoisse que provoquait notre jeune science aux dimensions relativement mesurables. L'école de psychodrame de Rojas Bermúdez, héritière héroïque de J. L. Moreno, tentait une explication topographique de la psychologie, mais l'approche et la compréhension de ses groupes de travail était celui de l'analyse orthodoxe. Dans le contexte de l'époque, plusieurs tentatives jouèrent un rôle expérimental : la théorie de la communication de Ruesch et Bateson, la « Gestalt » et la psychologie de Carl Rogers centrée sur le patient qui demandait nécessairement une présence analytique extraordinaire. En psychologie infantile, le Dr Florencio Escardó et sa femme Eva Giverti faisaient autorité. En toile de fond de toute cette activité, jouait, avant tout, l'orthodoxie analytique freudienne.

Cependant, nous sortions tous de la même matrice.

C'est dans les années quarante que le Dr Elen Katz, une juive d'origine polonaise qui avait été analysée par Jung, débarqua en Argentine sans parler un seul mot d'espagnol. Je n'ai rassemblé que peu d'éléments sur elle. Mon défaut ayant toujours été de penser selon le critère d'éternité et de constamment remettre au lendemain l'approfondissement des choses concrètes. Je ne pouvais pas non plus interviewer ma propre analyste !

Elen Katz analysa le Dr Ernesto Izurieta, un médecin de la génération de ma mère, qui vint à elle séduit par l'idée jungienne selon laquelle « nous créons de la nature dans la première partie de notre vie, tandis que nous devons créer de la culture dans la

⁹² : les psychanalystes sont regroupés dans l'Association psychanalytique argentine.

seconde partie ».

À cette époque, j'étais très jeune, mais j'avais mes quatre enfants, une famille heureuse, sans aucun problème matériel, et ma carrière professionnelle ne me donnait que des satisfactions. Tous les mardis soirs, mon bureau se transformait en salon philosophique du XVIII^e siècle. Nous nous y réunissions pour travailler sur Jung avec le critique d'art Abraham Haber, auteur d'un livre intitulé *Un symbole vivant*. Il suivait aussi une analyse avec Elen Katz. Au début, nous n'étions qu'une poignée, mais régulièrement je dus augmenter mon stock de tasses à café pour répondre aux besoins d'une assistance toujours plus nombreuse. C'est avec fascination que je me rappelle, aujourd'hui, ces temps bénis.

C'est à cette époque que le Dr Vicente Rubino devint pour moi un ami. Il avait été mon parrain de thèse. Je n'avais jamais abordé le *Yi King*, mais, lors de la dernière soirée passée avec le groupe dans mon cabinet, il consulta le *Yi King* en prévision de mon voyage. Le numéro « 38 » sortit.

Je n'ai jamais cherché à connaître la signification de ce numéro ni ce qu'il pouvait avoir de prémonitoire. Toujours est-il que, le 12 mai 1978, je partis de Buenos Aires pour ne pas revenir. Ce fut mon tour de connaître l'isolement le plus grand. Débarrassée de toute prétention, je vins en France pour commencer par le niveau le plus bas. Pourquoi Paris et pourquoi pas la Suisse, et Zurich, pour être plus précis ? C'est tout d'abord une question de langue qui me conduisit, pendant au moins treize ans, à lutter comme Jacob contre l'ange. J'avais accompli la majeure partie de mon travail sur Jung à partir des livres traduits en français par le Dr Roland Cahen. J'arrivai à lui avec la dévotion d'une vieille disciple, fascinée par sa clarté clinique. Chacune de ses observations de bas de page manifestait une éclatante compréhension. Pendant plusieurs années, je travaillai sans interruption avec lui et je participai, chaque lundi, à l'Institut des Hautes études de l'homme au 56 du boulevard Raspail, à ses groupes de « traduction des lettres de Jung », encore inédites en

français. Mais les chemins divergent et j'abandonnai ce travail le 30 octobre 1986, ce qui ne m'interdit pas, bien sûr, de reconnaître ses qualités et de lui exprimer ma reconnaissance pour ce temps de travail en commun.

De toute manière, si les chemins s'écartent un jour par la force des circonstances, les objectifs continuent à être les mêmes. Cahen, avec sa réédition de *L'homme à la découverte de son âme*, est fidèle, sans nul doute, à son objectif de faire de Jung un symbole vivant et intemporel.

J'ai décidé de conserver de mon premier livre toute sa force originale, même avec ses défauts. Le fruit de ces quinze ans a dormi à côté de moi et ce fut Élie Humbert qui me fit reprendre le combat. Je ne le dis pas sans émotion. Ce fut pour traduire et faire publier son livre *Jung* que j'ai recommencé à écrire et j'ai décidé de publier les conclusions qui figurent, ici, sous le titre « Dix-sept ans après ». L'expérience « Humbert » a changé ma vie. J'ai cessé d'être une scientifique amère et frustrée à cause de l'absence d'écho à ce que je faisais pour accepter simplement un rôle de sujet porteur de conscience objective et animé par la nécessité de transmettre le message.

Je crois avoir épuisé les possibilités en Argentine vers les années 1978 de voir Jung reconnu comme un maître dont l'œuvre intégrale posséderait les mérites indiscutables pour être enseignée en chaire à l'Université, et je suis venue en France en sacrifiant, comme tous les idéalistes, le succès professionnel pour une meilleure connaissance du sujet Jung ainsi que de soi-même.

Je savais que je devrais entrer par la petite porte. Je l'ai accepté, parce que je venais découvrir « Jung en Europe ».

Les longues années de silence et d'isolement m'ont certainement permis de confirmer ce que j'avais compris.

* * *

Autour de l'année 1978, je désirais créer une Société argentine de

psychologie analytique. Maintenant, je n'en suis plus très sûre. La question énigmatique que Sabina Spielrein posait à Jung et à Freud reste ouverte : la destruction sera-t-elle la cause du devenir ?

Je me suis rendue en 1992 à Rostov-sur-le-Don, la patrie de Sabina Spielrein. Le voyage en train entre Moscou et Rostov fut long, avec comme destination finale Bakou. Des espaces immenses où j'ai pu percevoir la palpitation simple de la pulsion de destruction tout comme l'instinct de vie. Des choses simples. Une vie simple. Un climat dur. Pourquoi le choix final de Freud par Sabina ?

* * *

Je suis loin de parler à partir de mes propres blessures narcissiques. Le temps et les épreuves nous infligent des cicatrices flexibles, mais résistantes. Je ressens, parfois, une certaine tristesse et j'essaie, une fois de plus, d'aider les générations qui cherchent à comprendre Jung et à lui reconnaître sa valeur scientifique. Jung est un psychologue croyant et spiritualiste, et non pas un vendeur de talismans ou d'eaux miraculeuses.

Fait à Paris, le 14 novembre 1992.

Je viens d'arriver en Argentine, pour un séjour de deux mois, le temps de réviser et de passer au crible les textes, de comparer des éditions pour finalement décider sans hésitation de ne rien changer à ce qui a été écrit il y a dix-sept ans, mais d'ajouter une bibliographie complémentaire. Le contenu en reste actuel et illustre la valeur intemporelle de la pensée jungienne.

Fait à Buenos Aires, le 13 janvier 1993

Jung (Freud et Jung)⁹³

Extrait de « Aspects psychosociaux de C. Gustav JUNG »
(chapitre III : Freud et Jung)

En l'année 1897, Freud s'engagea seul dans la tâche la plus importante de sa vie, l'exploration de l'inconscient⁹⁴.

Ses théories connurent un rejet général. Cette situation lui donna l'occasion – chose unique en Occident – de se consacrer seul à jeter les fondements de ce qui sera plus tard l'imposant édifice de la psychanalyse. L'indifférence la plus grande régna autour de lui.

« Il dut souffrir et soutenir un isolement intellectuel total⁹⁵. »

Quand il rompit avec Fliess, son isolement fut complet.

Néanmoins, tout ne fut pas négatif. Freud, lui-même, – qui idéalisa, sans doute, cette période de vie – en signala les avantages : l'absence totale de concurrence, la carence d'adversaires mal informés et le manque de richesse dans la littérature thématique qui l'aurait forcé à lire intensément et renoncer à développer ses propres observations, puisque dans ce domaine qu'il découvrait, rien n'avait été écrit jusqu'à ce jour.

Peu à peu, certains médecins et psychiatres commencèrent à

⁹³ : publié dans le n° 76 de la lettre de SOS Psychologue (mars-avril 2002) « Jung ».

⁹⁴ : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud*, Ed. Nova, Buenos Aires, 1962, t. II, p. 13.

⁹⁵ : Wilhelm Fliess avait fait référence à cette situation en la qualifiant de « magnifique isolement », reprenant ainsi la phrase de Lord Salisbury par laquelle ce dernier avait décrit la politique internationale de la Grande-Bretagne à la fin du siècle passé.

s'intéresser à ses conceptualisations. L'un d'eux, Wilhelm Steckel⁹⁶, suggéra l'idée de se réunir périodiquement pour commenter leurs cas. Freud accepta que ces réunions se tiennent chez lui, tous les mercredis soirs. Certains des participants étaient élèves de Freud à l'Université de Vienne.

Ainsi furent jetées les bases de ce qui fut plus tard la célèbre Société psychanalytique de Vienne ; donnant raison, une fois de plus, à Bernard Shaw quand il exprima que rien d'important ou de durable ne s'est fondé sous une forme solennelle. En 1898, commença à se constituer la bibliothèque de cette société, qui avait atteint des proportions impressionnantes quand elle fut détruite par les nazis en 1938.

Jung précise qu'il lut, au cours de l'année 1900, le livre de Freud, « L'interprétation des songes », mais il ne le comprit pas et le laissa de côté.

« À vingt-cinq ans, je manquais d'expérience pour pouvoir comprendre Freud⁹⁷. »

Malgré sa jeunesse, Jung était déjà assez compétent dans le domaine de la psychiatrie. Il avait commencé ses études sur l'association « Études associatives diagnostiques ». Il soumettait le patient à la stimulation de divers mots et il vérifiait que, quand ceux-ci correspondaient au contenu émotionnel d'un complexe dont la charge affective avait été touchée, il se produisait des anomalies dans les réponses, fondamentalement provoquées par des retards qui étaient mesurés par un chronomètre. Ludwig Binswanger établit la relation dans sa thèse de doctorat entre la preuve d'association et l'effet psychogalvanique.

En 1903, Jung relut « L'interprétation des songes ». Il resta captivé. Il établit le lien entre les répressions qu'il avait montrées

⁹⁶ : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud*, Ed. Nova, Buenos Aires, 1962, t. II, p. 18.

⁹⁷ : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*, op. cit., p. 156.

dans ses preuves d'association avec celles décrites par Freud.

En 1907, Jung publia sa thèse de doctorat, « La psychologie de la démence précoce ». Ce fut un livre qui fit histoire dans la psychiatrie⁹⁸, bien que Jung confesse que :

« Je n'ai pas trouvé beaucoup de compréhension » et « mes collègues se moquèrent de moi⁹⁹. »

Dans cette publication, Jung développait certaines des idées freudiennes sur la psychose. Il envoya ces deux publications au maître de Vienne, mais Freud était tellement empressé de les lire qu'il se les était déjà procurées¹⁰⁰. Ce fut l'origine d'une amitié entre les deux hommes et d'une correspondance épistolaire qui dura sept ans. Dans leurs lettres, ils se traitaient d'une manière spécialement affectueuse, découvrant à l'occasion leurs pensées scientifiques et donnant libre cours à leurs réflexions personnelles.

Avant de faire la connaissance de Freud, Jung avait appelé « complexe » le facteur perturbateur émotionnel et inconscient qui cause les anomalies du « test » associatif.

L'amitié de Jung fut acceptée avec grand enthousiasme par Freud. Cet apport suisse lui permit d'envisager l'évolution triomphante de la psychanalyse, jusqu'alors réduite à un petit cercle de juifs viennois. Freud se sentit très attiré par la personnalité de Jung. Bientôt il le proclama son « Kronprinz », c'est-à-dire son prince héritier et successeur (lettre de Freud du 16 avril 1909). D'autres fois, il l'appelait le « Josué » dont le destin signifiait l'exploration de la terre promise pour la psychiatrie que, lui seul, pourrait apercevoir de loin comme Moïse (lettre de Freud du 28 février 1908). Cette identification de Freud avec Moïse nous intéresse en ce qu'elle constitue un préalable qui devint évident des années

⁹⁸ : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud*, *op. cit.*, t. II, p. 42.

⁹⁹ : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*, *op. cit.*, p. 158.

¹⁰⁰ : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud*, *op. cit.*, p. 42.

plus tard¹⁰¹.

« Nous nous sommes rencontrés à une heure de l'après-midi et nous avons parlé pendant treize heures sans interruption, pour ainsi dire. Freud était le premier homme réellement important connu à ce jour. Personne ne pouvait se comparer à lui. Dans son attitude, il n'y avait rien de vulgaire. Je l'ai trouvé extraordinairement intelligent, pénétrant et intéressant sous tous les rapports¹⁰². »

Cette première rencontre marqua clairement l'importance que Freud accordait aux phénomènes de transfert durant le traitement analytique. Ils parlaient à bâtons rompus depuis des heures quand Freud lui demanda brusquement ce qu'il pensait du transfert et Jung répondit avec la plus profonde conviction que c'était l'alpha et l'oméga de la méthode analytique. Ce à quoi Freud répondit :

« Alors, vous avez compris le principal¹⁰³. »

Pourtant, la conquête n'avait pas été totale.

« Il y a encore quelque chose dans cette première rencontre qui me sembla significatif. Cela concerne des choses que je ne parvins à comprendre et à approfondir qu'au déclin de notre amitié. Il était évident que la théorie sexuelle était d'une grande importance pour Freud. Quand il en parlait, sa voix se faisait impérieuse et son attitude critique et sceptique disparaissait pratiquement. »

Jung lui objecta que la théorie sexuelle poussée jusqu'à ses ultimes conséquences conduisait à un préjudice dommageable pour une civilisation. Celle-ci apparaissait comme une simple farce, conséquence morbide de la sexualité. Dès lors, ces conséquences apparaissaient comme difficiles à accepter pour quiconque était imprégné de la culture de son époque.

Freud lui répondit :

¹⁰¹ : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud*, op. cit., p. 44.

¹⁰² : Jung C. G., *El hombre y sus símbolos*, op. cit., p. 158.

¹⁰³ : Jung C. G., *Psicología de la transferencia*, Ed. Paidós, Buenos Aires, 1954, p. 34.

« Certainement, il en est ainsi. C'est une malédiction du destin contre laquelle nous ne pouvons rien. »

Jung ajoute :

« Je n'étais pas disposé du tout à lui donner raison. Cependant, je ne me sentais pas encore suffisamment mûr pour entamer une polémique¹⁰⁴. »

Un autre aspect désagréable de Freud fut immédiatement capté par Jung : son amertume¹⁰⁵.

En l'année 1909, tous les deux furent invités – chacun séparément – à visiter les États-Unis. Ils furent accompagnés par Ferenczi. Les relations entre les deux hommes furent cordialissimes. Toutefois, il se passa avant l'embarquement un fait significatif. Dans les environs de Brême – port qui avait été choisi pour l'embarquement – et dans certaines contrées du nord de l'Allemagne, il se trouve fréquemment des cadavres connus comme étant les « momies des marécages ». Ce sont des restes d'hommes préhistoriques qui s'étaient noyés là et qui furent inhumés en ces lieux. Les eaux de ces marécages renferment des acides végétaux qui détruisent les os et qui provoquent simultanément un tannage de la peau. Pour cette raison, la peau et les cheveux se conservent parfaitement, mais les cadavres se présentent complètement aplatis sous le poids de la tourbe.

Jung se montra extrêmement intéressé par ces cadavres et il commenta ce fait à Freud qui se montra désagréablement surpris par cet intérêt et il le lui reprocha plusieurs fois avec véhémence. Dans le cadre d'une de leurs nombreuses conversations, Freud souffrit d'une lipothymie. Il commenta plus tard à Jung que, à propos de cette histoire, il le voyait manifester son désir inconscient de le voir mort ou disparu.

¹⁰⁴ : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, Ed. Seix Barral, Barcelona, 1971, p. 159.

¹⁰⁵ : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, Ed. Seix Barral, Barcelona, 1971, p. 166.

« Je suis resté plus que surpris par cette opinion qui était la sienne. J'étais effrayé et ahuri par le pouvoir de ses fantaisies capables de le mettre en syncope¹⁰⁶. »

Pendant le voyage, les deux hommes se commentèrent mutuellement leurs rêves.

« Freud eut un rêve dont je n'ai pas le droit de révéler le contenu. Je l'ai interprété du mieux que j'ai pu, mais j'ai ajouté que je pourrais en dire bien davantage s'il voulait m'informer de certains détails de sa vie privée. À ces mots, Freud me regarda l'air étonné. Son regard était plein de méfiance et il dit : le fait est que je ne peux pas risquer mon autorité.

C'est à cet instant qu'il la perdit. Cette phrase resta gravée dans ma mémoire. En elle, était inscrite la fin de notre relation. Freud plaçait l'autorité au-dessus de la vérité¹⁰⁷. »

À cette même époque, Jung eut un rêve qu'il raconta à Freud. Étant donné qu'il revêt beaucoup d'intérêt pour les conceptualisations jungiennes ultérieures, nous croyons opportun de le relater tel qu'il apparaît dans l'autobiographie de Jung.

« J'étais dans une maison inconnue, qui avait deux étages. C'était ma maison. Je me trouvais à l'étage supérieur. Là, il y avait une espèce de salle de séjour avec de beaux meubles anciens de style rococo. Aux murs étaient suspendus de beaux tableaux antiques. Je m'extasiais devant une telle maison ayant pu être la mienne et j'ai pensé : ce n'est pas mal. Mais je ne connaissais pas l'aspect de l'étage inférieur. Je suis descendu. Tout était beaucoup plus ancien et j'ai vu que cette partie de la maison appartenait approximativement au XV^e ou au XVI^e siècle. Le mobilier était typique du Moyen Âge et le carrelage de dalles rouges. Tout était dans la pénombre. J'allais d'une pièce à l'autre et je pensais : maintenant, je dois explorer la maison entière. J'arrivai à une porte lourde que j'ouvris. Derrière elle, je

¹⁰⁶ : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, Ed. Seix Barral, Barcelona, 1971, p. 166.

¹⁰⁷ : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, Ed. Seix Barral, Barcelona, 1971, p. 167.

découvris un escalier de pierre qui conduisait à la cave. Je descendis et me trouvai dans une belle salle très ancienne magnifiquement voûtée. J'inspectai les murs et découvris qu'entre les pierres il y avait des couches de briques. Mon intérêt monta d'un cran. J'observai également le sol recouvert de pavés. Sur l'un d'eux, je découvris un petit anneau. En le tirant, la dalle se leva et je trouvai à nouveau un escalier. Il était fait de marches en pierre très étroites qui conduisaient dans la profondeur. Je descendis et arrivai à une petite grotte. Sur le sol, il y avait beaucoup de poussière, des os et des poteries cassées, comme les vestiges d'une culture très ancienne. Je découvris deux crânes humains à moitié détruits et apparemment très anciens¹⁰⁸. »

L'intérêt de Freud se centra sur les deux crânes en répétant qu'ils exprimaient un désir de mort. Jung, devant le souvenir de l'évanouissement antérieur du maître viennois et son insistance sur les désirs de mort lui mentit, en étant pleinement conscient que sa façon de faire n'était pas irréprochable et il le mentionna à sa femme et à sa belle-sœur.

Un autre facteur très important dans la détérioration des relations entre Freud et Jung furent les rivalités qui se développèrent dès le début entre le groupe « suisse » et le groupe « viennois ».

« L'admiration qu'éprouva Jung pour la personnalité de Freud avec sa pénétrante intelligence, était loin de s'étendre au groupe de ses disciples. Il considérait ceux-là comme un mélange d'artistes décadents et de médiocrités et il plaignait Freud de le voir entouré par de tels personnages. Peut-être étaient-ils, dans leur comportement, différents de la classe professionnelle à laquelle Jung était accoutumé en Suisse. Que cela soit fondé ou non – ajoute Jones –, il ne put éviter d'être soupçonné d'un certain préjugé racial. Il est vrai que l'antipathie entre lui et les Viennois fut réciproque et elle augmenta avec le temps. C'est un problème qui devait beaucoup

¹⁰⁸ : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, Ed. Seix Barral, Barcelona, 1971, p. 168.

affliger Freud¹⁰⁹. »

L'accroissement des professionnels intéressés dans l'œuvre de Freud donna l'opportunité d'organiser une réunion informelle, entre tous, à caractère international. Elle eut lieu, le samedi 26 avril 1908, à Salzbourg et elle dura un seul jour. Elle est connue comme étant le premier « Congrès international de psychanalyse ».

Pendant ce congrès, il fut décidé de publier une revue de psychanalyse. Ce fait provoqua un grand enthousiasme de la part de Freud, ce qui le rendait plus indépendant et lui permettait de répondre à ses contradicteurs. Les directeurs de la revue furent : Bleuler et Freud, mais elle resta à la charge de Jung. Cela provoqua un large dépit chez les « Viennois ». Ils se sentirent offensés et mis à l'écart, parce qu'ils n'étaient pas pris en compte dans cette nouvelle revue et, spécialement, jamais consultés¹¹⁰.

Durant le déroulement de ce « premier congrès » se produisit un choc d'une certaine violence entre Jung et Abraham, concernant l'étiologie de la schizophrénie. Freud dut intervenir en tant que conciliateur. Quelques jours après, il écrivit à Abraham pour lui exprimer sa satisfaction sur ce qui avait été réalisé au Congrès de Salzbourg et lui recommander d'être tolérant :

« Ne pas oublier qu'il vous est réellement plus facile de m'accompagner dans mes idées que dans celles de Jung ; en premier lieu, parce que vous êtes complètement indépendant et, en second lieu, parce que notre affinité raciale vous rend beaucoup plus proche de ma propre conformation intellectuelle, tandis que lui n'étant pas juif, mais fils de pasteur, il s'est rapproché de moi au prix de grandes résistances internes. Je nourris l'espérance que vous prêterez attention à ma demande. »

Dans sa réponse, Abraham exprime :

¹⁰⁹ : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud*, op. cit., p. 45.

¹¹⁰ : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud*, op. cit., p. 56.

« Dans mon manuscrit de Salzbourg, il y avait une phrase qui aurait pu être souscrite par Bleuler et Jung, mais, en suivant une impulsion soudaine je l'ai omise au moment de lire le travail. En cette occasion, je me suis trompé, moi-même, au travers d'un prétexte dissimulé – celui de gagner du temps –, mais la véritable raison en était mon animosité à l'encontre de Bleuler et de Jung. Cela se devait au caractère indéfectiblement propitiatoire de ses récentes publications, à la communication de Bleuler à Berlin, où mon nom n'était même pas cité et à diverses choses banales. Le fait que je ne mentionne pas Bleuler et Jung signifiait évidemment : comme vous vous écarterez de la théorie sexuelle, je ne vais pas vous citer quand je parle d'elle¹¹¹. »

En recevant cette lettre, Freud écrivit de nouveau à Abraham :

« À nous les juifs, il est plus facile – il se réfère à la théorie sexuelle – de la comprendre, dès lors que nous sommes dépourvus de l'élément mystique. »

Dans une autre, il exprime :

« Ne m'interprétez pas mal. Je n'ai rien à vous reprocher. Je suppose que l'antisémitisme refoulé de Jung, qui ne peut pas s'exprimer contre moi, a été dirigé contre vous. Mais mon opinion est que, nous, les juifs, si nous voulons coopérer avec d'autres gens, nous devons préparer une petite dose de masochisme et être disposés à supporter un certain degré d'injustice. Il n'existe pas d'autre manière possible de travailler en commun. Vous pouvez être sûr que si je m'appelais Oberhuber, mes idées nouvelles, en dépit de tous les autres facteurs, auraient choqué avec une résistance beaucoup moindre¹¹²... »

Il est bien clair que Freud considérait comme un sacrifice sa collaboration avec Jung, mais il l'appréciait pour les raisons exposées plus haut.

Le second Congrès international de psychanalyse se tint à

¹¹¹ : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud, op. cit.*, p. 61.

¹¹² : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud, op. cit.*, p. 61.

Nuremberg les 30 et 31 mars 1910. Son organisation fut réalisée par Jung. Durant son déroulement, une violente controverse éclata entre le hongrois, Ferenczi, – que Freud avait chargé de l'organisation future des analystes – et les « Viennois ». Ferenczi exprima l'opinion que le siège de la future organisation internationale devait être Zurich et que son président devait être Jung. De plus, il suggéra que celui-ci approuve les travaux et les communications envoyées, au préalable, par les autres analystes pour pouvoir être présentées au congrès.

La discussion prit un caractère d'une extrême violence. Freud remit sa décision au jour suivant et élaborâ une formule de conciliation. Il annonça qu'il se retirait de la présidence de l'association de Vienne, où il serait remplacé par Adler, et qu'il se fonderait, en outre, une autre revue viennoise qui serait dirigée par Adler et par Steckel (les deux chefs de la revue), laissant Jung à la tête de l'association internationale et de la revue internationale.

Ainsi naquit le groupe de Zurich, dont le président fut Binswanger. Bleuler qui, dans les premières années, paraissait bien disposé à accepter les idées de Freud, changeait constamment de position. C'était un motif de véritable dégoût pour Freud, car il appréciait la valeur de Bleuler et le prestige qu'il acquérait rapidement dans le domaine de la psychiatrie. Freud parvint à exprimer à Jung qu'il n'était pas rare que Bleuler concède tant d'importance à l'ambivalence, parce qu'il était profondément ambivalent. Jung croyait que le dégoût de Bleuler avait d'autres racines. Il s'était éduqué en suivant les traces de son maître Forel dans une quasi-religion de l'abstinence. Il ne pouvait pas supporter le choc de voir Jung prendre des boissons alcooliques à l'invitation de Freud. Dès lors, au fil des ans, Bleuler se sépara totalement de la psychanalyse pour se consacrer à la psychiatrie où il parvint à acquérir une renommée internationale qui dure encore.

La description que nous faisons de ces années sur Jung donne l'impression d'un homme enthousiaste et travailleur, essentiel-

lement préoccupé d'être digne de la confiance que Freud avait placée en lui et de suivre fidèlement la trajectoire de sa pensée.

Le fait que Jung ait sympathisé avec l'occultisme dut surprendre beaucoup Freud. À travers cette sympathie pour le merveilleux, il apparaissait que Jung procédait d'un autre monde spirituel que celui de Freud. L'un était de Vienne, sceptique et positiviste ; l'autre était de Bâle avec son climat de grande spiritualité non seulement religieuse, mais aussi philosophique¹¹³.

Le troisième Congrès de psychanalyse se tint à Weimar les 21 et 22 septembre 1911. Il régna pendant ce congrès un climat cordial et amical. Durant ces sessions, Jung lut un travail sur le « symbolisme » qui était déjà très peu freudien.

Le quatrième congrès se tint à Munich l'année suivante. Les relations cordiales entre Freud et Jung devenaient seulement courtoises. Freud, qui donnait du « cher ami » à Jung dans ses lettres, commença à l'appeler « cher docteur »¹¹⁴. Lors du congrès, quel qu'un dirigea la conversation sur Aménophis IV. Il fut souligné que son attitude envers son père l'amena à détruire les inscriptions sur les stèles funéraires et que, à l'origine de la création d'une religion monothéiste, se cachait un complexe paternel.

« Cela m'irrita et j'essayai d'expliquer qu'Aménophis fut un homme génial et profondément religieux, dont les actes ne peuvent s'expliquer par des antagonismes personnels avec son père. Tout au contraire, il avait honoré la mémoire de son père. Son zèle destructeur ne s'adressait, exclusivement, qu'au nom du dieu Amon. Il le fit supprimer partout et, naturellement, sur la stèle funéraire de son père, Amenhotep. De plus, d'autres pharaons firent aussi remplacer sur les monuments et les statues le nom de leurs ancêtres par le leur, étant donné qu'ils se sentaient, à juste titre, les incarnations de ce même Dieu. Mais ils n'avaient instauré aucune

¹¹³ : Sarró Ramón, *El yo y el inconsciente*, op. cit., p. 11.

¹¹⁴ : Jones Ernest, *Vida y obra de Sigmund Freud*, op. cit., p. 158.

nouvelle religion ni aucun nouveau style¹¹⁵. »

A ce moment, Freud perdit connaissance et tomba de sa chaise. Jung le prit dans ses bras de sportif et l'allongea sur un sofa. Pendant qu'il le portait, il revint à lui :

« Le regard qu'il dirigea sur moi, je ne l'oublierai jamais. Dans son impuissance, il me regarda comme si j'étais son père. La cause de cet évanouissement – même si l'atmosphère était très tendue – fut, comme le cas précédent, la fantaisie du meurtre du père¹¹⁶. »

Freud était au courant des investigations mythologiques de Jung qui l'éloignaient de ses conceptualisations. Il savait aussi que Jung avait donné au concept de libido une définition plus large qui allait de l'appétit féroce à l'énergie psychique¹¹⁷, ce qui ne s'harmonisait en rien avec ses idées.

Les relations avec Freud commençaient à perdre de leur spontanéité et Jung eut deux rêves qui prédisaient la rupture. L'un d'eux :

« Il avait lieu dans une région montagneuse aux abords de la frontière helvético-autrichienne. C'était l'après-midi et je vis un vieil homme avec l'uniforme du fonctionnaire des douanes autrichiennes. Il passa près de moi sans me regarder. L'expression de son visage était morose, à la fois, mélancolique et agacée. Il y avait la présence d'autres hommes dont l'un d'entre eux m'informa que ce vieil homme n'était pas réel, mais que c'était l'esprit d'un fonctionnaire des douanes, mort des années auparavant. C'était un de ceux qui ne pouvaient pas mourir. »

L'interprétation de Jung n'est pas très flatteuse pour Freud qui était comparé à l'esprit d'un vieux fonctionnaire des douanes qui ne « pouvait pas mourir » – l'unique concession faite à la grandeur de Freud –, car il était soucieux de « censurer » ou de rejeter ce

¹¹⁵ : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, *op. cit.*, p. 166.

¹¹⁶ : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, *op. cit.*, p. 166.

¹¹⁷ : Énergie psychique d'origine spirituelle, religieuse, culturelle, sexuelle, etc.

qui serait en désaccord avec sa forme de penser¹¹⁸. Nous ne doutons pas que Freud, mis au courant de ce rêve, ait renforcé son opinion sur le désir inconscient de sa mort auquel il faisait allusion.

Le second des rêves est le suivant :

« Je me trouvais dans une ville italienne et c'était le milieu de la journée, entre midi et treize heures. La ville était construite sur une colline et elle me rappelait un quartier déterminé de Bâle, le Kohlenberg. Les petites rues, qui descendaient, depuis là, vers la vallée du Birsig qui s'étend à travers la ville, se rejoignaient à la Barfüsserplatz. C'était Bâle et, pourtant, c'était une ville italienne qui ressemblait à Bergame. C'était l'été et le soleil radieux se trouvait à son zénith. Tout était inondé d'une lumière intense. Beaucoup de gens passaient par là et je savais que les magasins étaient fermés, car les gens rentraient chez eux pour déjeuner. Au milieu de cette marée humaine, marchait un chevalier revêtu de son armure. Il monta l'escalier et passa devant moi. Il portait un heaume avec des œillères et une cotte de mailles. Par-dessus, il portait une tunique blanche sur lequel était brodée une grande croix rouge sur la poitrine. Vous pouvez vous imaginer quelle impression pouvait me causer de voir soudain dans une ville moderne vers midi, au moment où la circulation est la plus intense, s'approcher de moi un croisé. Je m'étonnais que personne parmi les passants ne semblât s'apercevoir de sa présence. Personne ne se retournait vers lui, ni ne le regardait. Il me semblait qu'il était complètement invisible pour les autres. Je me demandais ce que signifiait ce phénomène et j'entendis comme si quelqu'un me répondait, mais il n'y avait personne : c'est un phénomène courant. Toujours entre midi et treize heures, le chevalier passe par ici et cela, depuis très longtemps – j'avais l'impression que c'était depuis des siècles – et tout le monde le sait¹¹⁹. »

« Le chevalier et le douanier étaient des figures opposées. Le douanier était fantomatique, comme un être qui ne peut pas encore mourir. Un phénomène qui s'évanouit petit à petit. Le chevalier, au

¹¹⁸ : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, *op. cit.*, p. 172.

¹¹⁹ : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, *op. cit.*, p. 173.

contraire, était plein de vie et d'une totale réalité. La seconde partie du rêve était largement numineuse, la scène de la frontière sans importance et, en soi, peu impressionnante et seules les réflexions que je fis m'avaient impressionné¹²⁰. »

L'interprétation est que le douanier était Freud et le croisé Jung. L'inconscient de Jung situait Freud dans une condition inférieure pendant que la sienne propre était perçue comme resplendissante, numineuse, puisqu'il se voyait, lui-même, croisé. La fonction de Freud n'était pas sacrée, elle impliquait seulement l'interdiction du passage des marchandises de contrebande aux frontières, pendant que la fonction du croisé était de récupérer le Saint-Sépulcre.

Cette situation déboucha sur une crise avec la publication du livre de Jung, « Symboles de transformation de la libido » (1912), qui s'appelait dans des éditions suivantes « Symboles de transformation ». Prétextant une affaire administrative, Freud proposa de mettre fin à leur correspondance. Jung accepta d'emblée. Les chemins se firent divergents. Rien ne pourrait les mettre de nouveau en collaboration. Jung renonça à la présidence de la Société psychanalytique et à la direction de la revue. Il commença son chemin seul. À son tour, il allait connaître ce « splendide isolement » qui avait été, déjà, évoqué pour Freud.

Même après cette rupture, Jung n'en vint jamais aux diatribes ou aux injures contre Freud et ses disciples. Tout au contraire. Des années plus tard, il écrit dans ses mémoires :

« Le plus grand exploit de Freud consiste à avoir pris au sérieux ses patients névrosés et à s'être consacré à ce que leur psychologie a d'individuel. La valeur de cette approche était de laisser parler la casuistique et pénétrer, de cette manière, la psychologie individuelle du malade. Il voyait, pour ainsi dire, avec les yeux du malade et il obtint une compréhension beaucoup plus profonde de la maladie que ce qui avait été possible jusqu'alors. Il fut impartial et courageux. Cela l'amena à surmonter une quantité de préjugés, à

¹²⁰ : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, op. cit., p. 174.

détrôner de faux dieux et à mettre impitoyablement, en pleine lumière, la corruption de l'âme contemporaine. Il n'eut pas peur de souffrir l'impopularité d'une telle entreprise. L'impulsion qu'il a donnée à notre culture consiste à avoir découvert un accès à l'inconscient. En reconnaissant le rêve comme la plus importante source d'informations, il a arraché au passé et à l'oubli une valeur qui paraissait irrémédiablement perdue. Il démontra empiriquement l'existence d'une psyché inconsciente qui, antérieurement, n'était qu'un postulat philosophique dans la philosophie de Carl Gustav Carus et dans celle d'Eduard von Hartmann¹²¹. »

« Il fut prisonnier d'un point de vue et, justement à cause de cela, il vit en lui une figure tragique, puisque c'était un grand homme¹²². »

Dans la rupture entre ces deux maîtres – malheureuse, à plus d'un titre – intervinrent divers facteurs contradictoires. Elle ne fut pas déterminée seulement par l'analyse des fantaisies d'une Américaine que Jung ne connaissait pas, Miss Miller, qui avait été publiée par Théodore Flournoy, dans les « Archives de Psychologie » de Genève. Jung fut trompé par l'abondance du matériel mythologique fourni par cette inconnue, qui tomba ultérieurement dans la schizophrénie. N'arrangèrent pas non plus les choses les heurts entre Jung et le groupe des « Viennois », qui se sentaient brimés par les préférences accordées par le maître à ce nouveau venu.

« Il est probable que Freud et Jung furent des hommes difficiles¹²³.

Un autre facteur qui dut contribuer à la prise de distance entre Freud et Jung fut l'attitude envers Adler. La position de Freud en ce qui concernait Adler était que celui-ci n'était pas psychanalyste, puisqu'il n'avait pas pris contact avec le monde de l'inconscient. L'attitude de Jung, en revanche, était beaucoup plus compréhensive. Il n'avait pas de difficulté à admettre que, dans la structure générale

¹²¹ : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, *op. cit.*, p. 177.

¹²² : Jung C. G., *Recuerdos, sueños y pensamientos*, *op. cit.*, p. 162.

¹²³ : Sarró Ramón, *El yo y el inconsciente*, *op. cit.*, p. 13.

de la psyché, il fallait concéder une place aux mécanismes d'Adler¹²⁴.

La principale divergence entre Freud et Jung tient dans une dimension beaucoup plus profonde. Le système de Freud s'est développé à partir de perspectives rigoureusement scientifiques. Il répond à une vision fondamentalement mécaniciste du monde, qui apparaît gouverné par les lois de cause et d'effet. C'est une conception déterministe. L'univers de Jung n'est pas ainsi. Ses archétypes dépassent les barrières du temps et de l'espace. Ils se trouvent dotés de facultés prospectives, franchement mythiques. Plus encore, ils sont capables de dépasser les barrières des lois implacables de la causalité. L'âme même est – selon Jung – la réaction de la personnalité face à l'inconscient. Ce n'est que tard dans sa carrière que ses critiques apportent la preuve de son attitude essentiellement mystique alors que, depuis le début, il prit cette direction. Dans ses dernières publications, il expose le contraste entre les lois qui régissent la nature en général et un principe a-causal ou non-causal qui s'applique au règne du psychisme. Selon Jung, ce principe est susceptible d'expliquer des événements insolites comme la télépathie, la clairvoyance et les rêves prophétiques¹²⁵. »

Ajoutons également, concernant les causes de la rupture Freud-Jung, que nous souscrivons entièrement à l'interprétation de Raymond de Becker¹²⁶ : de même que, derrière les théories freudiennes sur la sexualité, se cache un problème sexuel non résolu du père de la psychanalyse, derrière les théories jungiennes sur la fonction religieuse de l'inconscient, se cache un problème religieux non résolu du maître de Zurich.

« À partir de la séparation entre Freud et Jung, de longues années se

¹²⁴ : Sarró Ramón, *El yo y el inconsciente*, op. cit., p. 14.

¹²⁵ : Ehrenwald H. : *Psicoterapia, mito y método*, Ed. Toray, Barcelona, 1969, p. 108.

¹²⁶ : Becker Raymond, de, *Las maquinaciones de la noche*, Ed. Sudamericana, Buenos Aires, 1966, p. 248.

sont passées avant que leurs travaux ne soient enfin reconnus¹²⁷. »

Tous les deux durent lutter opiniâtrement pour défendre leurs idées et tous les deux triomphèrent finalement, bien que Jung ne soit toujours pas un auteur populaire, y compris dans la sphère des médecins et des psychologues.

C'est peut-être dans le traitement des problèmes de comportement que se manifeste le plus concrètement la dissidence de Jung vis-à-vis de Freud. La position assumée par ce dernier est essentiellement déterministe et rétrospective. Elle s'en tient, dans la fonction thérapeutique, à une exploration rigoureusement causale où la perturbation qui afflige le patient est expliquée en vertu d'un passage en revue du passé, ignorant que cette actualisation, venant d'un sujet perturbé par la maladie, en subit les perturbations.

En revanche, Jung, dont l'analyse est fonctionnelle et prospective, nous propose de suivre le rythme de la nature. Son approche permet de surmonter les difficultés propres au traitement, de dégager les germes créateurs qui sont latents chez le patient en le rendant capable d'assimiler la sagesse de son inconscient individuel et d'établir des rapports fructueux avec l'inconscient collectif.

Elle permet, enfin, au patient de prendre davantage conscience de son ombre en acceptant la confrontation avec l'aspect ténébreux qu'il porte en lui-même et en assimilant le sens inscrit dans la structure même de son être. D'un autre côté, les résultats de notre travail peuvent s'avérer minces s'il ne s'établit pas une communion entre le patient et l'analyste, si ne se concrétise pas la relation intime qui devrait exister entre les deux parties, de manière à permettre l'« auto éducation de l'éducateur », conquérant sa propre perfection à travers le sujet analysé¹²⁸.

¹²⁷ : Sarró Ramón, *El yo y el inconsciente*, *op. cit.*, p. 14.

¹²⁸ : Ravagnan Luis María, *Centenario del nacimiento de C. G. Jung*, *La Nación*, Buenos Aires, domingo 27 de julio de 1975.

Jung¹²⁹

Extrait de « Aspects psychosociaux de C. Gustav JUNG » (Conclusions, 17 ans après)

Depuis 1931, *L'homme à la découverte de son âme* a retenu l'attention. Il dut être réédité et il continue à l'être actuellement. Dans l'édition de 1987, l'œuvre devient à chaque fois plus riche en observations cliniques du Dr Roland Cahen, traducteur et interprète de Jung. Sa présence est crédible, son professionnalisme indiscutable, sa qualité clinique mérite le respect de tous les spécialistes de toutes les écoles.

* * *

Réponse à Cahen pour la préface de l'édition de décembre 1986 : j'ai suivi les traductions de Cahen depuis toujours. Le livre est apparu dans les années 1928, 31, 33, 34, 44 et 87 . Quarante ans et la même actualité !

Le relire produit un effet particulier. C'est toujours la première fois, parce que nous ne sommes jamais les mêmes.

* * *

Et Cahen dit dans sa préface de l'édition de 1986 :

« En 1943, par ce livre, j'exprimais l'espoir, obscur mais tenace, dont était porteuse la psychologie des profondeurs. Dans les années 1960 – préface à la sixième édition –, je relevais le désarroi où l'homme se débattait et se débat. Dans les années 1980, puisque la vie m'a donné la chance du recul, il apparaît que tout reste à faire. »

¹²⁹ : publié dans le n° 76 de la lettre de SOS Psychologue (mars-avril 2002) « Jung ».

Cahen a raison. Il cite René Huyghe à la page huit. Cet auteur, dans *Formes et Forces* (Paris, Flammarion 71), paraît se référer, avec une certaine tristesse, aux cents ans écoulés depuis l'apparition de la psychologie des profondeurs dans les années 1880 avec Charcot et, ensuite, avec la psychanalyse de Freud, la volonté de puissance d'Adler et les archétypes de Jung. L'auteur conclut – et la sélection du texte par Cahen me paraît d'une extrême justesse – que le bilan d'ensemble de la psychologie actuelle offre de forts contrastes : des clartés éblouissantes et des ombres abyssales.

Et, un peu plus loin, Cahen dit :

« Mais dans la période de transition où nous sommes, les ombres sont encore bien lourdes. Quelles sont les plus grossières embûches sur la voie de « L'homme à la découverte de son âme » ? »

Force nous est de constater que cette quête, cette découverte empirique de l'âme, cette révélation quasi expérimentale qu'il était un vivant doté d'âme, n'a pas apporté à l'homme, à l'humanité, le bonheur qu'ils pouvaient espérer. Bien au contraire, avouons que, pour une certaine part, peut-être moins mince qu'on ne le pense, la psychologie des profondeurs a contribué, certes sans le vouloir, mais de façon inévitable, ne serait-ce qu'en minant les certitudes dont s'entouraient les attitudes anciennes, à déstabiliser le monde.

Si les préjugés, le matérialisme à outrance, la fossilisation et l'apparente perte de certains discours comme la loyauté des chevaliers et la transcendance comme but de l'action de l'homme, semblent entraver la découverte de l'âme dans la réalisation du Soi, cette découverte ne peut pas s'attarder aujourd'hui, car la vitesse des changements et les états de crise dominant la scène mondiale.

Les discours de valeurs périmées ne semblent être que des signes morts. En fait, ils ne sont que refoulés dans l'inconscient.

Nietzsche a dénoncé dramatiquement la mort de Dieu. C'était, à ce moment-là, qu'il le reconnaissait dans toute son ampleur, car

on ne peut tuer que ce qui existe et dont on a l'évidence. Le mythe religieux n'est pas mort, mais refoulé dans l'inconscient d'où il émerge avec puissance pulsionnelle en s'exprimant par le symptôme de la croissance illimitée de sectes qui sont des recherches différentes de la fonction paternelle théiste refoulée.

Il ne s'agit pas d'une dichotomie entre un discours théiste, religieux, dépassé et un autre scienticiste en vigueur, de nos jours, car ce ne sont pas des discours antagoniques dans la praxis, mais complémentaires. Même s'ils s'énoncent comme dissociés, c'est leur harmonisation dans un style de fonctionnement dynamique, sans prééminence hiérarchique, qui pourra conduire aussi bien l'homme individuel que les sociétés à la découverte de l'âme.

Nous sommes le 18 décembre 1993. Il se peut qu'un changement soit en train de se produire, car nous sommes à la limite de la perte de l'âme dans le Soi.

Aujourd'hui, devenir sujet revêt un caractère d'urgence. La vitesse de changement ne peut qu'engendrer l'inflation des contenus de l'inconscient collectif avec les séquelles que nous connaissons fort bien dans ce XXe siècle de totalitarisme et de massacres.

Tout change : les frontières géographiques, les systèmes de pensées, les expressions des idéologies.

Les modèles sociaux restent, rarement, purs. Les systèmes politiques changent plus rapidement que la possibilité de l'homme à concevoir autrement la société.

L'anomie sociale a l'apparence de vouloir devenir le mythe d'aujourd'hui. L'état de dissociation entre la réalité que nous vivons et notre capacité de nous adapter débouche sur la menace d'une psychose collective, situation dans laquelle l'anxiété paranoïaque n'est pas facilement réductible par l'être individuel. Cette anxiété pénètre dans tous les sens. La récession, le silence, l'indifférence remplacent la création qui est la grande et irremplaçable fonction libératrice.

Et plus loin le Dr Cahen continue en disant :

« Certes, notre psychologie est encore partiellement au berceau. Elle est loin d'avoir fait son unité en elle-même. Les luttes d'écoles, les zizanies, les exclusives font rage autant, même plus qu'aux premiers jours. Le taire pudiquement ne servirait à rien, bien au contraire, puisque, par voie de presse ou de bouche à oreille, les échos de ces luttes intestines viennent conforter le public dans son scepticisme face à tant d'irresponsabilité, à tant d'étroitesse et d'obscurantisme. »

Je suis d'accord, mais je soutiens que si les luttes entre écoles sont évidentes le manque d'unité à l'intérieur des écoles est encore plus tragique. En outre, les générations passent et les maîtres disparaissent et les héritiers semblent se disputer la proie d'une population toujours plus réduite en analysés. Le monde est invalide à cause des nouvelles techniques et des méthodes rapides. Dans les cénacles des « sectes », parce que certaines orientations sont sectaires, les critères de sélection se limitent à des anecdotes personnelles, des jeux de rôle et de pouvoir, ce qui porte à s'interroger sur l'état actuel des choses :

- Tout disciple peut-il rencontrer un maître ?
- Se produit-il, dans notre nouvelle science, l'énoncé du maître renonçant à tout savoir préconçu pour être seul catalyseur et obstétricien de l'accouchement psychoaffectif du sujet qui deviendra futur analyste ?
- Remplit-il le postulat par lequel le disciple n'a que le maître qu'il mérite et réciproquement ?

Parce que, quelques lignes auparavant, le Dr Roland Cahen dit et je cite textuellement :

« ... Cela, bien sûr, a ouvert la porte, dans notre société marchande et de consommation, au mercantilisme, à la médiocrité triomphante dans un no man's land, vierge de toute protection légale. À côté d'un corps de praticiens, médecins et psychologues non médecins, sérieux, solides, admirables même souvent, sont apparus beaucoup d'esprits attirés, fascinés par ces latitudes et ces lassitudes de l'âme,

mais insuffisamment préparés ou armés pour ces thérapies pleines de dangers et de chausse-trappes. »

Je considère aujourd'hui, 7 février 1993, que la défense d'un jungien représente un effort plus grand, car l'œuvre de Jung est prise de plus en plus comme référence pour soutenir des concepts, des idées et des croyances d'origines multiples et de valeur relative.

Si les phrases sélectionnées du discours de Jung s'adaptent pour soutenir des concepts ésotériques, plus ou moins sérieux, selon les cas, cela tient sans doute à ce qu'il pénètre à travers ses investigations dans le mystère suprême de Dieu, de l'homme et de la science en débordant avec son travail le champ analytique clinique comme aussi les espaces adjacents des sciences sociales devant la nécessité de donner une réponse à des interrogations de portée existentielle et presque métaphysique. Le processus d'individuation personnel de Jung dure autant que sa vie et à la fin de celle-ci, il affirme, sans trembler, que Dieu existe.

Les doutes sur la foi qui assaillirent son père le conduisirent à essayer de comprendre, expliquer et communiquer ce qui, tout au long de sa vie, fut son objectif : savoir sur Dieu et sur l'homme et sur lui-même. Comprendre le pourquoi de la création, accéder au sens, donner un sens et découvrir la finalité.

* * *

Sa relation avec les phénomènes parapsychologiques provient de l'évidence de ce que toute énergie est substantielle. Son travail avec les psychotiques révèle au-delà de toute spéculation scientifique la compréhension de la communication symbolique à partir de la réalité de l'existence d'un seul inconscient que nous partageons tous.

* * *

Jung disait à Hermann Hesse dans la dernière année de sa vie :

« Je demande à Dieu qu'il ne m'envoie pas de nouvelles idées, parce que je n'aurai pas le temps de les développer¹³⁰. »

Et dans une autre lettre dont le destinataire fut, je crois, un théologien, le père White, le jeune Jung disait :

« Je ne sais pas si Dieu existe, mais chaque fois que j'ai voulu faire quelque chose sur quoi il n'était pas d'accord, je n'ai jamais pu le faire¹³¹. »

Sans doute il était déjà un homme de foi, mais dans sa jeunesse il essaya de croire ou il crut et, à la fin de sa vie, il sut.

* * *

Jung est un psychologue croyant et sa psychologie s'adapte aux nécessités du XXI^e siècle qui, comme l'a souligné Malraux, sera religieux ou ne sera pas.

L'homme a besoin de croire, mais, en plus, il a besoin de savoir. Jung est le symbole vivant d'une recherche, c'est un modèle de vie.

De toutes les manières, je considère normal le fait que Jung soit utilisé pour soutenir des conceptualisations ésotériques, philosophiques ou des formes de vie et des voies d'ascèse. Ce n'est pas pour autant que, nous qui le suivons, nous devons nous sentir exclus de la pensée rationaliste comme des sorciers. Les textes de Jung sont des textes cliniques.

Dans *Psychologie et alchimie*, dans une partie de ce texte en apparence mystérieux, Jung dit, en parlant des livres écrits par les alchimistes, comme aussi de ses différentes méthodes pour trouver la pierre philosophale – le Soi – que :

¹³⁰ : Seminario de traducción, Instituto de Altos estudios del hombre, Roland Cahen, Paris, 1981.

¹³¹ : Seminario de traducción, Instituto de Altos estudios del hombre, Roland Cahen, Paris, 1981.

« La vérité est ce qu'ont en commun les différents textes et les différentes méthodes. »

Ainsi, les différents chemins vers la compréhension d'une possible évolution psychologique de l'homme ont comme objectif commun de devenir conscient, libre, fort, sujet et non plus objet.

Dans sa maison de Bollingen, sur la porte d'entrée, Jung marqua seulement une phrase en latin : "Invoqué ou non, Dieu sera présent".

Cette phrase précède mon livre, ma vie et mon travail.

Il est clair que Jung connaissait les dangers que pourrait entraîner l'interprétation capricieuse de ses travaux, mais cela ne lui enleva pas le courage de communiquer ses conclusions. Il ouvrit les portes.

À nous maintenant de continuer. Le déplacement vers la vérité paraît être plein de risques, mais toute question a une réponse si on la cherche.

Dix-sept ans plus tard, je considère que nous sommes seulement en train de commencer. Ajouter plus, donner plus d'information ne nous mènerait qu'à engendrer de la confusion et notre mission est didactique. Ceci n'exclut pas l'énoncé de bibliographie complémentaire qui sera utile pour celui qui est intéressé à aller plus loin et tirer ses propres conclusions. Ce travail est une tentative d'aller plus loin. Aujourd'hui, il s'agit d'inclure ce qui en vaut la peine et d'exclure ce qui est inutile. Nous nous dirigeons aux personnes capables de réfléchir sur le drame contemporain. Nous nous retrouvons au-delà de toute différence d'écoles ou de modèles de référence en face de la nécessité d'agir consciemment.

Comment pardonner aux parents ?¹³²

Je parlerai des miens, même si ce n'est pas le lieu. Ils m'ont transmis leurs qualités et leurs défauts, leurs peurs, la capacité de dédramatiser, la dignité de mourir sans se plaindre, sans se faire remarquer. Mon père m'a montré sa capacité de travail, son dynamisme permanent, sa capacité de faire d'un petit événement joyeux une affaire à retenir, à se plaire...

Peut-être devrais-je me pardonner à moi-même pour mon incapacité à faire fleurir ce qu'ils m'ont donné de mieux ? J'ai les craintes de ma mère, sa façon qu'elle avait d'éviter les conflits, son silence vide de confidences à me faire, mais je l'ai toujours soupçonné de garder les secrets pour, comme elle disait, « ne pas faire souffrir les autres ».

Mon père parlait seul. A-t-il eu des confidents ? Moi peut-être, car déjà petite j'ai appris à me taire. Ils ont fait de moi une introvertie, un être chargé de vie intérieure qui accepte le monde comme une compagnie nécessaire et pas plus.

Je pourrais dire que j'ai beaucoup à pardonner à mes parents, mais il s'avère que leurs injonctions sont pour moi un énorme bénéfice secondaire, car je me suis battue toujours pour ne pas ressembler à mes parents bien qu'ils m'aient rattrapé et, à ce moment de ma vie, dans un tournant plutôt sombre, je vois que mon silence me protège, que mes peurs font prudence, que ma dignité me soigne des troubles qui, sans me contrôler, auraient pu me détruire.

Oui, aujourd'hui je suis moins émotionnelle comme ma mère,

¹³² : publié dans le n° 77 de la lettre de SOS Psychologue (mai-juin 2002) « Comment pardonner aux parents ? ».

mais pas mouton comme elle l'a été. Aujourd'hui je ne regrette rien, je n'aimerais pas revenir d'un jour en arrière, car, hier, je comprenais moins. J'ai un seul rêve dont je me souviens avec mes parents. Je suis toute petite, je suis dans les bras de mon père et de ma mère alternativement. Le bus 22 passe par la Concorde. Je suis avec papa et je tends mes bras vers ma mère qui me prend dans les siens. Mais quand je suis avec elle, je tends mes bras vers mon père. Finalement, je prends le bus vers Notre-Dame avec mon père. J'ai l'impression de ne pas avoir connu la fusion avec aucun de mes parents. J'ai le sentiment d'avoir été adulte trop tôt et de n'avoir fait que ma volonté, mais encore faudra-t-il me poser la question de savoir si j'ai fait ce que je voulais de ma vie. J'ai l'impression d'avoir connu des espaces obscurs dans ma vie.

J'allais dire que je devrais leur pardonner d'avoir été toujours des adolescents se battant dans les arènes de la vie comme si je n'existais pas. Mais ce serait un mensonge car ma mère me disait : « Dieu te rendra bonne ». Preuve de son impuissance à me conduire ? En tant que fille unique, j'ai soutenu le monde sur mes épaules.

Tout était dur, car tout m'était permis et j'ai dû faire ma propre éducation et ma propre discipline. Le monde n'a pas de pitié pour ceux qui échouent. J'ai vécu une solitude effroyable, mes amies n'étant que les filles des amis de mes parents. Je confesse m'être mariée très tôt, à moins de 20 ans. Ai-je laissé mes poupées ? Non je n'ai jamais eu de poupées, mais j'avais dans mon imaginaire des aventures extraordinaires. J'étais aussi bien Don Quichotte que Jeanne d'Arc, Thérèse d'Avila, Hernán Costés, Michel Strogoff.

Je dois pardonner à mes parents de ne pas m'avoir préparé à vivre dans le monde. Après avoir quitté le collège je me suis mariée et j'ai eu quatre enfants. L'ange que j'étais est devenue révolté et infernale. Je réclamais mon droit à exister. Mais le monde était pour moi terriblement étroit : famille, maison, études, travail... Des gens que j'ai contactés au travail, à l'université je n'ai rien compris. La trahison était le pain de chaque jour. Je suis toujours

retournée au foyer pour me faire protéger. Mes parents m'ont fait croire que famille et protection étaient synonymes. Aujourd'hui, je sais que peut-être sans le savoir ils m'ont menti, car l'enfer pour moi est ma famille, mais c'est aussi mon paradis.

Si, j'ai beaucoup de choses à pardonner à mes parents. Honnêtement, je ne le savais pas en lisant ce que je viens d'écrire. Je ne vois pas quoi pardonner. Comme dit le poème : « je vois à la fin de mon long chemin que je suis l'architecte de mon propre destin. »

Par ailleurs, je ne comprends pas trop ce qu'est le pardon... Dans tous les cas, ceux qui m'ont offensé, ceux qui m'offensent et ceux qui m'offenseront ne m'intéressent pas. Quelque part, je me sens comme étant au-delà du bien et du mal.

*Écrit à Paris un printemps qui fait semblant d'être hiver
Comme si je fais semblant d'être froide sans l'être.*

Enfin, les interdits et les tabous n'ont été pour moi que des provocateurs. Je n'ai rien violé de ce qui m'a été transmis. Je suis allée seulement beaucoup plus loin pour créer mes propres repères qui, bons ou mauvais, sont les miens. Ils m'ont forcée à me créer des défenses, une générosité et une bienveillance que j'étais très loin de voir dans ma propre famille.

Par ailleurs, j'attends toujours le père pour qu'il m'amène à Notre Dame.

Qu'est-ce que l'oubli ?¹³³

L'oubli est la perte du souvenir (du latin : *oblinere*, effacer) et n'est pas toujours le contraire de la mémoire, mais parfois son complément. De ce point de vue, il convient d'en distinguer deux formes : négative et fonctionnelle.

L'oubli négatif, pur manque de souvenir, peut tenir à :

- Une insuffisance de fixation pour des problèmes inintéressants, ce à quoi nous n'avons pas prêté attention ;
- Une impossibilité temporaire ou définitive de rappel : c'est l'oubli par refoulement (tous les incidents où nous n'avons pas eu le beau rôle) ou bien l'oubli par effacement ;
- Une absence de reconnaissance d'un souvenir.

L'oubli fonctionnel est bien différent, car il est sélectif : « La mémoire n'est pas une hotte ; il ne s'agit pas de la bourrer ou de la remplir, mais de faire le triage de ce qu'on y met » (L. Dugas).

* * *

Et si l'oubli existait,

quelle couleur aurait-il ?

Ce ne serait qu'un toucher de grisaille sur un horizon sans relief, car l'oubli n'est pas seulement que l'effacement des instants tristes, mais, dans ce néant, les moments glorieux de l'être humain vivant tomberaient également... Nous pourrions donc oublier notre passage par le sein maternel, les expériences de notre

¹³³ : publié dans le n° 78 de la lettre de SOS Psychologue (juillet 2002) « L'oubli ».

premier objet d'amour, la couleur verte de nos forêts, les nuits de lune sur la mer et les visages que nous avons tant aimés.

L'oubli n'est que refoulement ou déni. Même dans les tableaux de vie les plus tragiques il y a des bonheurs que nous retenons en tant qu'instant de conscience éveillée. Avec l'oubli comme négation existentielle nous ne serions que des automates fonctionnant selon la météo, le travail et parfois un sexe triste sans ancrage paradisiaque.

Ce sont les souvenirs qui donnent sens et appellent le sens.

Accueillir une grande souffrance, c'est accueillir un grand bonheur.

Le départ de l'aimé, des aimés devient un moment de surinvestissement des objets qui nous étaient chers, et dont le départ ne signale que le fait de son devoir accompli sur terre ainsi que notre futur travail de deuil.

J'ai parlé dans la dernière lettre de ce poème d'Amado Nervo (enfin, je retrouve l'auteur !)... et en le citant je disais « *vida nada te debo, vida estamos en paz* » (« vie, je ne te dois rien, vie nous sommes en paix »).

Le même poème disait « quand j'ai planté des rosiers, j'ai toujours reçu des roses » (« *cuando planté rosales, siempre recogí rosas* »).

Et dans ma petite vie transitoire et millénaire, je ne pourrai jamais oublier ces êtres solitaires auxquels je donnais mon amour et qui reviennent toujours, de façon saisonnière, remplir mon âme de roses splendides quand mon sourire tend à disparaître et que la pluie m'attriste dans les brefs instants où je savoure la douleur de la condition humaine en attendant qu'une floraison soit suivie par une nouvelle.

Oublier l'amour ? Jamais. Oublier mes enfants ? Jamais...

Dans l'après midi de ma vie je comprends par illumination intuitive et réflexion nécessaire que vivre est une expérience

intemporelle. Celui que j'aimais, qui comptait avec moi les étoiles n'est pas mort. Que les souvenirs me permettent aujourd'hui de retrouver sa peau, son odeur, et cette lune suprême qui à 17 ans nous a extasiés, quand nous avons traversé ensemble dans le ferry boat le río de la Plata entre l'École navale et le port de la Plata. Parfois j'oublie les noms, ou alors ils apparaissent mélangés de brume. Mais je n'oublierai jamais mes êtres aimés.

Et nous avons fait des enfants et j'accouche aujourd'hui, même si par la force de mon vécu dans un espace et un temps repérable et définissable, mais je vis comme étant en dehors du temps.

Comment oublier la pièce de théâtre de Vargas Llosa « La señorita de Tanca » (« La demoiselle de Tanca »). Norma Aleandro, la grande actrice argentine, avait fait de ce personnage un poème de non oubli. Vieille et dépendante avec seulement un châle comme élément dont l'usage permettait de différencier les temps de la vie de la protagoniste : jeunesse et vieillesse.

Elle était, à la fois, la jeune fille qui avait aimé, avec ses souvenirs et la vieille tante reléguée à ses limitations. Quand les souvenirs arrivaient, elle monologuait ou dialoguait avec les autres de sa jeunesse. Le châle couvrait alors sensuellement ses épaules, son dos se redressait, et elle devenait par la force de ses souvenirs la passionnée. Peu après le réel du contexte et sa rentrée dans la chronologie dépassaient les souvenirs, le châle venait couvrir sa tête, son dos se courbait et la famille parlait d'elle comme de celle qui avait perdu la tête par une démence sénile.

Elle aurait pu se fondre dans le néant, dans la non existence, mais elle n'avait pas oublié l'amour. Tant pis pour les autres. Le jour viendra où ils seront aussi capables de se souvenir, des êtres doubles chevauchant entre l'éternité et le temps. À ne pas oublier la double nature de l'homme.

Parfois je ne sais pas pour qui je dis tant de choses qui me sont si chères.

Je voudrais que vous m'accompagniez sans relâche dans cet

espoir d'éternité qu'est la mémoire.

Fait à Paris le 2 juillet 2002, sans ne rien vouloir oublier.

*L'été est froid, je t'évoque au-delà de tout sentiment,
parce que je ne pourrai jamais oublier
tes cheveux, tes mains, la douceur de ta tendresse.*

*Ce n'est pas important que tu sois là réellement
condensant nos temps ensemble.*

*Je te remercie mon amour,
car tu m'a appris la valeur de la mémoire.*

*Reste à tricoter avec moi un pull très chaud
pour ne pas oublier que le froid n'est pas l'oubli,
car l'oubli n'existe pas.*

Le couple¹³⁴

Comme d'habitude dans notre groupe de travail, une fois par an les thèmes de l'année sont choisis, ils sont proposés et la votation leur donnent le droit d'existence, c'est ainsi que « l'oubli » est devenu un sujet aussi bien que « comment pardonner aux parents ? » et après « le couple ». Tout était bien, mais la question c'est quand et comment, après, se confronter à la réalité de la page blanche qui semble devenir muette quand nous sommes en face du développement thématique.

À ce moment-là, les promoteurs du thème sont en général les premiers à disparaître de la scène. Pourquoi ? Il y a bien des raisons et beaucoup de censure et en plus le fait que cette lettre a pour but de ne pas faire des exposés théoriques, car nous voulons motiver les lecteurs à se poser des questions. Notre public, ce ne sont pas les savants, mais les vivants, ceux qui ne peuvent pas toujours trouver les mots pour comprendre en soi-même que l'expérience existentielle et les souffrances qui en découlent sont des vécus aussi, bien connus par les spécialistes. Difficile est notre tâche ! Essayer d'éliminer les citations, les renvois à des phrases toutes faites à partir de contextes qui bien ou mal sont structurés et conceptuellement précis, mais non pas des produits de l'expérience directe des acteurs intéressés.

La personne qui va nous lire n'est qu'un inconnu qui cherche une résonance, une réponse à une question qui en lui est peut-être mal saisie et donc logiquement inaccessible à sa réflexion, à son sentiment, à sa perception et à son intuition.

Un autre problème c'est le temps, car se laisser écrire c'est une

¹³⁴ : publié dans le n° 79 de la lettre de SOS Psychologue (août 2002) « Le couple ».

aventure qui est bien loin de la recherche dans une riche bibliographie des extraits que des autres ont eu le courage de dire. Se laisser écrire est un acte de liberté, d'acceptation de ce que nous avons compris et de ce qui nous manque à comprendre. Se laisser écrire est un acte de courage que l'homme ne peut aborder qu'à partir de ce qu'il est, de son degré de conscience et de son *background* existentiel.

Je ne voudrais pas trahir notre engagement à ce sujet.

Aujourd'hui, moi-même découragée, j'ose ouvrir ma bibliothèque secrète, celle que je n'ai pas exposé aux yeux des passagers de mon habitat professionnel, celle où j'accumule mes intérêts, celle qui s'enrichit par une sélection d'ouvrages qui guident mon évolution intérieure, ma pratique de l'inconscient, ma passion de la recherche. En quelques minutes, cinq ou six livres se sont accumulés près de moi. J'avais choisi en tant que professeur universitaire et didacticienne avisée, mais sans prudence les livres nécessaires pour un cours magistral.

Soudain je ressentis une lourde tristesse. Qu'est-ce que j'avais appris de la vie pour réagir de la sorte ? Je me répétais de façon mécaniquement professorale, mais en dehors du sens voulu, en dehors de mon processus d'hominisation, d'individuation et de conscientisation.

Je regardais les titres des livres choisis. Le premier « Le couple, sa vie et sa mort » dont le thème pour moi capital sont les mariages mixtes, le deuxième « Uncoupling ». Après cet étrange passage par la nuit j'avais heureusement choisi les livres de Francesco Alberoni, dans sa totalité.

L'élection était au commencement complexe, douloureux et presque mélancolique. Alberoni en revanche me faisait plonger dans la puissance de l'amour, de l'érotisme, de la finesse et de la résurrection des sentiments.

C'est bien vrai que je me pose des questions sur les aléas des couples mixtes et sur le processus de séparation que

« Uncoupling » propose, car si le couple est éternel, les partenaires ne le sont nécessairement pas pour toujours. Cependant mon élection sur Alberoni m'approchait de ce que je conçois comme étant la dimension à explorer toujours vivante et dynamique du couple dans son essence et sa raison d'être.

Par rapport à mon couple intérieur *animus-anima*, elle va bien, elle est en bonne santé. L'autre bien aimé dans le réel n'est pas pour moi une béquille, mais une individualité bien définie et dont je reconnais la différence, et je sais bien que je l'aime dans son originalité.

Vers 21 heures, je remis correctement les ouvrages dans leur position initiale et je me suis dit : ce n'est pas la peine, libère toi, sors de ta prison conceptuelle, laisse toi bercer par la vie, laisse venir en toi le sens et accouche ; demain il sera trop tard, le thème sera parti et tu n'auras pas donné sens à la transmission étriquée que tu désires.

Plus de 25 ans de thérapies de couple m'ont-ils donné le savoir ? Et si j'ai acquis le savoir, de quel savoir s'agit-il ?

Jung dit qu'il n'y a pas de maladies, mais des malades. Je crois qu'il n'y a pas de maladies de communication de couple, mais des couples dont le lien est malade.

Je n'ai jamais traité deux couples qui se ressemblaient.

Tant de spécialistes ont écrit sur le couple ! La typologie de couple qui me semble être la plus proche de ma perception cognitive fait référence à trois types de couple stables : normal, névrotique et psychotique.

Dans le couple normal, l'apparence extérieure est positive, le couple est perçu par les autres comme une unité agissante et dynamique. Les conflits sont acceptés et gérés ouvertement, en complicité, comme dirait Neruda « ce n'est pas important de se regarder dans les yeux, mais de regarder dans le même sens ». La sexualité est facile, le *feed back* bon.

Dans le couple névrotique l'apparence extérieure est négative. Le couple est perçu comme des gens « à problème », dérangeant en soi et pour les autres. Les conflits sont niés ou mal gérés. Domine le transfert de responsabilité sur le conjoint ou le sentiment de culpabilité. Il y a rétraction des liens et les « non dits » abondent. La sexualité est complexe, culpabilisante, urgente. Le *feed back* est déformé par l'interprétation.

Dans le couple psychotique, l'apparence extérieure est, en général, positive, car il y a des silences, autonomie d'opinion des conjoints et continuité dans le temps. Mais il y a aussi une sensation d'étrangeté. Souvent ils disparaissent dans la vie sociale et n'aiment pas les activités groupales. En apparence, il y a très peu de conflits ou ils prennent des allures délirantes, paranoïaques, de temps en temps, quand la pression déborde. Le couple est stable, la communication rigidifiée et appauvrie. La sexualité en tant que pulsion est puissante. Il n'y a presque pas de sentiment de partage dans la jouissance. Au fond chacun n'est que pour soi, le décodage du *feed back* dans la communication est presque absent sauf dans les crises individuelles de persécution.

Et par rapport à ma trajectoire au sujet de mes expériences de couple, je constate depuis mon enfance que j'étais en couple œdipien avec mon oncle maternel et que mon père n'existait que comme un ami, un compagnon idéal.

La résolution de cette problématique œdipienne n'a pas été traumatique, car ils se sont partagé la position du père. Mon oncle était un rêveur qui voyageait, exerçant sa profession sans trop se frustrer de tout. Mon oncle vivait pendant des mois à la campagne sereinement. Pour lui tout était facile, absolument patriarcal et irresponsable. Son activité principale était rêver et j'ai su l'écouter le faire à haute voix et parler dans des langues différentes et lire « Lady Chatterley's Lover » ou la « Gloria de Don Remiro » en même temps.

Enfin, il racontait l'Égypte et Paris et il se délectait en se

souvenant des petites italiennes avec des chaussures idéales qui leur permettaient de bouger librement, enfin il rêvait l'Europe. Et moi, il y a 25 ans que je suis en France.

Mon père était un homme d'action et mon vrai ami. Avec lui, nous nous disputions comme des camarades d'école et nous nous sommes tellement aimés qu'aujourd'hui encore et plus que jamais il me visite dans mes rêves, je l'évoque et l'admire. Il voulait que je fasse sa carrière pour me laisser son cabinet. Il aimait son travail, il était passionné et sensible, enfin un homme d'action qui m'empêchait les rêveries et les flottements. Il lisait sur l'histoire, sur la stratégie, il m'a appris à lire à peine sortie de mon berceau. Et moi, depuis mes 13 ans je suis une femme d'action.

La synthèse entre ces premiers hommes de ma vie c'est ce que je suis aujourd'hui : une femme d'action en Europe.

Bravo pour ma première histoire d'amour. Mon *anima* ressemble à mon oncle, mon *animus* à mon père.

Mon oncle parlait français, anglais et italien, mon père allemand.

* * *

Après, dans ma vie, il y a toujours eu deux couples bien différents, mais deux couples : un père pour les enfants, un ami pour la confiance, pour le partage intellectuel, et dans cette histoire il n'y a pas la place pour l'infidélité, cette situation convient et satisfait mon couple intérieur. Autrement j'aurais été brimée, étiolée, dépendante et esclave et je pense que j'aurais pu être morte ou amère.

Trouver tout à l'intérieur d'un couple serait pour moi l'idéal, car celui-ci serait le « couple idéal ». Mais pourquoi pas si en devenant conscients nous étions déjà capables de « lâcher l'idéal de couple ».

Enfin, je me laisse écrire, peut-être je devrais critiquer avant de dire, mais je crois, comme dit Graham Greene dans son livre

« Vocation d'écrivain », que l'écrivain se doit d'être sincère avec lui-même.

Mon histoire peut servir quelqu'un pour se comprendre et arrêter avec la prison de la culpabilité.

J'ai deux amours ? Non, j'ai eu comme depuis le commencement de ma vie deux interlocuteurs privilégiés.

De toute manière, mon exposé est sincère. Par ailleurs je voudrais raconter que, après avoir rangé les livres sur le couple j'ai eu un flash étonnant. Les thèmes de tout ce que j'ai écrit dans ma vie ne sont que sur le couple, car l'amour, la passion amoureuse, les sentiments de joie, de partage sont toujours liés au couple et à son produit naturel : les enfants.

Depuis toujours la question a été presque obsessionnelle et je suis sûre, bien sûre, que j'ai fait de moi le mieux pour construire un couple presque parfait. Aujourd'hui donc je peux dire par rapport à l'aimé : « je sculpte son âme, il a sculpté mon âme ». Nous sommes en équilibre.

Il est mon confident, mon guide, je peux lui faire confiance. Le temps se dégrade, pas le couple. Le temps ne fait que la transformer et enrichir mais pour cela il faut la vivre avec générosité.

C'est tout pour aujourd'hui et peut-être trop. Je demande aux lecteurs de me questionner si je n'ai pas dit clairement.

Travail et famille¹³⁵

Selon les sociologues, le travail est le seul fait de l'homme normal puisqu'il est refusé par le criminel et inaccessible à l'aliéné. Selon Janet : « bien des faits psychologiques dépendent de cette notion fondamentale du travail : l'attention volontaire bien différente de l'attention spontanée ; la patience pour supporter l'attente, l'ennui, la fatigue : l'initiative, la persévérance, l'unité de la vie, la cohérence des actes et des caractères, toutes choses qui ne sont pas seulement des vertus, mais des fonctions psychologiques supérieures. »

L'individu a besoin d'agir pour se rendre utile à sa famille, à sa patrie, à l'humanité. Quand il prend conscience de ces faits, il comprend que son travail, si pénible, si ennuyeux soit-il, est nécessaire à la société dont il fait partie. Il peut souhaiter améliorer les conditions de son labeur, sa rémunération, sa considération. Il garde le respect de lui-même en appréciant la valeur de son effort.

Pour des raisons diverses depuis un siècle, l'homme ne trouve plus dans le travail, l'épanouissement qu'il devrait en attendre et, de tous côtés, on observe une instabilité, des exigences et des craintes qui ne permettent guère d'imaginer son épanouissement dans le travail.

L'acte essentiel de la vie économique est le travail. Il exige de nous attention, effort pour adapter de façon précise nos actes à la réalité, soumission à une discipline quotidienne.

Marx, lui-même, écrit que « le domaine de la liberté commence

¹³⁵ : publié dans le n° 80 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 2002) « Travail et famille ».

seulement là où cesse le travail déterminé par la nécessité et la finalité extérieure... »

Le développement de la production moderne pose un problème touchant la valeur morale. Il s'agit notamment de la critique qui consiste à accuser la grande production d'avoir corrompu l'homme, soit en lui suscitant des besoins artificiels, soit en lui procurant trop de bien-être et en le déshabituant de l'effort.

Pour répondre, tout de suite, à ce dernier grief, il n'y a aucun intérêt moral à ce que l'homme dépense son énergie à lutter contre des contraintes matérielles dont il est parvenu à se libérer. Les inventions contemporaines apportent assez d'inquiétudes pour l'avenir pour que nous ne leur reprochions pas le confort qu'elles nous procurent.

Quant aux besoins artificiels, il est bien vrai que la grande production, appuyée d'ailleurs par cette autre technique, la publicité, produit certaines inquiétudes. L'alcoolisme en est le plus fâcheux exemple. Le tabac ? Faut-il condamner son usage ? Que penser de ces familles chez lesquelles le cinématographe est devenu un besoin si impérieux qu'elles y vont régulièrement quel que soit le film présenté, ou de celles chez lesquelles la télévision ou la radio fonctionne régulièrement ? Faut-il proscrire les industries de luxe ?

Si ces besoins sont trop souvent dépassés, c'est que l'homme moderne n'a pas toujours la volonté nécessaire pour se distraire honnêtement sans pour cela devenir esclave de ses plaisirs. C'est aussi, il faut bien le dire, parce qu'il y est invité par des gens qui tirent profit de cette faiblesse morale. Ce qu'il faut incriminer ici, ce n'est pas la production elle-même, c'est un régime social fondé exclusivement sur l'appât du gain et la recherche du profit. Tout est question d'équilibre et de mesure.

* * *

La famille telle qu'elle est constituée dans nos civilisations

comprend deux groupes sociaux qui s'y confondent : la société domestique ou groupe des parents et la société conjugale ou groupe des époux et de leurs enfants.

Son rôle comme groupe conjugal est devenu de plus en plus important.

En même temps que groupe d'intimité, la famille est un groupe complet, c'est-à-dire qu'elle prend l'existant humain par tous les aspects de son être, par son être physique comme par son être social et son être idéal. Notamment par son être social : car tout ce que nous faisons au dehors, dans notre vie professionnelle, politique, etc., s'y répercute nécessairement.

Fait à Paris en octobre 2002

Travail et famille : compatible ou non compatible¹³⁶

Un jour de septembre...

Le travail et la famille ne sont pas incompatibles, mais nécessairement compatibles.

Freud disait que l'homme normal est celui qui sait aimer et sait travailler.

Pour avoir la paix, le travail en est la clé. Pour avoir une famille paisible, les besoins primaires devraient être satisfaits, car les vrais échanges naissent quand les questions matérielles cessent d'être les sujets permanents d'échange.

Rueil, le 6 octobre

Comme toujours, la lourdeur et le silence dans la recherche d'une petite lueur qui pourrait marquer le commencement d'un questionnement sur la famille et le travail.

Jour après jour, je laisse se former en moi certaines images qui arrivent chargées de nostalgie.

Est-ce qu'aujourd'hui travail et famille sont compatibles dans ma vie ? Oui, mais pas toujours. C'est moi qui ai changé. Avant, je les considérais compatibles.

Je crois que c'est bien difficile de réfléchir. Quand mes enfants étaient petits, je détestais le travail. J'aurais aimé leur éviter de se

¹³⁶ : publié dans le n° 80 de la lettre de SOS Psychologue (octobre 2002) « Travail et famille ».

rendre à l'école. J'aurais bien aimé vivre dans une *estancia*, être une femme simple au foyer, sans plus de formation que le nécessaire pour pouvoir lire les étiquettes des médicaments. J'aurais aimé avoir dix enfants et un mari pour me raconter, pendant les soirées, que le monde existait.

Voici les origines de ma nostalgie : mes enfants ont grandi et ils sont en train de se reproduire. Ils ont de grosses têtes et des cœurs comme le monde. Je suis sûre qu'au fond de leur âme, ils pourront me comprendre, car la séparation pour aller au travail est inévitable.

J'avais transformé notre *estancia* en une maison urbaine et, le matin, nous sortions ensemble vers le travail. Nous étions devenus complices de la fatalité : étudier et travailler.

Paris, le 28 octobre

Je reviens d'une semaine de vacances. J'ai beaucoup réfléchi sur le thème et je me sens vide et frustrée.

Non, ma vie de travail et ma vie de famille n'ont jamais été compatibles, car j'étais toujours père et mère et je ne pouvais que travailler.

Quand j'étais au travail, mes enfants me manquaient. J'adorais les soirées où je préparais mes obligations du lendemain au milieu de mon cercle familial. Je parle toujours comme si le père n'avait jamais existé. Oui, je ne sentais pas qu'il accomplissait son rôle. J'étais toujours plus responsable et la conséquence est que, même aujourd'hui, ma dernière fille me considère comme une mère qui était absente par son travail. Mais elle le manifeste avec agressivité et cherche à me culpabiliser à propos d'histoires de nounous qui, selon elle, l'auraient traumatisée. Je me demande où était le père ?

S'il avait rempli sa tâche plus profondément, j'aurais pu ne pas être contrainte à faire une carrière et des études si poussées.

En écoutant ma dernière fille, j'ai l'impression qu'elle me cherche comme bouc émissaire de ses propres angoisses de mère qui travaille.

De toute manière, quoi que fassent les parents, les enfants ne se posent pas de question quant à la légitimité de notre action dans la vie. Ce sont toujours des juges jusqu'au moment où ils seront jugés par leurs enfants, car les enfants ne sont pas toujours petits. Ils grandissent, deviennent des adolescents dévorateurs, puis des adultes pouvant pardonner nos absences pour des raisons de travail.

Aujourd'hui, je suis plus révoltée qu'un adolescent avec ses parents. Je suis agacée par mes enfants qui ne connaîtront peut-être jamais mon état de furie et de frustration. En effet, je n'avais pas choisi le travail comme priorité. J'étais dans l'obligation d'être un couple parental.

Le problème est que de telles histoires se finissent avec la mort, car ce sont des thèmes qui sont passés sous silence. Ma révolte est inutile. Quelle effrayante réalité de ne pas avoir été comprise !

Domage ! Heureusement, ils ont tous de belles carrières et ils pourront trouver la liberté dans l'exercice de leur vocation quand leurs enfants, devenus grands, feront, par la loi naturelle, chacun leur vie.

En fait, je ne sais pas où je suis, mais je referais aujourd'hui ce que j'ai fait si la situation de ma vie était la même que lorsque j'avais vingt ans.

En revanche, si mon père ne m'avait pas enseignée l'autonomie, je serais alors une femme au foyer avec des enfants qui grandiraient et le temps nécessaire pour regarder, avec amertume parfois, mes rides apparaître sur mon visage...

* * *

Je crois que j'avais besoin de crier mon indignation, parce que,

maintenant, j'apprécie mon travail et l'amour infini que je transmets à travers l'exercice de ma profession.

* * *

J'ai construit une nouvelle famille à travers mon travail. Je mériterais, à présent, avoir mon premier enfant. Or la sagesse me prévient qu'il est tard pour une procréation physique.

Mais j'ai des enfants de l'esprit. Ils ont tous un âge différent. Ils sont quelquefois plus âgés que moi.

* * *

J'ai l'impression de n'avoir pas réussi à répondre à la question. Tant pis ! À vous de réfléchir honnêtement et de continuer, comme d'habitude, à me questionner, car ma méthode confessionnelle exige, je le sais bien, des dialogues de plus en plus approfondis.

Merci pour votre attention si fidèle.

Et je suis ici comme toujours

À Paris, le 29 octobre.

Le ciel est bleu balayé de cheveux blancs

DU MEME AUTEUR

ASPECTS PSYCHOSOCIAUX DE C. GUSTAV JUNG, traduit de l'espagnol par Jean-Pierre Gabriel, Paris, 1995.

CONTES DE MAREE HAUTE, éditeur Vericuetos, collection Escargots au galop, Paris, 1995.

NICANOR I (FRAGMENTS D'UNE LONGUE HISTOIRE VERS LA MAREE HAUTE DE LA VIE) – REFLEXIONS 1934-1978, Paris, 2009

NICANOR II – REFLEXIONS 1978-2010, à paraître

ouvrages mis en ligne sur le site web de l'auteur (www.pioton-cimetti.com)

CONTACT

Graciela Pion-Cimetti de Maleville

84, rue Michel Ange

75016 Paris

Tél : 01 47 43 01 12

Émail : graciela@pioton-cimetti.com

